

Tiel le rôdeur, romans et
tableaux de genre, par
Frédéric Mercey. Tome 2

Mercey, Frédéric Bourgeois de (1805-1860). Auteur du texte. Tiel le rôdeur, romans et tableaux de genre, par Frédéric Mercey. Tome 2. 1834.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

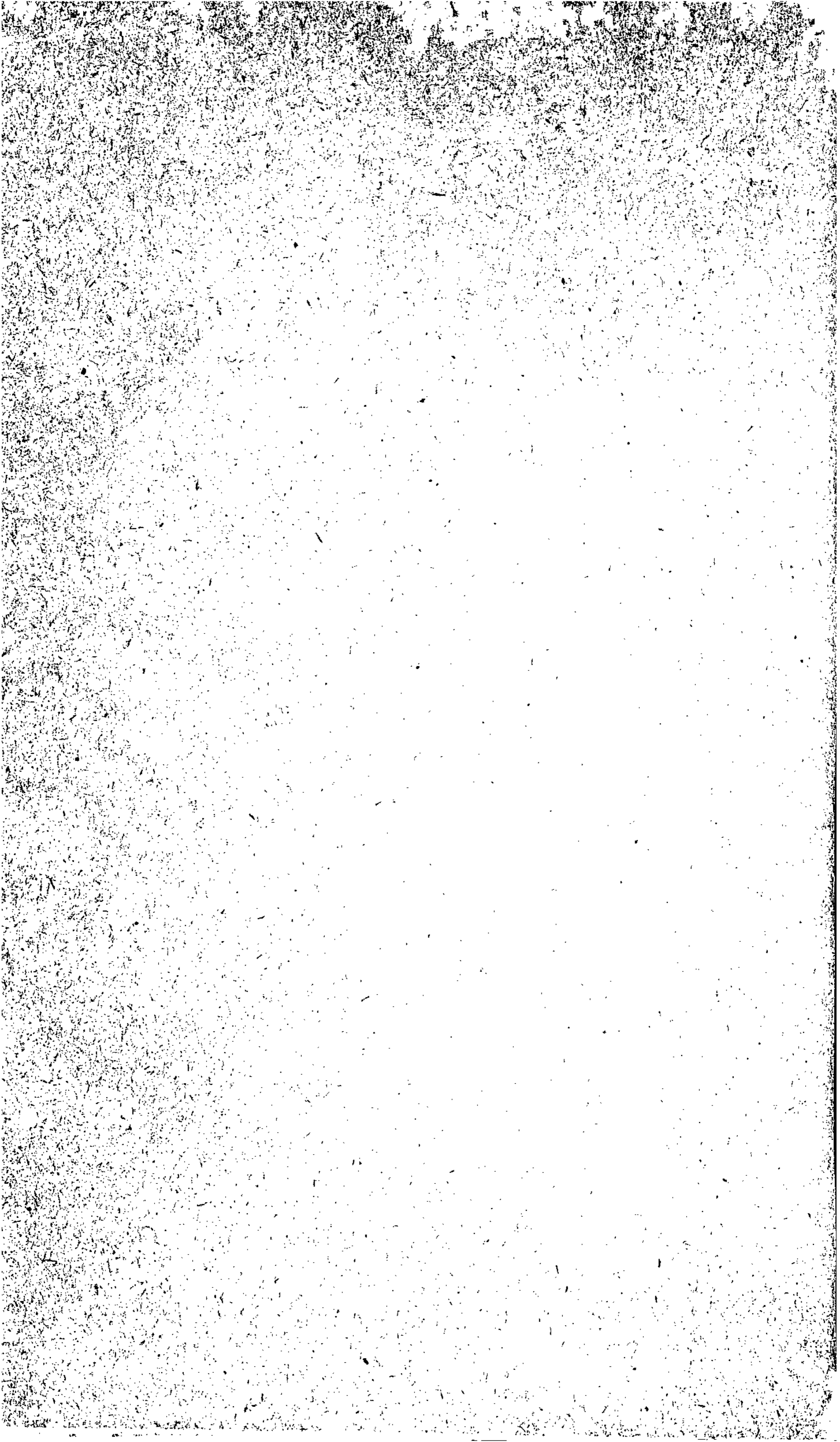
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

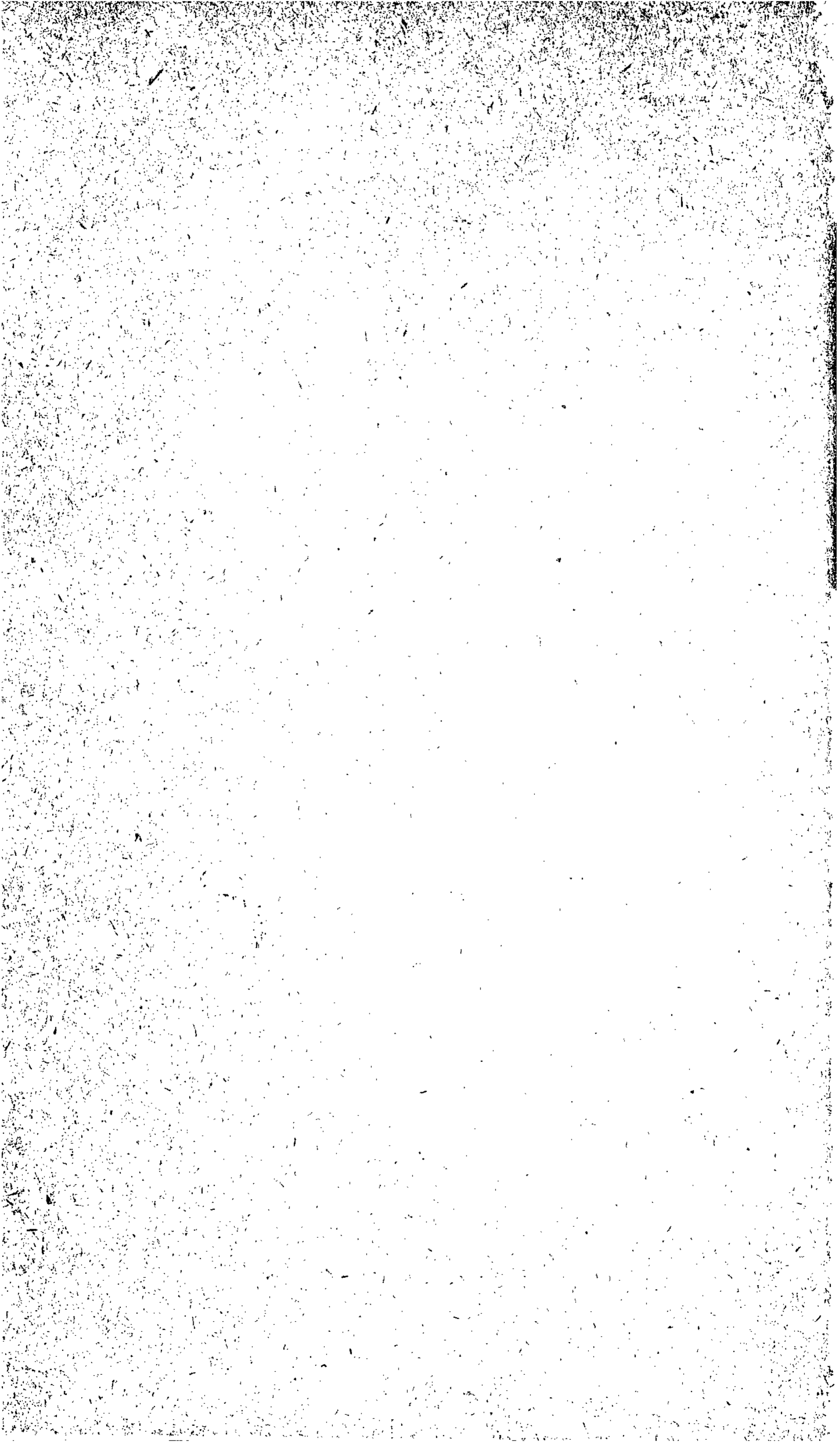












TIEL
LE RODEUR

PAR
M. FREDERIC MERCEY.

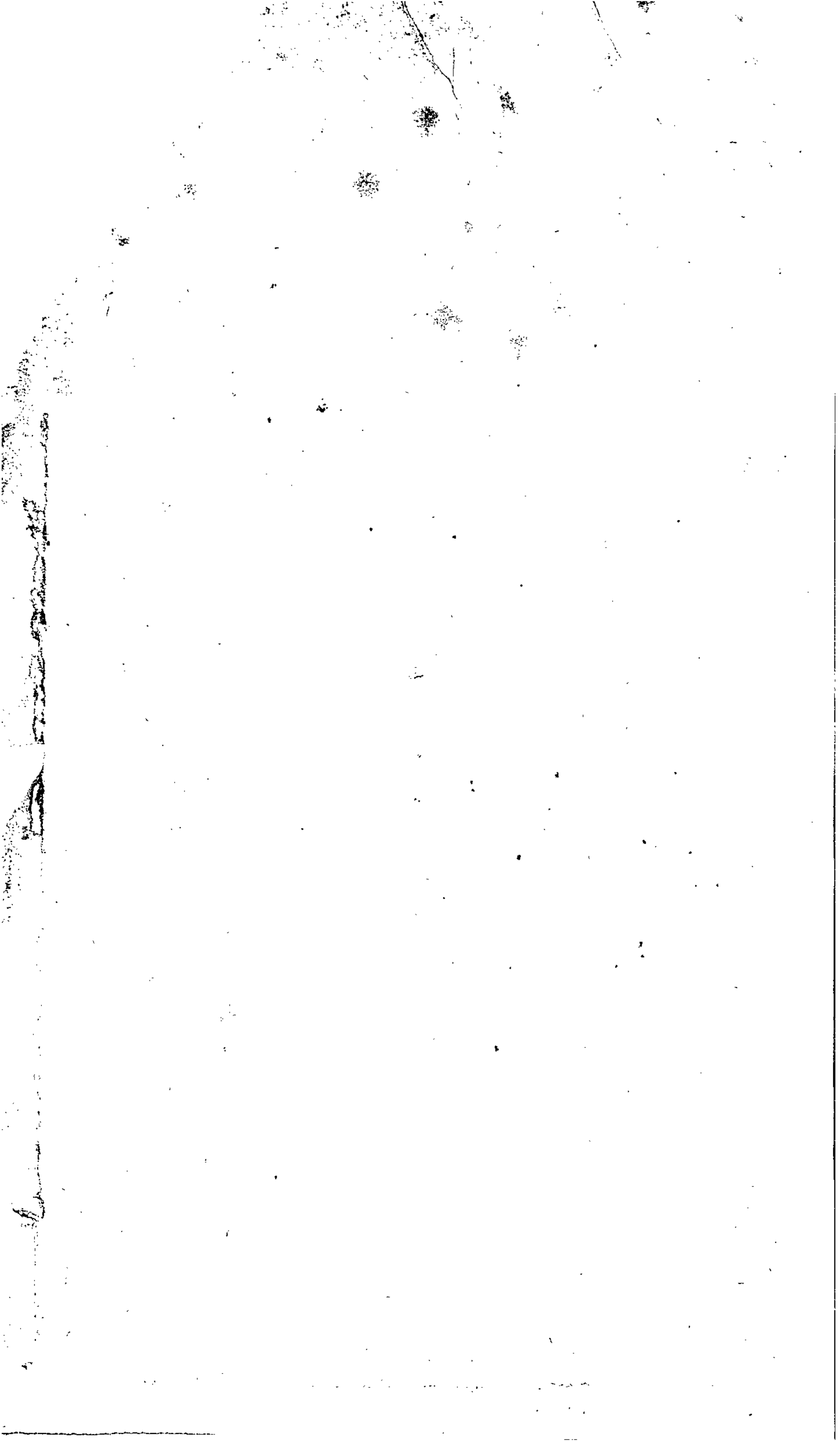
II

PARIS

LIBRAIRIE D'EUGENE RENDUEL,
22, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

—
M DCCC XXXIV.

IMPRIMÉ CHEZ FÉLIX LOCQUIN.



TIEL

LE RODEUR.

~~2209~~

Y

52885

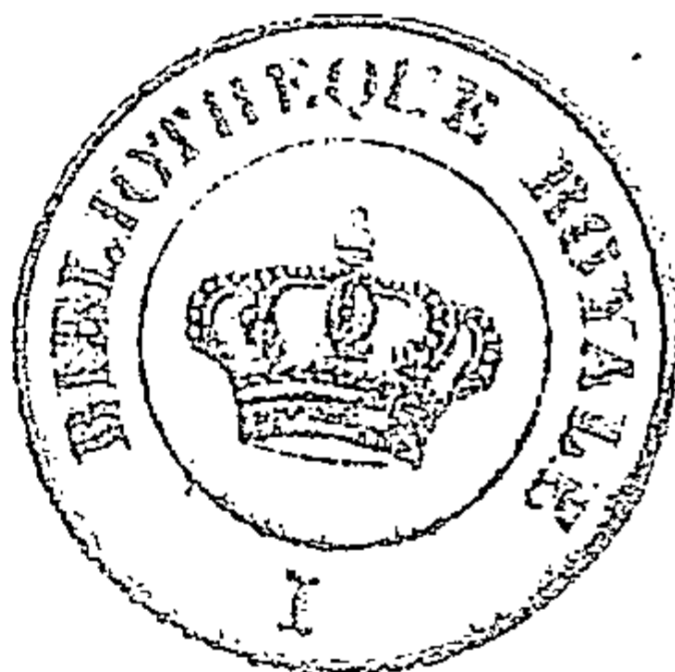
PARIS. — IMP. DE FÉLIX LOCQUIN,
16, rue N.-D.-des-Victoires.

TIEL
LE RODEUR

Romans et Tableaux de genre,

PAR

M. FREDERIC MERCEY.



II

PARIS

LIBRAIRIE D'EUGÈNE RENDUEL,

22, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

—
M DCCC XXXIV.

138

L'Univers est un spectacle continu,
où je prends mes récréations gratis.

LE COSMOPOLITE.

LES EAUX DE BADE.

2.

I

Croyez-vous donc que l'on quitte une passion
comme on quitte un habit ?

M^{me} de Fontanges à M^{me} de Maintenon.

Accorri, accorri morte!

DANTE, *Inferno.*

I

L'Arrivée.

Bade 1829.

DANS l'une des soirées du printemps de l'année mil huit cent vingt-sept, une voiture venant de Strasbourg traversait rapidement les allées du jardin de la résidence aux eaux de Bade. A chacun de leurs nombreux détours, un objet nouveau s'offrait aux regards de la petite colonie qu'elle amenait. Là, s'élevaient les élégantes colonnades du palais de la Réunion, illu-

miné comme pour une fête. Ici, de riches massifs de verdure et de magnifiques pelouses s'étendaient du sommet des collines environnantes jusqu'aux rives d'un joli ruisseau, dont le murmure donnait de la vie à ce gracieux paysage.

A la vue de ce riant tableau, qui pour la première fois s'offrait à leurs regards, les nouveaux venus faisaient éclater vivement leur admiration; et les sons vagues et interrompus d'une musique lointaine, peut-être de la musique d'un bal, arrivant à leur oreille, semblaient vouloir ajouter à leur enchantement par des promesses de plaisir.

Arrivée à l'extrémité du jardin, la voiture tourna brusquement vers un groupe de maisons qu'on apercevait sur la gauche à travers l'épais feuillage des massifs; et, traversant un pont d'une seule arche, elle s'arrêta sur une petite place, au coin de l'une des rues principales de la ville. Là, nos voyageurs mirent pied à terre, et l'on commença à descendre, pièce à pièce, ces malles énormes, et cette prodigieuse quan-

tité de cartons dont une *jeune femme* française se fait toujours suivre en voyage.

Pendant cette longue opération, les joies de tout à l'heure avaient fait place à une contrariété assez vive. En effet, dans tout l'effarement d'une arrivée, les nouveaux débarqués comptaient sur la présence d'un jeune cavalier qui leur manquait, et sans lequel trois femmes et un vieillard allaient se trouver singulièrement embarrassés dans cette ville étrangère.

— Cet Alphonse ! il n'en fait jamais d'autres ! s'écriait M. de Monville. Qu'avait-il besoin de s'arrêter ainsi sur la route, pour secourir cette.... aventurière ; car, après tout, ce ne peut être qu'une aventurière qui voyage ainsi seule.

— Monsieur s'est toujours fait le chevalier des dames errantes, ajouta d'une voix sèche et mécontente une vieille dame maigre et revêche.

— Mais, ma tante, la voiture de cette pauvre étrangère était brisée, répondit avec douceur la plus jeune des voyageuses. Alphonse n'a pas

voulu l'abandonner dans ce bois, à l'entrée de la nuit : Alphonse a trop bon cœur pour cela.

— Oh ! oui, *vo*tre Alphonse, il a bien bon cœur ! reprit la tante, avec aigreur, surtout quand il s'agit de gens qu'il n'a jamais vus : *des autres !* et pendant ce temps-là, nous, ses parens, nous devons attendre !

— Conduisez-nous à l'hôtel du *Saumon*, ajouta-t-elle d'un air d'autorité, en s'adressant à l'un des portefaix qui venaient de placer toutes les malles sur une petite charrette.

Le portefaix la regarda fixement, murmura deux ou trois mots inintelligibles, et finit par lui faire une longue réponse en allemand. La brave dame recula d'épouvante en entendant ces sons étranges, et répéta sa demande, en appuyant fortement sur chaque mot, comme si elle eût parlé à un sourd.

Malgré cette voix éclatante, ne comprenant pas un seul mot, le brave Allemand appela ses compagnons ; et une longue discussion s'engagea entre eux sans doute sur le sens des pa-

roles de la brave dame. Ils criaient, disputaient, et adressaient par moment à nos voyageurs de longs discours dans leur langue bruyante et qui leur paraissait baroque. Enfin, l'un d'eux, mieux avisé que les autres, se détacha de la troupe, et courut vers une boutique voisine. Pendant ce temps, l'impatience des voyageurs était arrivée à son comble. La pluie commençait à tomber, la nuit était profonde; et ils se trouvaient dans une ville étrangère, au milieu de la rue, sans pouvoir se faire comprendre.

— Et c'est pour cela que nous avons quitté *notre* Paris, où nous étions si tranquilles! Quelle sottise que ces voyages! murmurait madame de Monville, la vieille tante; et cet Alphonse! comptez donc sur les jeunes gens d'aujourd'hui! Oh! ils avaient plus de cœur autrefois!

— Je l'ai toujours regardé comme un écervelé, ajoutait de son côté M. de Monville.

Enfin, le portefaix reparut avec une jeune femme, maîtresse de la boutique voisine.—Ma-

dame de Monville répéta la phrase que traduisit la nouvelle interprète.

— Ah! le Saumon! *Salm, Salm; ia, ia.* Et la petite voiture, suivie par les voyageurs, qui marchaient dans la boue, la tête basse, et poussant de gros soupirs, roula lentement vers l'autre extrémité de la ville.

La pluie tombait à torrens quand on arriva à la porte d'un grand hôtel fort propre. Le maître était poli, mais tenace. Il n'avait qu'un seul appartement vacant, et pour l'obtenir il fallut lui accorder tous les florins qu'il demanda.

Le marché venait d'être conclu quand Alphonse revint, couvert de boue de la tête aux pieds, trempé jusqu'aux os, en un mot, dans l'équipage d'un héros secourable, mais crotté. L'humeur des arrivans étant exaltée au possible, chacun eut des reproches à lui faire, jusqu'à madame de Liolle, qui pourtant l'avait si bien défendu pendant son absence. Quand ce premier moment de mécontentement fut passé, il

essaya, à force de soins, d'obtenir son pardon. Laure et son oncle eurent bientôt tout oublié ; mais la vieille tante garda rancune jusqu'au lendemain. A cet âge, et avec ce caractère, une colère doit durer au moins vingt-quatre heures.

Après quelques minutes de bouderie, Laure interrogea son cousin sur la belle étrangère. Ses questions semblaient inspirées à la fois et par l'intérêt qu'elle portait à son jeune compagnon, et par sa curiosité de femme. Alphonse malheureusement eut peu de chose à répondre, par une raison bien simple, parce qu'il ne savait rien. Ce silence déplut à sa cousine, qui crut y voir de la dissimulation ; et quand chacun se sépara pour se reposer des fatigues du jour, Laure était triste et presque mécontente.

Madame de Liolle avait épousé à dix-sept ans un vieux gentilhomme breton, à qui son père l'avait en quelque sorte léguée en mourant. Après un an de mariage environ, elle perdit son mari, qui lui laissa une fortune consi-

dérable. Elle le pleura, plutôt comme un ami que comme un époux; et comme elle était jeune, elle ne tarda pas à se consoler.

Laure, à l'époque où nous venons de faire sa connaissance, avait vingt ans. Dans beaucoup de salons elle était citée comme l'une des plus jolies femmes de Paris. Elle avait ce genre de beauté tout-à-fait singulier, qui échappe à l'analyse, peut-être parce qu'il réside moins dans les traits que dans la physionomie, et qu'il doit plus à la grâce et à une certaine mollesse élégante, qu'à la perfection de la forme ou à la noblesse de la tenue.

C'était une de ces personnes dont la beauté *discutable* sans doute, trouve cependant bien peu de contradicteurs, parce que chez elles l'irrégularité semble un charme de plus. Quoique petite, sa taille était bien prise. Son cou avait la blancheur du lis. Son visage, un peu pâle d'ordinaire, était quelquefois animé de l'incarnat le plus vif; et ses yeux petits, il faut l'avouer, étaient remplis de tant de finesse et

de tant d'âme à la fois, que l'on eût craint de perdre au change en les désirant plus grands. Il y avait sans doute un peu de malice dans la bouche, et en général dans tous les traits du visage, mais de cette malice douce, bonne, enfantine; de cette malice, en un mot, qui n'exclut pas les sentimens du cœur. Chez elle, plus que chez toute autre femme que j'aie connue, le visage était le miroir du moral; et, longtemps d'avance, on lisait dans les vives étincelles de ses yeux et l'espèce de vibration intellectuelle de sa figure et de ses lèvres, chacun des mots tendres ou piquans que sa bouche allait prononcer. Le dirai-je! ses amis extrêmement familiers la comparaient à un jeune chat; mais elle n'avait de ce joli animal que l'abandon joueur et la finesse, et remplaçait son caractère perfide et ses nombreux défauts par le naturel et la bonté.

Nous avons dit que Laure s'était retirée mécontente; historiens fidèles, nous devons ajouter que la vue d'une rose qu'Alphonse tenait

à la main, avait causé le petit accès de mauvaise humeur de sa jeune cousine.

— Cette femme avait cette rose à sa ceinture ; je l'y ai vue. Il l'a donc prise, ou on la lui aura donnée. Et puis cet Alphonse est si léger ! Oh oui ! il a le cœur si facile, que je doute qu'il soit bien tendre, et surtout bien constant. Cette pensée occupant vivement son imagination, elle pleura long-temps, car c'est toujours en larmes que se résolvent les peines des femmes. — Mais cependant il est si bon ! Et l'idée consolante prenant le dessus, comme il est ordinaire à son âge, elle s'endormit plus tranquille.

Aux yeux du monde, Alphonse de Lormey pouvait passer pour léger. Tombé, jeune encore, dans une société qu'il comprenait peu, et qui ne l'avait pas compris, il avait vu se dissiper une à une toutes les illusions d'une âme naïve et spirituelle, forte et tendre. Témoin des moqueries réservées aux idées généreuses, à la sympathie, au dévouement et aux convictions, il avait renfermé dans son cœur tout

ce qui pouvait exister en lui d'originalité et d'exaltation ; et il cachait avec soin ce que le monde appelle des *idées romanesques*, sous un vernis d'abandon et de laisser-aller, qui tenait peut-être à son caractère assez facile en réalité. En ne se fiant qu'aux apparences, ceux qui ne le connaissaient pas pouvaient le prendre pour un aimable mauvais sujet ; mais il n'eût pas été permis à Laure de le juger comme le reste du monde, et de ne croire qu'à la facilité, et nullement à la tendresse de son caractère, si elle n'eût pas été intéressée, si elle ne l'eût pas aimé !

II.

La Promenade.

LE lendemain, le nuage de la veille était tout-à-fait dissipé, et Laure avait retrouvé sa gaiété. Elle fit à son cousin quelques douces plaisanteries sur sa nouvelle conquête, lui demanda ce qu'étaient devenues les *roses* de sa *dame*; et comme Alphonse lui répondit avec ce sangène et cette sérénité que donne un cœur sans reproche, la jalousie, ou plutôt le petit mou-

vement de *pique* de la veille se trouvant sans fondement , elle oublia même qu'elle l'eût soupçonné.

Dans la matinée, tandis que monsieur et madame de Monville mettaient en ordre la foule de ces objets indispensables qui, dans la vie, font le *comfortable*, en voyage comme à Paris, Laure, accompagnée de son jeune cousin, parcourut les jolis environs de leur nouveau séjour.

La petite ville de Bade est bâtie en amphithéâtre sur de charmantes collines, et ses alentours sont plutôt aimables que sauvages ou sublimes. C'est un fort beau et fort grand jardin anglais, où la nature a fait les trois quarts des frais. Les agrémens de ce riant paysage sont encore relevés par quantité de jolies maisons blanches entourées de riches enclos, et par de belles plantations de chênes et de peupliers disposées à souhait pour former le plus agréable coup d'œil. Les montagnes de moyenne grandeur sont couvertes du haut en

bas d'épaisses forêts de sapins, et de ce velours vert superbe qu'on ne rencontre guère que là et dans la Suisse; et si les fontaines et les torrens y sont peu abondans, si les ruisseaux n'offrent que de maigres filets d'eau, en revanche la végétation y est magnifique; et à chaque pas de vieux et d'énormes chênes se tortillent de la manière la plus pittoresque sur ces beaux tapis de verdure.

Tout en s'égarant sous leurs riches ombrages, nos jeunes voyageurs ne se parlaient pas. Leur cœur étant trop occupé et trop rempli de leur félicité présente, chacun d'eux semblait craindre un effort qui l'eût distrait de son amour. Mais ce silence plein de rêveries enchantées, et d'une touchante et religieuse émotion, remplaçait bien, pour ces âmes tendres, les paroles les plus éloquentes et les plus charmans dialogues.

Arrivés à l'entrée de la forêt solitaire qui couvre la base du mont *Mercur*e (Staufenberg), ils s'assirent à l'ombre d'un gros hêtre, et jouirent long-temps et avec bonheur du ra-

vissant spectacle qui s'offrait à leurs regards ; à leur droite, au milieu d'un bois de sapins, apparaissaient les superbes ruines du château des anciens ducs de Bade ; ses tours démantelées étaient couvertes de chênes et de sapins qui croissaient dans les fentes de ses murailles grises, et semblaient une couronne de feuillage, ou le panache de la toque ducale ; à leurs pieds, Bade et ses habitations de couleurs variées diapraient la verdure des prairies ; plus loin, à travers des plaines immenses peuplées de villes et de nombreux villages, se déroulaient avec majesté les vastes replis du Rhin ; enfin, par-delà ces forêts, ces villes, ces villages et la barrière argentée du fleuve, la France et la chaîne des Vosges se perdaient à l'horizon dans un lointain vapoureux.

Un site vaste et magnifique, admiré dans la solitude, nous fait rêver avec délices ; et la rêverie nous conduit bientôt à ces retours sur nous-mêmes et sur le passé, retours pleins d'un bonheur profond mais triste, et d'une mélan-

colie tendre qui naît sans doute de l'idée de notre infériorité et de notre faiblesse, et qui, nous faisant éprouver le besoin d'un appui, est essentiellement favorable à l'amour.

— Voilà donc la France ! s'écria Alphonse en soupirant, la France que nous ne reverrons que dans bien des jours !

— Et notre pauvre Paris ! ajouta Laure avec un sourire un peu triste.

— Vous souriez, mon amie ; moi aussi je puis sourire, être distrait, paraître gai ; mais jusqu'au jour désiré où nous franchirons de nouveau cette ligne brillante, ce fleuve qui s'étend à l'horizon, jusqu'à ce jour je ne serai pas heureux !

— Il est assez inutile de m'annoncer que vous serez *distrain* (dit Laure avec enjouement, et sa gaîté prenant le dessus) ; hier vous aviez assez bien commencé.

— Hier, je vous aimais plus que jamais. Ah ! combien m'ont paru longs ces momens que j'ai passés loin de vous ! je me sentais comme isolé

sur cette terre étrangère, auprès de cette femme que je ne connaissais pas ! j'avais besoin de vous revoir ; et si j'ai pu vous quitter un moment, si j'ai secouru cette jeune Italienne, c'est parce que j'avais lu dans vos regards tout l'intérêt que son malheur vous inspirait ; je l'obligeais pour vous plaire, je la secourais parce que je vous aimais.

— Cette explication est aussi aimable, aussi bonne que votre action ; j'ai seule été coupable en doutant de vos sentimens : mais vous pardonnerez à une petite folle. Et ils s'embrassèrent en riant.

— Savez-vous quel est l'homme que je déteste le plus au monde ? s'écria Alphonse, interrompant tout à coup la rêverie qui avait suivi ce baiser.... Voyons si vous le devinez ?

— La belle question, lui répondit Laure, après avoir cherché un moment : c'est ce ridicule agent de change qui, l'an dernier, sous prétexte de vous faire faire un placement avan-

tageux, vous a enlevé en *différences* le quart de votre fortune. Mais vous l'aviez un peu mérité : savez-vous que vous étiez devenu joueur ?

— Oh oui ! cependant je me suis arrêté à temps : j'ai réalisé cinquante mille écus de perte, et j'ai dit adieu à la Bourse. Mais ce n'est pas cela, vous n'y êtes pas.

— Alors c'est l'aimable M. Michelot qui a tué votre plus joli cheval.

— Ah ! ah ! ce pauvre Michelot, il était si mauvais écuyer !... La pauvre Lisette, étonnée d'abord, puis ensuite effrayée de ses mouvements inquiets, a pris le mors aux dents ; et, emportant son cavalier à travers champs, lui a fait sauter un fossé de quinze pieds. Michelot en a été quitte pour une côte cassée ; mais la pauvre bête s'est donné un effort et en est morte. Mais ce n'est pas encore lui.

— Oh ! cette fois je l'ai trouvé ; et elle sauta de joie et battit des mains : c'est ce monsieur de Glossard, cet effroyable bavard, qui vous fait si peur, que vous passez d'un côté du bou-

levard à l'autre quand vous l'apercevez de loin.

— Oh oui ! ajouta Alphonse en riant aux éclats ; oh oui ! pour celui-là c'est un terrible homme ! Un jour, il déjeunait chez moi avec Bonelli et cinq ou six de nos amis. En se mettant à table il commença le récit d'une séance de la Chambre à laquelle il avait assisté la veille ; et prenant la parole pour chaque orateur, il ne nous fit pas grâce d'un seul discours, ni même d'une seule interruption. Le vin de Champagne ne put éteindre cette éloquence intraitable, et le récit durait déjà depuis trois heures, que nous n'avions pu placer encore une parole. Notre supplice était d'autant plus horrible, que la copie était pour le moins aussi ennuyeuse que le modèle. Maudits soient les gens qui ont tant de mémoire, et qui *parlent* si bien ! leur bouche est sans pitié pour nos oreilles ! L'infernal de Glossard ! sa vue seule me donne des crispations nerveuses. Ouvre-t-il la bouche, je ressens d'avance un ennui du diable ! je le

fuis comme la peste ! Mais , encore un coup , celui-là je ne le déteste pas non plus.

— Oh ! alors je ne pourrai jamais deviner : vous êtes si bon que je ne connais personne que vous détestiez sérieusement.

— Vous vous trompez , mon amie ; voyons , cherchez bien.

Laure parut réfléchir un moment avec beaucoup d'attention ; puis , hochant la tête avec un petit air tout-à-fait incrédule :

— Jamais je ne pourrai deviner. Mais vous vous moquez de moi , dit-elle à son cousin.

— Nullement , répondit Alphonse , en se faisant le plus grave qu'il put.

— Nullement !... Mais ne prenez pas un air aussi solennel , car votre *haine* pour l'*inconnu* finira vraiment par me faire peur.

Alphonse ne put retenir un sourire.

— A la bonne heure ! j'aime mieux vous voir sourire. Allons , avouez - moi que vous avez voulu piquer un moment ma curiosité , et que vous ne *détestez* personne.

— Si fait ! si fait ! Et c'est une personne que vous connaissez beaucoup.

— Que je connais beaucoup !...

— Eh ! oui, sans doute, c'est votre *bon* docteur, votre cher M. *Expectant*, homme prudent, homme détestable s'il en fut jamais !

— Ah, mon Dieu ! ce pauvre M. *Expectant*, qu'avez-vous donc aujourd'hui contre lui ?

— Ce que j'ai !..... pouvez-vous bien le demander ! Ah, Laure ! n'est-ce pas lui qui a retardé notre union jusqu'après cette saison des eaux ? L'abominable homme !... Je ne lui pardonnerai... que le lendemain du mariage !

Le visage de Laure se couvrit d'une rougeur charmante ; et après un moment d'embarras :

— Ah ! c'est donc là, dit-elle, le grand sujet de la colère de monsieur ! Alors, c'est moi seule qui suis coupable. J'ai cru plus convenable, et plus prudent à la fois, de mettre à l'épreuve votre constance que votre patience : j'étais si faible, si souffrante, que j'eusse craint de faire

de vous un garde-malade le lendemain du mariage.

— Ah, Laure! ou vous m'aimez, ou vous me connaissez bien peu, si telle a été votre pensée!

Il soupira, et se tut; puis reprenant après un moment de silence :

— Hélas! je le vois, comme tant d'autres, vous me regardez comme un être léger, incapable d'aucun sentiment durable, dont le cœur ne peut être trop long-temps mis à l'épreuve; et sans doute que....

Laure ne le laissa pas achever, et fit en souriant un petit mouvement de tête approbatif; mouvement aimable, plein de gentillesse et de malice, qui pouvait laisser croire qu'elle donnait son assentiment à ces paroles, mais pour une nuance extrêmement légère.

— Oh non, Laure!... oh non! ne me croyez pas léger! Je suis jeune, je suis gai; mais au fond je ne suis pas léger. Mon amour, c'est mon seul trésor, c'est tout mon bien, et je le cache à ce monde moqueur, ironique, méchant; à

ce monde qui n'en comprendrait pas toute la pureté, toute l'étendue, et qui le condamnerait comme une folie. Mais vous, vous qui devez me connaître, ne lisez-vous pas dans mon cœur? pouvez-vous jamais en douter?

Ah, Laure! avez-vous déjà oublié cette belle soirée, où, pour la première fois, nos âmes sympathisèrent si délicieusement, et savourèrent réciproquement l'amour qu'elles ressentaient? Depuis lors, près d'un an s'est déjà écoulé, et ce bonheur m'est encore aussi présent que si je l'avais goûté la veille.

Nous quittions Paris pour Chatenay, et le landau de votre oncle étant occupé en entier, vos chers parens m'avaient confié leur trésor. Nous les suivions dans mon tilbury. Assise à mes côtés, vous étiez toute tremblante, tout émue; et de mon côté j'étais si heureux, si troublé de vous sentir près de moi, que je ne trouvais pas de paroles pour vous exprimer ce que j'éprouvais. Les champs, les bois, les prés, fuyaient autour de nous, éclairés par les

pâles rayons de la lune ; nous jouissions avec ivresse de cette douce lumière du ciel, du parfum des bois et des jardins, du calme de la nature, du velouté de la nuit ! L'air que nous fendions rapidement semblait nous enivrer. Dans notre extase, nous nous contentions d'être heureux, sans nous le dire ; quelques mots imprévus accusaient seuls les secrètes pensées de nos âmes ; et quand nous arrivâmes, que je vous reçus dans mes bras pour vous déposer sur la terre, et qu'en vous quittant nos mains se pressèrent, mille déclarations n'en auraient pas dit davantage ! nous nous aimions, nos cœurs s'étaient compris, désormais ils étaient faits l'un pour l'autre !

Oh, mon amie ! et ce sont de pareilles idées que le monde condamnerait comme *romanesques* ! Ces sentimens pleins de délices, il les traiterait de *folies*. Ah ! soyons *fous*, et laissons-leur leur *sagesse* ! soyons fous, car avec notre folie nous faisons jaillir dans la vie ces sources enchantées du bonheur ; qu'ils dessèchent

avec leur raison ! Facultés, sentimens, existence : cette folie agrandit tout, embellit tout ; elle double nos moyens d'être heureux ; elle active notre pénétration ; et mon âme m'aide à lire dans la vôtre. Oui, mon amie, il est des momens dans la vie où deux cœurs peuvent s'entendre sans le secours du langage. Ce sont des sympathies cachées, des murmures du cœur qui parlent pour eux !... des émanations de bonheur, de tendresse, d'amour !... dont eux seuls peuvent respirer le parfum. C'est une sorte de divination mutuelle.... Tenez, Laure, ... par exemple, je vous ai comprise tout à l'heure encore, quand nous nous sommes arrêtés sous cet arbre. J'ai senti à mon âme que vous aviez quelque chose de triste dans l'âme. Vous avez voulu combattre vos pensées par la gaiété ; mais la tristesse est revenue ; je le sens à présent.

— Mais cela est vrai ! mais mon cher *devin*, réellement vous me faites peur.

— Laure, je ne suis pas devin ; mais je suis

soumis à la sympathie, à ce magnétisme du cœur. Il y a, je crois, dans la vie des momens merveilleux; où le présent, l'actuel, semblent tenir d'un passé qu'on a vu; et dans lequel on a vécu, on a pensé, on a parlé. On se trouve à côté des mêmes personnes, dans les mêmes lieux; on revoit leurs mêmes mouvemens; leur bouche remue, elle va s'ouvrir, et l'on sait ce qu'elle prononcera, car on a déjà entendu ces paroles; on sait aussi ce que l'on répondra, car la réponse a déjà été faite, et s'échappe de nouveau comme malgré vous. Où a-t-on vu ces personnes, où a-t-on entendu autrefois leurs discours? dans quel monde cette action s'est-elle déjà passée? Je l'ignore; mais ces momens trop réels m'épouvantent. Il semble qu'on soit voisin de la mort. Bien des hommes sans doute ne se sont jamais trouvés dans ces situations étranges: aussi, ne vous comprenant pas, les regardent-ils comme les rêves d'imagination exaltées. Mais qui peut causer un état aussi étrange, si ce n'est un doublement de sensi-

bilité qui vous fait sentir et pour vous, et presque pour les autres ? et pourquoi entre deux cœurs qui s'aimeraient, les sympathies ne produiraient-elles pas des miracles analogues ? Je crois que vous m'avez compris, car maintenant vous ne me traitez plus de rêveur..... d'allemand ; et ce qui vous a aidée à me comprendre, c'est peut-être cette admirable nature qui nous environne !

Il se tut, et tous deux, pendant quelques momens, s'abandonnèrent à des pensées pleines de douceur.

Mais Alphonse rompant tout à coup le silence :

— N'allez pas croire cependant que mon amour se borne à cette métaphysique et à ce *germanisme*, dit-il en riant. Et il prit rapidement un baiser, que Laure accorda avec un petit sourire boudeur ; peut-être parce que la transition du *spirituel* au *matériel* lui parut un peu trop brusque.

— La sympathie m'avait fait deviner votre action, dit-elle en riant ; et comme elle me fait

craindre d'autres folies ; allons, monsieur, debout ! et rejoignons vite vos chers parens.

Et ces deux enfans , presque dans les bras l'un de l'autre , rêvant et folâtrant tour à tour , reprirent lentement le chemin qui conduisait à la ville.

III

Le Diplomate.

AU moment où nos jeunes amis rentraient dans leur demeure, la cloche du *Sau-mon* convoquait les voyageurs dans la grande salle de l'hôtel. Là, une table immense avait été dressée, et deux cents convives pouvaient s'y asseoir à l'aise. D'une extrémité à l'autre, elle était chargée d'une énorme quantité de ces mets allemands, si bizarres pour des Français. Les choucroûtes (*sauerkraut*), les

compotes arrivaient avant le potage ; le gigot à la purée de fruits leur succédait, flanqué d'une foule d'autres plats, tous aussi nationaux, et à peu près aussi mauvais. A cela se joignait, pendant tout le repas, un farouche assaisonnement de musique, exécutée par douze à quinze virtuoses. Ces sons retentissans, agréables pendant les premières minutes, faisaient naître l'impatience par leur continuité, et finissaient bientôt par exercer une influence fâcheuse sur les nerfs, et peut-être sur la digestion des convives.

Les larges, froides et simples figures allemandes dominaient dans cette nombreuse réunion, venue là des quatre coins de l'Europe : aussi de temps à autre, à côté de consonances plus coulantes et plus harmonieuses, éclataient brusquement les sons âpres et rudes du langage du pays ; et l'expression mesurée d'une gaieté douce était interrompue par les bruyantes explosions de la grosse joie germanique.

Vers le milieu du repas, au moment où circulaient les fruits, les pâtisseries et les plats sucrés, un grand jeune homme, au teint pâle, aux cheveux noirs et collés sur les tempes, entra dans la salle d'un air dégagé. Sa tournure, sans être noble, n'était cependant pas commune. Quoique les regards de l'assemblée fussent tous dirigés de son côté, il ne se troubla pas le moins du monde; et son œil noir et pénétrant, mais peut-être un peu faux, acheva lentement le tour de la table avec une attention qui laissait voir clairement qu'il cherchait une personne de sa connaissance dans cette nombreuse réunion. Quand ses regards furent arrivés à la place qu'occupaient nos voyageurs, une vive satisfaction se peignit sur son visage; et traversant la grande salle avec empressement, il vint offrir ses hommages à toute la petite société que nous connaissons, avec une vivacité, une effusion, et une joie peut-être peu naturelle.

— Tiens! mais c'est Julien de Sombrale,

s'écria Alphonse avec l'air de la plus grande surprise; toi ici, mon cher Julien, par quel hasard? Parole d'honneur, je te croyais à Milan.

— En effet, j'y étais encore il y a peu de jours, mais, malade de la fatigue que m'ont causée de *grands travaux*, j'ai sollicité un congé, et je me suis rendu aux eaux de Bade, où je n'espérais pas avoir le plaisir de vous rencontrer.

— Toujours travailleur, toujours piocheur comme nous disions au collège; va, tu iras loin, mon cher Julien; un de ces jours nous te verrons ministre, ou ambassadeur pour le moins. Mais pourquoi cette tenue noire et ces cheveux plats? est-ce là l'uniforme diplomatique? Je ne sais, mais cela te donne l'air un peu jésuite. J'aimais mieux ton air ébouriffé d'autrefois.

Julien ne répondit pas : il trouvait la remarque de son cousin de très-mauvais goût; et s'adressant aux dames, et particulièrement à

Laure, il s'informa, avec un intérêt fort vif en apparence, de leur manière de vivre, de l'état de leur santé, de leurs occupations, de leurs projets, se répandant en effusion et en offres de services.

— Il n'aurait qu'un seul plaisir pendant son exil au milieu de ce monde entièrement nouveau pour lui, ce serait de se mettre à leurs ordres, et d'être le cavalier *servente* de sa jeune et charmante cousine. Car Laure était aussi sa cousine.

Madame de Monville fut enchantée des sentimens pleins de révérence de son neveu; et, en se levant de table, elle ne put s'empêcher de répéter à haute voix : — A la bonne heure, parlez-moi de ce jeune homme-là, il est vraiment aimable !

Alphonse plaisait fort peu à la brave dame, il était donc assez naturel que Julien lui parût aimable; ces deux caractères étant des plus opposés. En effet, tandis qu'Alphonse s'appliquait à renfermer en lui-même tout sentiment

qui pouvait paraître un peu exalté, Julien, soupçonné d'égoïsme et de fausseté, faisait tout au monde pour se donner une certaine apparence d'abandon, de dévouement et d'excentricité. Mais celui qui l'eût étudié avec soin, aurait trouvé des projets dans son abandon, des raisons à son dévouement; de l'esprit de calcul et même de la ruse dans son naturel; et aurait vu derrière tout cet échafaudage de bonnes qualités apparentes, quelque chose de silencieux, de sinistre et de profond, que ce jeune homme mettait tous ses soins à cacher.

Un des amis de son père, homme habile et puissant, et qui avait su pénétrer son secret, l'avait poussé dans la diplomatie, pensant, avec raison peut-être, qu'il faut toujours savoir utiliser les vices des hommes, si l'on ne veut pas qu'ils deviennent nuisibles à eux et à autrui. Julien avait compris son protecteur; une sorte d'accord tacite s'était établi entre eux; et comme il était pressé *d'arriver*, et que pour cela rien ne lui coûtait, il avait pris les dehors

de la piété, et il affectait une grande austérité de mœurs, comme la mode l'exigeait alors.

Long-temps avant le voyage de Bade, Julien s'était montré attentif auprès de sa jeune cousine; et lorsqu'il apprit la mort de son mari, il commença à former des projets sur elle. La fortune de madame de Liolle était considérable, et venait encore d'être accrue par cette mort; et Julien regardait la fortune comme un des moyens de succès les plus efficaces. Malheureusement, attaché à une ambassade, il avait été obligé de quitter Paris; et il apprit bientôt avec un vif déplaisir qu'un de ses cousins, cet Alphonse de Lormey qu'il avait toujours regardé comme homme à peu près nul, ou du moins peu capable, aimait sa cousine, qu'il paraissait en être aimé, et qu'il pourrait même lui enlever ce trésor qu'il convoitait depuis long-temps.

Le départ de madame de Liolle pour les eaux de Bade lui ayant été annoncé à Milan, il sollicita vivement un congé, et s'y rendit

aussitôt de son côté, résolu à employer tout son art et toute sa profondeur de diplomate, c'est-à-dire *tous les moyens*, pour arriver à son but : car en diplomatie comme en politique tous les moyens sont bons ; le succès absolu.

L'énorme repas achevé, le petit groupe de voyageurs se rendit dans la belle avenue de Lichtenthal. Julien s'était emparé du bras de sa cousine, que poliment Alphonse n'avait pu disputer à un nouvel arrivant. On se promena pendant quelque temps sous les magnifiques ombrages de ces chênes gigantesques qui s'élèvent des deux côtés de l'avenue qui conduit de la ville de Bade au couvent de Lichtenthal. Ces arbres sont les plus beaux de ce pays, et peut-être de toute l'Allemagne.

Julien parla d'abord des choses les plus indifférentes ; s'extasiant en lieux communs de jeune homme nouvellement converti, sur les merveilles de la création et la puissance de son auteur. Bientôt après, profitant d'un moment

où Alphonse se trouvait retenu en arrière par la lenteur du pas de madame de Monville qu'il traînait à la remorque avec une résignation tout-à-fait sublime, Julien amena la conversation sur un sujet beaucoup plus intéressant, et laissa tomber, de sa hauteur d'homme *actif et à avenir*, quelques paroles de mépris sur la nullité de son pauvre cousin; mais comme il vit aussitôt l'effet de ces paroles, et qu'il comprit, au silence de sa cousine, que son jugement lui paraissait beaucoup trop sévère, craignant d'avoir été un peu trop loin pour une première fois :

— Au demeurant, c'est un gai compagnon, un bon enfant; mais voilà tout! ajouta-t-il avec une apparente légèreté.

— Vous êtes bien sévère, lui répondit Laure d'un ton un peu sec: Alphonse a beaucoup d'esprit.

— Oui, mais c'est de l'esprit sans règle, sans ordre; et après tout, à quoi sert l'esprit quand on n'a pas de *but*?

— Un but, il en a un : c'est de plaire, d'être utile aux autres, d'être bon, d'être aimable !

— Ah oui ! sans contredit, il est aimable, et fort aimable même, si par cela vous voulez dire qu'il est disposé à aimer toutes les femmes, et à se laisser aimer par elles. Mais si j'étais femme, ces gens qui plaisent à tout l'univers ne me plairaient guère. L'amour seul fait pardonner l'amour, et il n'y a rien de moins amoureux qu'un homme aimable. Quand on aime bien, on n'est plus sensible qu'à une seule chose, on ne voit plus qu'une seule chose, on ne pense plus qu'à cette seule chose ; on est sombre, préoccupé, silencieux ; on n'est pas du tout aimable. Aussi, je vous le répète, notre cher cousin, que toutes les femmes trouvent tellement à leur gré, n'est point amoureux, et ne saura peut-être jamais ce que c'est que l'amour : c'est un de ces hommes auxquels on aurait, je crois, grand tort de s'attacher sérieusement !

Julien acheva sa tirade d'un air tout-à-fait

pénétré. Laure était gênée, outrée, contrariée ; elle craignait peut-être qu'au fond ce jugement ne fût que trop juste, et elle n'osait défendre son cousin.

— Mais il y a chez lui autre chose que de l'amabilité : il a un bien bon cœur, un cœur excellent, reprit-elle tristement, et rattachant toutes ses espérances à cette dernière pensée, comme le malheureux qui glisse au fond d'un précipice, se rattrape à une branche à demi brisée.

— Oui, sans doute, il a un excellent cœur ; mais il est fâcheux que ces *bons* garçons qui ont le cœur si *bon*, soient par cela même si faciles et si légers. On ne peut faire aucun fond sur eux. Cela tient sans doute à la mobilité de leur caractère et à leur *tendre abandon*, ajouta Julien. Tout homme a les défauts de ses qualités ; et eux, leurs défauts sont une amitié banale, une tendresse niaise : la première femme venue, avec un peu d'art, leur met la corde au cou, et vous les mène par le bout du nez ; en

un mot, ce ne sont là ni des cœurs ni des têtes solides.

Ayant ainsi généralisé la question, notre diplomate trouva moyen, sans beaucoup se compromettre, d'amener un parallèle habile entre certains défauts et certaines qualités, et de s'exalter adroitement, en dépréciant son cousin.

Laure était assez fine; mais elle avait affaire à un artiste en fraude; et Julien laissait échapper toutes ces remarques désolantes avec un abandon si confiant, un si touchant désintéressement, qu'on pouvait croire qu'il ignorait tout-à-fait où en étaient les choses entre sa cousine et Alphonse. Souvent même une habile digression, ou quelque détour tout-à-fait étranger à son cousin, laissait douter qu'il voulût lui appliquer ces observations cruelles et malveillantes.

D'ailleurs, Laure aimait ! et si elle était ombrageuse, si elle avait de la défiance, comme il

arrive presque toujours, elle la réservait pour celui qu'elle aimait !

A l'extrémité de la grande avenue, on fit halte pour attendre les traînards ; et toute la petite société prit place sur un banc à mi-chemin de Lichtenthal. De ce point on avait de charmantes échappées de vue sur la prairie de Lichtenthal et la ville de Bade, qui, noblement couronnée par la lisière de ses forêts de sapins, et dominée par les ruines du vieux château de ses anciens ducs, s'élevait en amphithéâtre sur les collines les plus rapprochées.

La conversation devint générale ; mais Laure était triste ; son cœur souffrait des blessures faites à son amour-propre et à sa sensibilité, dans la personne de son ami. Il est si difficile de se dire courageusement : — Celui que j'aime est loin d'être parfait ; il est même *mal*, je le sais, je le vois ; mais que m'importe ! je l'aime avec ses défauts ; je l'aime *quand même* ! je l'aime peut-être même parce qu'il est mal, peut-être parce qu'il a ces défauts ! Les grandes

passions seules osent se faire un pareil aveu , parce qu'elles dominant la raison ou parce qu'elles raisonnent peu.

Le repos de nos voyageurs était agréablement occupé par le tableau varié qu'ils avaient sous les yeux. La grande avenue était animée par une foule d'équipages plus ou moins élégans, appartenant aux représentans des différentes aristocraties de l'Europe, qui chaque année se donnent rendez-vous dans cette charmante résidence.

Près du rapide drowski russe, brillait l'élégante calèche française, que suivait la vaste berline allemande, ou le confortable landau anglais. De temps à autre un équipage beaucoup plus simple, conduisant des promeneurs à la vallée *d'Oberbeuren*, à la scierie de *Muhlenbach*, ou à la charmante cascade de *Geroldsau*, se glissait modestement au milieu de tout ce luxe. Souvent aussi, à la suite d'une brillante cavalcade, s'avancait timidement quelque jeune étrangère encore aux premiers élé-

mens de l'équitation ; et l'on applaudissait aux succès de la débutante, dont l'intéressante maladresse n'était pas sans grâce.

L'œil fixé sur ces tableaux si variés, et quelquefois si plaisans, nos amis se laissaient aller sans effort à l'admiration ou à la critique ; quand tout à coup, une jolie calèche s'arrêta à peu de distance du banc qu'ils occupaient ; une jeune dame, assise seule au fond du rapide équipage, fit signe à Alphonse, qui s'avança vers elle avec un empressement fort naturel du reste : c'était l'Italienne de la veille.

— Monsieur, lui dit-elle, je désirerais vivement pouvoir vous remercier de toutes vos complaisances d'hier : voudriez-vous m'accompagner quelques instans, pour me permettre, et de m'acquitter, et de vous présenter à mes amis qui m'attendent au bout de l'avenue ?

Alphonse hésita, regarda ses compagnons, comme s'il eût désiré l'approbation de Laure, qui malignement sans doute détournait la tête.

— Nous n'irons que jusqu'au bout de l'a-

venue, et je vous ramènerai sur-le-champ auprès de vos amis.

Alphonse fit signe à ses compagnons qu'il ne s'éloignait que pour un moment, se plaça aux côtés de la jolie voyageuse, et bientôt tous deux disparurent.

A cette vue, le supplice de Laure fut horrible.

— Ce diable d'Alphonse est décidément un dou Juan! s'écria Julien, qui déguisait mal sa satisfaction, et qui comprit, à l'air boudeur et mécontent de Laure, tout le chagrin que cette disparition lui causait. — Mais voyez donc s'il perd une minute! arrivé d'hier, et déjà enlevé! L'heureux mortel! sa conquête est vraiment jolie!

— Oh! un peu jaune, un peu noire, dit Laure d'un ton sec : ce doit être une Italienne? Et elle voulut sourire.

— Ah! oui sans doute, une Italienne! et c'est pour cela que les choses ont marché si vite!... Oh! je ne m'étonne plus... J'arrive de cette belle Italie, ma cousine; et si vous connaissiez ces

dames, 'oh! vous... vous ne croiriez jamais...
C'est vraiment *révoltant* !

—Je n'ai nullement envie de les connaître; soyez-en bien persuadé, monsieur; et elle mourait d'envie de pleurer.

—Il paraît que le cher Alphonse n'est pas de votre avis, et qu'il compte les étudier *sérieusement*. Et Julien appuya sur ce mot, comme s'il avait eu quinze syllabes.

Laure était courroucée : elle se leva vivement.

— Si, en attendant le retour de M. de Lormey, dit-elle d'un ton résolu, qui cachait mal son dépit, si nous dirigeons notre promenade vers la ville... L'air est froid dans ce pays de montagnes. Le ciel se couvre : ces environs sont humides, et je craindrais un rhume....

—Oh! oui, oui rentrons, ajouta madame de Monville; car nous pourrions attendre longtemps *monsieur* Alphonse, pour peu qu'aujourd'hui sa conférence avec la belle inconnue se prolonge autant qu'hier.



On reprit donc le chemin de Bade, et l'on se dirigea vers les jardins du cercle.

Laure ne disait mot ; et Julien était presque aussi taciturne qu'elle. Le visage de l'Italienne l'avait frappé, et il réfléchissait. — J'ai vu déjà cette étrangère, cette femme, se disait-il intérieurement ; je l'ai vue, ou à Venise, ou à Milan. Mais dans quelle circonstance. Et il chercha long-temps à réveiller ses souvenirs. Cette découverte lui présentait, mais dans un lointain très-vague, très-indécis, une chance de plus pour le succès de ses plans.

Fatigué de ses vains efforts de mémoire :

—Ce soir, au salon, je l'étudierai, et j'en saurai sans doute davantage, pensa-t-il. Et reprenant la parole il s'efforça, par quelques mots placés adroitement, de jeter de nouveau le trouble et le désenchantement dans l'esprit de Laure. De cette façon, il espérait la dominer, et puis arriver bientôt à supplanter son rival dans ses affections.

IV

La Roulette.

LE soir, on se rendit à la réunion. Le grand salon du cercle était occupé par la foule des promeneurs; à ses deux extrémités, deux grandes tables de roulette étaient dressées, tournant nuit et jour; car le jeu est le seul plaisir qui s'arrange de la durée, que la jouissance ne peut émousser, et qui ne s'effarouche pas de la permanence.

La fortune est une détestable coquette; et néanmoins, pour peu qu'elle vous fasse les avances, on lui est rarement infidèle. Aussi un triple rang de joueurs entourait-il les deux roulettes. Les uns pointaient les numéros sortans, cherchant ce qu'ils appellent la *veine*, et quand ils croyaient l'avoir trouvée, ils se ruinaient à l'exploiter. D'autres combinaient des chances que le hasard tient seul dans sa main; et tous, au milieu d'un silence d'inquiétude, d'espérance ou de colère, d'un silence qu'interrompaient seulement de momens en momens l'exclamation énergique d'un perdant, le cri de joie d'un joueur heureux, ou la voix monotone du banquier proclamant le *rouge* ou le *noir*, l'*impair*, le *manque*, ou le *passé*, tous l'œil attaché sur le tapis vert, ne semblaient plus animés que par une seule et ardente pensée : la pensée du gain !...

Car ce sentiment que l'on pourrait appeler *la pudeur du jeu*, n'existe pas dans ces grandes réunions. On ne se cache pas pour sacrifier à la *fortune*. Hommes et femmes font pu-

bliquement leurs expériences sur ses caprices ; et l'on voit de froides et jolies Allemandes, perdant jusqu'à leur dernier florin, jurer comme on ne jure qu'à Berne, et se désoler comme on se désole autour d'une table de jeu.

Ce jour-là un Anglais que maltraitait *la déesse capricieuse*, voyait, à chaque tour de la roue fatale, le grand râteau s'allonger brutalement de son côté, et entraîner régulièrement son argent dans les gouffres de la banque. Pour parler sans figure, M. de *Losting* perdait beaucoup ; et sa mauvaise humeur, s'accroissant en raison inverse de son argent, amusait beaucoup la galerie. Il faisait au banquier des querelles à mourir de rire ; et levant le râteau que, du reste, il tenait fort inutilement à la main, il le menaçait avec une délicate et imperturbable gravité, de lui casser la tête, ou le tête, comme on voudra. D'un autre côté, un brave campagnard, à qui chaque coup du sort amenait une ample moisson de florins, et qui, les poches pleines, n'avait trouvé d'autre expé-

dient pour placer ses richesses , que de faire un coffre-fort de son chapeau, contrastait singulièrement par sa joie avec la mauvaise humeur de l'Anglais. C'étaient les deux types du joueur heureux , et du joueur malheureux ; types précieux à étudier.

En traversant la grande salle , Laure et ses amis s'amuserent quelques momens de ce spectacle, que sa nouveauté rendait sans doute plus piquant ; puis, après une courte promenade, l'on entra dans le petit salon. Une réunion peu nombreuse s'y trouvait déjà rassemblée.

La jeune étrangère, accompagnée cette fois, d'une dame française et d'un cavalier d'un *certain âge* , étaient au nombre des personnes déjà présentes. On paraissait décidé au plaisir ; le piano commençait la ritournelle d'une contredanse, et on allait improviser un petit bal, quand la grosse baronne de G..... entra brusquement dans la salle.

Impertinente comme une grande dame mal élevée ; ridicule comme le sont toutes les per-

sonnes dont la considération ne repose que sur un nom; et enfin mécontente de ce plaisir des autres qu'elle n'avait pas commandé, elle dit quelques mots à plusieurs dames qui se trouvaient là, fit un signe à ses amis *influens*, qui formaient le noyau du petit groupe, et sortit, entraînant après elle tous ses complices, et cinq ou six grandes Anglaises, qui la suivirent, victimes résignées du *convenable*.

Leur troupe, en se retirant, emportait avec elle les espérances de plaisir que l'on avait formé pour cette soirée. Les personnes qui restaient n'étant plus en nombre suffisant pour former une simple contredanse, après une conversation de quelques instans, on ne tarda pas à se séparer, et chacun tira de son côté.

Pendant le peu de momens que l'Italienne avait passés dans le petit salon, Julien l'avait observée avec une profonde attention. Tout à coup une sorte d'illumination soudaine, étrange, inexplicable, passa brusquement dans son esprit; et à cette inspiration imprévue

un sourire de satisfaction diabolique brilla sur son visage.

— Si c'était elle ! mais non : cependant tout est possible ; et n'importe à quel prix, je le saurai.

Pendant ces courtes réflexions , l'étrangère s'était levée ; Julien remit donc au lendemain des *expériences* plus importantes. La confusion d'un grand bal qui devait avoir lieu , lui permettrait de les suivre avec plus de mystère et de sécurité ; deux choses qui lui paraissaient nécessaires avant tout.

(Néanmoins quelques informations préalables lui semblaient indispensables avant d'agir ; et il avisait au moyen de les obtenir , lorsque l'occasion vint s'offrir à lui comme d'elle-même.

En se retirant , l'Italienne et son cavalier étaient entrés dans l'une des salles du café de *Chabert* , et s'étaient fait servir quelques rafraîchissemens. En les attendant dans le grand salon, la jeune Française qui les accompagnait

s'était arrêtée à l'une des tables de jeu. Poussée par cette vague et curieuse tentation qui nous conduit, sans trop réfléchir, à ouvrir une porte à la fortune, elle jeta une pièce d'argent sur l'un des numéros de la roulette, et la perdit. Elle en hasarda une seconde qu'elle perdit aussi; puis une troisième qui rejoignit les deux autres. Souvent les passions dorment, et le plus petit mouvement suffit pour les éveiller tout à coup. Peut-être l'inconnue était-elle naturellement joueuse, et avait-elle jusqu'alors ignoré cette passion. Toujours est-il que se piquant au jeu, après les pièces d'argent, elle hasarda un napoléon, puis deux, puis trois; et comme avec son argent elle perdait la tête, les vingt napoléons que renfermait sa bourse tout à l'heure, avaient déjà grossi la masse du banquier, qu'elle restait encore auprès de la table fatale, retenue comme par une force magnétique. Elle ne pouvait plus jouer, sa bourse étant vide; mais elle ne pouvait pas non plus se retirer: la passion la clouait là!

Julien s'était glissé à côté de la perdante, et avait suivi toute cette scène avec un intérêt des plus étranges. Quand il la vit tout-à-fait accablée, s'approchant d'elle avec des paroles consolantes que lui inspiraient, non pas la pitié mais ses projets :

— Si madame le désirait, lui dit-il en la saluant profondément, nous essayerions avec un peu plus de calme de prendre une revanche.

La jeune Française ne se sentant ni la force d'accepter, ni le courage de refuser, lui montra sa bourse qui était absolument vide, et rougit beaucoup.

— Ne tient-il qu'à cela, madame? veuillez m'accepter un moment pour ministre de vos finances, et peut-être pourrons-nous rétablir nos affaires; et il prit un napoléon qu'il plaça sur l'une des couleurs.

Il n'y a pas plus de calculs à faire à la roulette qu'à la loterie, et qu'à tous ces jeux *de hasard* plus ou moins absurdes, où le gain tient à des chances indépendantes du talent

des joueurs, et où les seuls caprices du sort remplacent le *bien joué*. Néanmoins, avec beaucoup de sang froid, et en se basant sur des probabilités fort incertaines du reste, on peut espérer sinon de faire fortune, du moins de se ruiner un peu moins lestement, que tout à l'heure ne l'avait fait notre joueuse.

Aussi Julien, qui calculait tout dans la vie, et qui en savait là-dessus tout autant qu'un autre, en se constituant d'autorité le banquier et *l'agent d'affaires* de l'inconnue, avait-il moins à cœur de lui faire regagner quelques napoléons, que de saisir l'occasion qui lui était offerte de se rapprocher d'elle et de *faire sa connaissance*. Il était peu jaloux en effet de diminuer ou d'accroître la fortune d'une personne qui lui était étrangère; mais il savait de longue main que dans les momens de *crise*, on se livre volontiers, et que d'ordinaire les secousses un peu vives font naître l'abandon et la confiance.

Tout indifférent que cela lui fût, cependant

un bonheur singulier sembla s'attacher à son jeu ; et en fort peu de coups il avait regagné la somme perdue, et même quelques napoléons de plus.

— Maintenant nous devons être satisfaits de l'expérience, dit Julien à la jeune dame ; et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de quitter la place avec les honneurs de la guerre, et de dire désormais un éternel adieu à la roulette.

L'inconnue rougit de nouveau, fit un signe d'assentiment ; et Julien, cessant de jouer, lui offrit poliment son bras, et fit avec elle un ou deux tours de salon.

— Cette jeune dame de vos amies, et son cavalier, vous auraient-ils oubliée, dit Julien en souriant ? ils semblent, du reste, fort occupés, ajouta-t-il avec une indifférence des plus diplomatiques, en montrant à sa nouvelle compagne l'Italienne que l'on entrevoyait à travers une des portes vitrées du café, et qui, le coude appuyé sur la table, et le visage caché en partie par la main, écoutait d'un air triste

et réfléchi les vives protestations de son *partner*.

— Oh oui ! ma bonne Léonina Belsi doit être attentive, car elle écoute son époux futur. Après la saison des eaux nous devons retourner à Bordeaux, où son mariage aura lieu.

— Ah ! votreamie est Italienne, reprit Julien avec une grande préoccupation d'intérêt.

— Oui, c'est à Venise que j'ai connu Léonina ; mais elle est Milanaise, comme son accent l'indique. Elle vivait alors, fort retirée, dans la compagnie d'un officier piémontais qui l'avait épousée par amour, et qui, en mourant, il y a quinze mois environ, lui a laissé une grande fortune. Depuis elle a quitté l'Italie pour le midi de la France ; et cette année, mon frère et moi, nous avons été fort étonnés de la rencontrer un jour dans une des jolies bastides des environs de Marseille. Bientôt, mon frère en est devenu passionnément amoureux ; et comme sa fortune était égale à la sienne, il lui a fait l'offre de sa main. Elle a d'abord refusé, et, malgré nos pressantes instances, elle a long - temps persisté dans

son refus ; mais à la fin, touchée de l'extrême affliction de mon pauvre frère, elle a cédé à ses désirs : elle accepte ses offres ; et avant deux mois la Belsi sera ma sœur.

Julien n'avait pas perdu un mot de toute cette conversation. — Cette femme était d'origine milanaise ; elle vivait retirée à Venise, et il y avait de cela un peu moins de deux ans. Tout cela s'accordait parfaitement avec ce qu'il croyait savoir : c'était bien elle, elle sans aucun doute. Aussi, quand la Belsi eut rejoint sa compagne, sa conviction était-elle bien acquise ; il reconnut même certains signes, et de petits airs du visage. Parvenu à son but, il salua ces dames, et se retira dans l'enchantement.

— En supposant même que je me trompe, j'ai un moyen infailible de savoir si c'est bien la femme que j'ai connue, se disait-il, et dès demain au bal je veux l'employer : d'ailleurs, le temps presse, Alphonse ce soir était rentré en faveur ; il faut ou lui céder la place, ou frapper un grand coup.

Le lendemain, avant le bal, Julien chercha long-temps dans ses portefeuilles un papier auquel il semblait attacher la plus grande importance; il le trouva enfin, et relut en souriant, mais du sourire de Méphistophèles, les mots suivans qui s'y trouvaient tracés :

*In St.-Vittore 40 martire, al n° 1202,
LUCREZIA FAUSTA. Salite piano.*

V

Le Bal.

LORSQUE la Leonina Belsi, M. du Roncy son cavalier, et sa sœur arrivèrent dans les immenses salons de la réunion, la plupart des invités s'y étaient déjà rassemblés.

Cette fois, les deux tables de la roulette avaient été reléguées derrière une cloison mobile, à l'extrémité de cette salle qui, favorablement disposée pour un bal, était richement dé-

corée de guirlandes de feuillage. Une double ceinture d'arbustes en fleurs, myrtes, orangers, grenadiers, l'entourait ; et sur leur masse verdoyante, une foule de femmes gracieusement parées se détachaient vivement, comme autant de fleurs de plus.

A l'un des hauts bouts de la salle, et comme à la tête de cette réunion, on remarquait la *grande duchesse* de Bade et sa fille. Leurs mises étaient simples, leurs manières dignes, affables et pleines de charme ; et chez la mère, on pouvait encore remarquer dans la toilette, et surtout dans la conversation, quelques reflets des habitudes de l'ancienne cour impériale. Car dans sa durée éphémère, cette cour, comme toutes les réunions du même genre, eut ses mœurs, son ton, et ce quelque chose d'indéfinissable, ces nuances légères qui distinguent ces grandes assemblées les unes des autres, et qui, imperceptibles pour des yeux peu exercés, paraissent énormes aux habitués.

Le haut de la salle, avons-nous dit, était oc-

cupé par les dignitaires de la petite cour badoise. Dans les autres parties régnait un singulier mélange de costumes, d'habitudes, de mœurs et de langages.

Là, une bonne famille allemande, bien grave, bien réfléchie, composée de trois générations de parens, conservait son calme, et gardait ses rangs au milieu de ce pêle-mêle général; résistant, par sa force d'inertie habituelle, à ce tourbillon de plaisirs qui menaçait de l'entraîner. La valse seule détachait de temps à autre quelques-uns de ses membres les plus jeunes, et faisait brèche dans l'épais bataillon. Non loin de là, et comme une ligne de peupliers élancés près d'une lourde futaie de chênes, apparaissait une légion de belles et grandes Anglaises, toutes de la même famille, de la même couleur, dans le même costume, blondes, fraîches, droites et presque immobiles. Près d'elles, une brune et vive Italienne aux yeux noirs et scintillans, aux mouvemens rapides, aux gestes pleins de feu, à la voix

d'homme, causait avec de jolies Françaises, presque aussi vives qu'elle, mais remarquables surtout par l'élégance de leur toilette et de leurs manières. Puis, dans le fond du tableau, se détachait çà et là, sur une lourde tapisserie de faces humaines, la figure éblouissante de fraîcheur d'une jeune hollandaise, la tournure raide et empruntée d'un bel officier allemand, l'œil brillant et velouté d'une Espagnole, ou la mine épatée et les traits de calmouk de quelque grosse baronne hongroise.

Dans toute cette foule, les costumes étaient aussi variés que les tournures. Ces toilettes, véritablement avouées de la mode, qui paraissent élégantes, parce que surtout elles sont bien portées, et *divines*, parce que la semaine précédente les a vues naître à Paris, ne se faisaient remarquer que par leur petit nombre. En revanche, une singulière variété d'habillemens de couleurs criardes et de formes étranges, remplissait le reste de la salle. La *province française* et la *province allemande* semblaient s'être

donné rendez-vous à la limite des deux pays. Et à côté des broderies surannées, des fleurs fanées, et des immenses panaches de la beauté d'outre-Rhin, brillaient l'orfèvrerie et les diamans de la juive de Manheim ou de Francfort.

Mais toutes ces dames, si différentes de langage, d'habitudes et de parures, semblaient d'accord sur un seul point, qui les désolait. Toutes n'avaient qu'une voix pour gémir sur le *manque* d'hommes. Les cavaliers, en effet, étaient peu nombreux. C'était une vraie disette. Aussi les sots eux-mêmes acquéraient-ils, ce soir-là, une valeur inestimable; leurs *actions* montaient de cent pour cent; D...., sans doute, eût fait fortune. D'autant mieux que, dans cette circonstance, les qualités les plus appréciées devaient résider dans le jarret. A la lettre on se disputait les danseurs, on se les *arrachait*, et presque à force ouverte; car les œillades sont une puissance.

Aussi, que d'amours-propres furent contrariés. Combien de jeunes beautés qui méritaient

mieux, et qui s'étaient rendues à ce bal avec de grands projets de plaisir, finirent par trouver *triste* une soirée où on les *négligeait*; et *peu amusante*, et même d'assez *mauvais goût* une réunion où leurs charmes avaient trop peu d'admirateurs. Dans une pareille détresse, ce n'est pas assez d'être jolie et spirituelle, il faut encore avoir des *yeux*, et savoir s'en servir.

Or les danses avaient commencé; et tout ce que l'on avait pu recruter de danseurs, le ban et l'arrière-ban se trouvaient en mouvement. Nos jeunes officiers bavarois et autrichiens qui faisaient partie de cette réunion, étaient enchantés de leurs succès, que cette fois sans contredit ils devaient à leur petit nombre. Ce singulier plaisir que l'on appelle la danse; ce bonheur du mouvement, cette satisfaction des nerfs, s'étaient emparés d'une partie de l'assemblée; la danse régnait en souveraine! la danse, plaisir maussade! volupté triste!... Passe encore pour les valse, ou l'ardente galoppade! c'est là du moins une sorte d'emblème physique

de cette réunion des âmes, se mêlant par couples, et tourbillonnant deux à deux, à travers les hasards du monde, jusqu'à la fin de ce bal assez ridicule, qu'on appelle la vie. Qu'on me passe cette réflexion en faveur de son *étrangeté*, car il faut l'avouer, je la dois à un allemand avec qui je causais ce soir-là.

Le bal était donc dans toute sa furie, lorsque Julien s'approcha de l'italienne, qui, l'une des *préférées* de la soirée, avait semblé jusqu'alors, se livrer au plaisir, avec un véritable laisser-aller d'enfant. Seule sur sa banquette, dans ce moment elle était triste; et quelque chagrin secret, qu'elle avait sans doute oublié pendant plusieurs heures, semblait avoir repris le dessus.

Julien la salua poliment, et l'invita pour la contredanse qui devait suivre. La Belsi accepta d'un air distrait sans même regarder son danseur, ou seulement en laissant tomber sur lui ce regard vague d'une personne accoutumée au succès.

La Belsi semblait une de ces femmes mo-

biles, qui sentent vivement, mais chez qui les impressions ne sont que passagères; de ces femmes qui aiment, souffrent et se désolent aisément, mais qui aussi oublient facilement; une de ces faibles créatures qui se laissent aller au bonheur et au malheur avec le même entraînement; et qui cependant lorsqu'un beau jour l'ennui de souffrir vient à les prendre, font assez intrépidement leurs adieux à la vie. Personnes douces, vives, naturelles, tendres mêmes, qui, sans coquetterie, mais simplement par laisser aller, font trop souvent le malheur des autres et leur propre malheur. En un mot c'était la femme du moment; l'Italienne moins la profondeur.

L'orchestre joua les premières mesures d'une contredanse française; Julien offrit le bras à sa danseuse, et tous deux prirent place à un quadrille.

Julien la considéra en silence et avec une extrême attention pendant quelques momens; puis, se redressant et faisant un petit mouve-

ment de tête qui semblait dire : — C'est bien elle ! il se pencha de son côté pour lui parler, tandis que l'orchestre jouait la ritournelle de la contredanse. La Belsi vit son mouvement et se tourna vers lui, d'un air indifférent, et souriant avec l'amabilité banale d'une personne qui s'attend à des lieux communs de danseur ; mais Julien commençant d'un ton ferme et singulièrement décidé :

— Je vais vous étonner, madame, lui dit-il ; mais je me vois obligé de vous annoncer qu'il est *nécessaire* (et il appuya terriblement sur ce mot), qu'il est nécessaire qu'après cette contredanse vous m'en accordiez une seconde ; j'ai à vous faire une question, et je *veux* vous laisser jusqu'à la contredanse suivante, pour bien méditer votre réponse.

La Belsi le regarda d'un air fort surpris.

— Vous êtes *Français*, monsieur, lui dit-elle, vous voulez peut-être faire *de l'esprit* ; mais je dois vous avouer que je ne vous comprends nullement.

— Je le sais, madame, et je vais vous surprendre fort; mais je vous en supplie, regardez-moi un moment comme un ami, comme votre ange tutélaire. Loin de vous souhaiter aucun mal je ne vous veux que du bien. Je vous le répète, je vais vous étonner, vous causer une émotion bien vive peut-être; mais ayez un peu de courage, sachez vous contenir.

Léonina le regardait toujours fixement et se disait: — Assurément cet homme est fou.

— Ce que je vais vous dire, continua Julien, est si imprévu, et sans doute vous paraîtra si grave, que je crains vraiment votre épouvante; je voudrais la prévenir et.....

L'orchestre, du haut d'une vaste tribune placée à l'un des bouts de la salle, éclata comme un orage. La contredanse commençait; et la conversation se trouva interrompue par la chaîne anglaise, les balancés, etc. L'Italienne avait pâli en entendant les dernières paroles de Julien; et, pleine de la plus vive anxiété, elle acheva toutes ces figures, soutenue dans ses

mouvements par une sorte d'énergie machinale. Julien conservait cependant son sang-froid de diplomate. Il dansa, ou plutôt se promena sur la pointe des pieds, la tête agréablement penchée sur l'épaule gauche, un sourire banal sur les lèvres, et les mains dans les entournures.

Mais bientôt les deux partners se retrouvèrent immobiles l'un près de l'autre; et la partie recommença.

Léonina et Julien semblaient déjà intimement rapprochés par une sorte de lien secret; la Belsi surtout était attirée vers son fatal voisin comme par une irrésistible et mystérieuse impulsion. Aussi, reprenant la parole la première :

— Vous disiez, monsieur.... balbutia-t-elle à demi-voix, vous disiez?... Et elle s'arrêta, et regarda son danseur en rougissant et en pâlisant tour à tour.

— Madame, vous avez déjà peur, je le vois, et cette peur n'est pas raisonnable. Je vous le répète, vous devriez plutôt me regarder comme

le meilleur de vos amis... *votre secret*.... je le sais ! mais je le saurai seul.

L'Italienne tressaillit vivement et pâlit beaucoup.

— Oui seul ! ou du moins il ne tiendra qu'à vous que je le sache seul. Et il la regarda de ce regard qui arrive à l'âme.

Léonina semblait pétrifiée, et restait immobile comme une statue de marbre.

— Mais je vois, madame, que je vous fais peur ; alors je m'arrête, je dois me taire...

— Oh non !... non ! parlez ! j'aurai du courage, je puis tout entendre !

— Il y a trois ans, en 1825 je crois, vous demeuriez à Milan... n'est-ce pas ?

La question était précise, tranchante. Léonina fit un mouvement en arrière, comme si elle eût aperçu un spectre ; et dans l'espace de moins d'une seconde, son visage passa de la pâleur la plus effrayante au rouge pourpre.

— Vous en convenez donc, madame?..

La contredanse continuait ; cette fois, Léo-

nina dut s'avancer seule. Elle lutta avec une force admirable pour ne pas s'évanouir et tomber ; et, brisée par une lutte aussi affreuse, elle revint, immobile, se placer sous les coups de son redoutable adversaire. Pareille à l'oiseau qu'une fascination terrible attire dans la gueule du serpent.

— Vous étiez à Milan, convenez-en ? . . .

— Je . . . je ne . . . je ne puis en convenir.

— Vous craignez encore, je le vois, d'avoir affaire à un ennemi ; vous vous trompez, madame ; s'il en était ainsi, si je voulais vous compromettre, vous nuire, vous demanderai-je ces explications ? aurai-je besoin d'une confession ? n'ai-je pas *en main* tous les moyens de vous perdre ?

Et il tira lentement de sa poche un petit papier.

— Vous étiez donc à Milan ? avouez-le ?

Léonina ne répondit pas.

— Et vous habitiez la rue S.-Vittore ? . . .

— Jamais ! jamais, monsieur ! s'écria

Léonina, en se reculant avec un geste d'horreur inexprimable.

Le mouvement était brusque, et pouvait avoir été remarqué des voisins.

— Comment, madame !.. reprit Julien d'une voix très-élevée et avec un grand éclat de rire, comment ! une simple histoire de revenant vous fait une peur aussi affreuse ! Je vois que vous n'êtes guère à la hauteur de nos imaginations allemandes, ou même de ces belles anglaises qui raffolent du moine de Lévis, du Vampire de Byron, et de tant d'autres gentilleses de la même force.

La Belsi ne voyait plus, n'entendait plus ! et cette fois elle serait tombée sur le parquet, si Julien ne l'eût prise par la main ; et la soutenant avec force, il la conduisit deux fois en avant, car on dansait la pastourelle.

Julien, quand on pouvait lui parler encore, c'est-à-dire avant qu'il ne fût presque ministre, m'assurait que dans ce moment il avait vraiment eu pitié de la pauvre femme ! Sa douleur

était abominable , son visage tout défait ! et il crut un moment qu'elle allait tomber morte sur la place.

Après avoir achevé la figure , revenue auprès de lui , elle attendit son arrêt.

— Vous restiez rue Saint-Vittore , lui dit-il ; ce papier ; et il lui montra le petit billet que nous connaissons ; ce papier , c'est vous-même qui me l'avez remis ; cette écriture est la vôtre ; et ces mots ont été écrits un soir à Milan.... je ne veux point vous rappeler dans quelle circonstance. Je sais tout , vous le voyez ; *je vous connais* ; et il accentua brutalement ce mot , je vous *connais* ; mais je suis votre ami ; et l'on vous accuserait , on vous attaquerait , on vous manquerait en ma présence , que vous n'auriez pas de défenseur plus ardent que moi. Mais cependant à une *condition* (et pesant sur chaque parole , et lui montrant Alphonse qui dansait vis-à-vis d'eux avec Laure sa cousine), à la *condition* que ce jeune homme que vous connaissez déjà deviendra votre amant , ou du moins pa-

raîtra l'être. Voyez, j'attends votre réponse à la première contredanse. Je connais votre position présente, votre mariage projeté; je ne veux rien empêcher, et je ne vous demande que des *apparences* et quelques jours de complaisance. Au surplus, vous êtes femme, et je crois inutile de vous rappeler que l'homme que vous paraîtrez délaisser, vous voyant occupée d'un autre, ne vous en aimera que davantage. Ainsi, donnez-moi ces *apparences*, j'en ai besoin! Mais surtout, ajouta-t-il avec un air d'indifférence tout-à-fait sinistre, mais surtout ne songez pas à m'échapper. Ce petit papier, et toute l'époque de votre vie auquel il a trait, seraient rendus publics dès demain, et même imprimés s'il le fallait.... Croyez-moi, soyons bons amis!...

Julien se tut. La contredanse finissait; et après une dernière figure, il reconduisit à sa place l'Italienne à demi morte.

Dans l'intervalle des contredanses, Alphonse vint faire ses complimens à la Belsi, et lui parla

avec intérêt, attribuant son extrême pâleur à son effroi de la veille. Pendant ce temps Julien s'était rapproché de madame de Liolle.

— Il paraît, lui dit celle-ci avec beaucoup de gaîté, que vous voulez supplanter votre cousin auprès de la belle étrangère?...

— Vous croyez? mais alors j'aurai de furieuses difficultés à vaincre, car la place est déjà bien occupée; tenez, voyez plutôt, mon rival ne perd pas de temps pour regagner ses avantages. Mais je prendrai ma revanche à la contredanse suivante.

— Comment! deux contredanses de suite, mais vous allez en devenir *fou*!

— Ah! ma chère cousine, c'est que l'on a fort à faire quand on veut lutter avec un amoureux comme cet Alphonse!

— Vraiment!... La belle inconnue, objet de ce grand amour, vous aurait-elle déjà mis dans sa confidence? ajouta Laure d'un air piqué, et en voulant sourire.

— Peut-être.

— Peut-être. Ce mot est bien fat, mon cher Julien, et vous seriez sans doute fort embarrassé si l'on vous mettait au défi de prouver ce que vous avancez si légèrement.

— Vous croyez? eh bien! dans le courant de la soirée, demandez à la Belsi si ce matin, dans la courte promenade qu'elle a faite avec notre *aimable* cousin, elle ne l'a pas trouvé un peu audacieux, un peu impertinent.

— Impossible! s'écria Laure.

— Impossible! eh bien! amenez la conversation sur ce sujet, et vous verrez ce que l'on vous répondra.

— Eh bien! j'y consens, *nous verrons!* dit-elle avec un dépit mal caché. Et elle se mordit les lèvres pour ne pas pleurer.

Pendant ce temps la pauvre Léonina avait fait de cruelles réflexions. Sa délicatesse, que le passé avait mise à de pénibles épreuves, n'avait pas encore tellement repris d'empire sur ses sentimens, qu'elle voulût tout perdre: son repos présent, la considération qu'elle avait re-

trouvée après de longues traverses, et un bonheur prochain, en refusant une chose qui, après tout, lui paraissait de peu d'importance. — D'ailleurs, se disait-elle, on croira ce que l'on voudra, il n'y aura jamais que des apparences. Trop faible pour prendre un autre parti, elle aimait mieux laisser supposer sa honte par une conduite qui, après tout, pouvait n'être que blâmable, que la rendre publique, éclatante, ineffaçable, par un refus qui pouvait amener les plus étranges révélations.

Quand elle se retrouva auprès de Julien, — Monsieur, lui dit-elle, j'ai confiance en votre parole, et quoi qu'il en coûte, je ferai ce que vous voulez : j'obéirai.

— Eh bien ! repartit celui-ci d'un ton fort ironique, puisque vous êtes si *raisonnable*, si *obligeante*, nous commencerons tout à l'heure.

Léonina tressaillit ; une injonction aussi leste, aussi méprisante, réveillait en elle un reste de délicatesse. Mais Julien se sentait maître absolu, et ne parut pas remarquer ce mouvement.

— Si cette jeune dame, continua-t-il en montrant Laure à la Belsi, si cette jeune dame vous parlait ce soir de *notre amant* supposé, il faut lui laisser croire que ce matin il a été assez téméraire pour vouloir vous prendre un baiser; vous entendez ?

— Ah ! monsieur... quoi !... déjà... Qu'exigez-vous ! s'écria Léonina en pâlisant.

— Allons ! allons ! *mon amie*, pas d'enfantillage ridicule ; vous êtes trop jolie, et vous le savez assez, pour qu'au fond une pareille supposition puisse vous paraître une calomnie. Et puis vous lui plaisez ; et ce baiser il l'eût pris, n'en doutez pas, s'il l'eût osé. En laissant croire cette *misère*, n'est-ce pas d'ailleurs une manière indirecte de faire l'éloge de son bon goût. Ainsi donc c'est une chose arrangée?..

— Vous le voulez, dit l'Italienne après un moment de silence ; je ne puis refuser. Et son œil noir laissa tomber une larme.

Elle sentait sa faiblesse, elle s'en indignait, et elle obéissait !

Madame de Liolle, quand la contredanse fut achevée, ne voulut point s'asseoir. Accompagnée d'une amie, elle fit une ou deux fois le tour de la salle, sous prétexte de jeter un coup d'œil sur les parures et les toilettes des dames placées sur le double rang de banquettes. Mais ces costumes variés, ces mises singulières, et tout ce luxe qui l'entourait, fixaient à peine son attention : son œil était distrait.

Tout à coup, arrivée presque en face de l'Italienne, elle parut sortir de sa préoccupation ; et s'avancant rapidement vers elle, elle la salua, et lui demanda avec intérêt si elle était entièrement remise de son effroi de la veille. La Belsi balbutia quelques paroles insignifiantes.

— Sa frayeur avait été grande en effet ; mais un aimable cavalier avait su la dissiper rapidement.

— Vous voulez sans doute parler de M. de Lormey, mon cousin. En effet, il est fort aimable, répondit Laure, en rougissant.

Elle se tut ; mais l'on sentait qu'elle eût

voulu en dire davantage, et qu'elle n'osait.

— Oh oui ! bien aimable ! reprit l'Italienne sur le même ton. Et elle s'arrêta éprouvant le même embarras que Laure.

Toutes deux étaient troublées, toutes deux se taisaient, toutes deux eussent voulu continuer; et debout face à face, elles jouaient l'une et l'autre un personnage assez plaisant.

A la fin, Laure sentant bien qu'il fallait sortir de cette position ridicule :

— Vous trouvez donc mon cousin bien aimable ? reprit-elle d'un ton décidé et indifférent à la fois.

— Mais certainement, madame ; et si je ne craignais d'être indiscrete, j'ajouterais même...

Ici l'Italienne s'arrêta encore, et s'efforça de sourire; mais son sourire était forcé; évidemment elle était combattue : elle sentait qu'elle faisait mal.

— Voyons, qu'alliez-vous dire?.... reprit Laure aussitôt. Elle voulut sourire aussi, et son sourire mourut sur ses lèvres ; ses joues

étaient pâles, et son regard triste et plein d'anxiété.

— Qu'alliez-vous dire?...

— Oh ! mon Dieu ! rien, madame... Mais j'ai bien tort de vous entretenir de ces misères, c'est un ridicule que je me donne, et si M. de Lormey est trop aimable...

— Trop aimable ! que voulez-vous dire ? demanda Laure, en l'interrompant vivement.

— Quand donc s'est-il montré trop aimable?..

Laure tremblait en faisant cette question.

— Oh oui ! il est un peu vif, comme le sont tous les jeunes gens ; et j'imagine qu'à l'exemple de beaucoup de ses compatriotes, il a une idée fautive de nous autres Italiennes. Mais c'est là sans doute un effet de la *furia francese*, et je ne lui en veux nullement, car certainement c'est un aimable jeune homme.

Laure en avait déjà trop entendu. Elle salua l'Italienne avec un sourire froid et souffrant, et retourna rapidement à sa place où elle s'assit sans dire un seul mot.

Dans ce moment, l'orchestre, de sa tribune élevée, laissait tomber sur la foule enivrée une de ces galoppades ravissantes, qui enlèvent le corps, et, par une sorte d'effet électrique semblent lui donner des ailes.

Alphonse s'approcha de Laure; il l'avait engagée dès le commencement du bal. Sa figure était rayonnante. Il jouissait, et de ces sons enivrants, et, par avance, du bonheur qu'il se promettait. Laure le reçut avec un visage glacé, qui fit aussitôt rentrer toute cette joie.

— Je ne danserai plus, monsieur; je suis souffrante.

— Comment! vous ne danserez plus! Il la regarda et fut frappé de sa pâleur.

— Mais, Laure, qu'avez-vous? vous m'étonnez, vous m'inquiétez, ajouta-t-il.

— Oh rien! Monsieur.

— Mais vous m'aviez promis cette galoppade; vous vous réjouissiez même tout à l'heure de la danser avec moi.

— Je ne danserai pas, vous dis-je.

— Vous voulez donc me désespérer ?

— Vous désespérer ! oh ! non, vraiment ! bien au contraire, vous devriez être ravi : je vous rends votre liberté ; vous trouverez ici des personnes auprès desquelles vous vous *consolerez* facilement, et qui vous dédommageront de mes refus. Tenez, votre belle infortunée d'hier, par exemple ; elle est debout, et sans doute elle vous attend.

Alphonse demeurait interdit ; il ne voyait plus, n'entendait plus, ne sentait plus. — Et c'est elle, elle à qui naguère encore j'ouvrais mon cœur, c'est elle qui m'a si peu compris ! pensait-il avec douleur. Laure était prévenue ; elle vit, dans cette immobilité et dans ce silence du désespoir, l'effet de sa confusion. Il fallait que son crime fût bien grand pour qu'il ne cherchât pas même à se justifier. Désolée, et rendue plus colère encore, par ce qu'elle regardait comme une sorte d'aveu tacite, elle se retourna vers sa tante, s'efforçant de lui

parler, et de paraître aussi indifférente qu'il lui était possible.

Alphonse était le plus malheureux des hommes. — Mais que lui ai-je donc fait qui puisse motiver de pareilles rigueurs ? car ce ne peut être là l'effet d'un caprice ; ce jeu serait trop cruel ! Ah ! j'aurais dû le voir plus tôt : elle me hait, elle me méprise, se disait-il. Et il sortit désespéré.

Laure vit ce mouvement. Sa bonté naturelle reprit le dessus ; elle eût voulu le rappeler ; mais il était trop tard, et Julien était à ses côtés.

— Il paraît que décidément je suis sacrifié, dit-il à sa cousine quelques minutes après.

Et comme elle était fort distraite, et qu'elle ne paraissait pas l'entendre, il se pencha vers elle, de manière à attirer toute son attention.

— Oui, décidément je suis sacrifié !

— Que voulez vous dire ?

— Oh ! oui, ce diable d'Alphonse mène rapidement sa barque ; croirait-on que notre

aimable cousin nous plante là pour reconduire son Italienne ?

— Vous voulez plaisanter, sans doute ! dit Laure, en regardant vivement du côté de la Belsi.

— Non, en vérité, voyez plutôt : *madame* avait oublié son schall, et *monsieur* vient le reprendre ! Oh ! oui pardieu, c'est un vrai Lovelace, un heureux scélérat ! Et en achevant, Julien poussa un éclat de rire sardonique dont Méphistophèles eût été jaloux.

En effet, rentré un moment, Alphonse quittait alors la salle, portant à la main le schall de la Belsi. Car dans la minute qui venait de s'écouler, comme il sortait et qu'il allait s'enfoncer dans les massifs du jardin pour *réver* en paix à sa douleur, une voix douce l'avait arraché aux cruelles pensées qui semblaient déjà le préoccuper. Cette voix était celle de Léonina, qui, sortie une demi-minute avant lui, attendait sa voiture.

— *Caro Francese !*

— Que voulez-vous, madame ?

— Encore une preuve de votre complaisance : j'ai oublié un schall à la place que j'occupais dans la salle du bal....

Alphonse comprit, et ne la laissa pas achever. Il désirait se délivrer le plus tôt possible de ce qu'il regardait dans ce moment comme la plus intolérable des contrariétés. Quittant aussitôt l'Italienne, il rentra dans la salle, trouva le schall, le remit à la Belsi; et, sans attendre ses remerciemens, se perdit rapidement dans les avenues du jardin, où pendant une partie de la nuit, les yeux pleins de larmes, il erra en proie aux immenses douleurs d'un amour désespéré; répétant mille et mille fois dans son cœur ce dialogue si cruel : — M'aime-t-elle? — Non, sans doute; car pourquoi cette colère froide contre un malheureux qui n'a jamais songé à l'offenser? Oh! non-seulement elle ne m'aime pas, mais encore elle me haït! Oh oui! elle me haït!...

La Belsi, de son côté, fut blessée de la brusque et silencieuse complaisance d'Alphonse.

—Ah! il me dédaigne, se dit-elle intérieurement; si en effet je pouvais m'en faire aimer! Mais cette réaction subite de la coquetterie, cet amour que, par vengeance, elle voulait inspirer, prouvaient peut-être que déjà elle n'était plus insensible, ou que du moins elle jouait avec une arme dangereuse, qui pourrait la blesser un jour!

Rentrée chez elle, Laure pleura beaucoup. Elle savait qu'Alphonse n'était pas encore de retour. Où donc pouvait-il être à cette heure? Sans doute, avec cette Italienne, dans les bras de cette femme perdue. Ces cruelles pensées déchiraient son cœur. Elle ne doutait plus de l'infidélité de son amant, et cette infidélité l'indignait, la désolait! Son oreiller était de feu. Elle s'agitait violemment; elle pleurait; puis tout à coup elle interrompait ses gémissements pour écouter avec avidité les moindres mouvemens du dehors; et quand, vers la fin de la nuit, elle reconnut le bruit des pas de son cousin qui rentrait, ce bruit lui fit horreur; elle

crut entendre l'aveu de son crime! — Ah! le méchant! il ne songe seulement pas à se cacher, murmurait-elle dans son désespoir. Et elle pleura toute la nuit.

VI

Les Peines d'amour.

DANS l'amour, l'orgueil féminin se mesure hélas ! trop souvent sur la délicatesse des sentimens ou sur la tendresse de l'âme. Telle action qu'une femme vulgaire eût trouvée indifférente, tel mot que son cœur n'eût pas entendu, blesseront horriblement celle dont l'âme est plus noble ou plus sensible. Aux yeux de ces femmes hautaines, si calmes en

apparence, et au fond si exaltées, une légèreté, une distraction, un oubli, de la part de l'amant, deviennent autant de crimes. Elles se taisent par fierté ; mais elles voient tout, elles comprennent tout, elles sentent tout, et leur supplice est affreux ! Ces *manques de délicatesse*, insaisissables pour tout autre que pour elles, elles les recueillent avec un soin religieux ; elles trouvent je ne sais quel plaisir amer à s'en nourrir, quel bonheur cruel à s'en indigner ! Elles veulent se venger ! Silencieuses et froides, elles prodiguent les rigueurs et les mépris ; et leur vengeance retombe sur elles-mêmes ; et, tout en désolant l'homme qu'elles adorent, elles deviennent les premières victimes de leur orgueil insensé !

Mais souvent une sottise idée de dignité blessée vient aussi à s'emparer de l'âme de cet homme. Car, en donnant de l'intérêt aux moindres actes de la vie, l'amour rend prodigieusement susceptible ; et lorsque avec la passion, l'orgueil est en jeu, les rôles changent, les sexes

se confondent , l'homme devient femme à mille égards, et chez lui l'amour-propre marche à l'égal de la dignité féminine. Oh ! alors quel douloureux spectacle nous offriront ces infortunés ! A quel supplice atroce ne se condamnent-ils pas à plaisir ! Trop fiers pour faire un premier pas vers un rapprochement qu'ils désirent au fond de l'âme , ils se rendent avec désespoir , mépris pour mépris , colère pour colère , haine pour haine. Car , hélas ! on peut haïr , et haïr cruellement , même au milieu du plus vif amour ! Chacun d'eux semble prendre un plaisir jaloux à élever un mur de glace , qui les sépare à jamais du bonheur ! et comme , dans cette maladie cruelle de l'âme , la plus réelle et la plus grande des félicités de l'amour , la confiance , est détruite , un rapprochement entre ces cœurs ulcérés est rendu de plus en plus difficile ! et bientôt , à moins d'un merveilleux hasard , une réconciliation , que d'abord un mot eût pu décider , devient à jamais impossible !

Sans doute ce supplice est horrible ; mais il le devient davantage encore , lorsque la malheureuse femme est tout à la fois victime des mouvemens hautains de son cœur , et des conseils intéressés de quelque âme vile , ou d'un confident maladroit. — Ces femmes délicates et fières , elles deviennent alors les esclaves les plus soumises du premier misérable venu qui , par calcul ou par sottise , s'attache à leur mettre imperturbablement sous les yeux les *torts énormes* de l'amant. Un malheureux tient dans sa main leur âme digne et tendre , et en fait l'instrument du supplice des cœurs nobles et généreux. Vous voyez alors la femme qui aime faire à chaque heure du jour le procès à son amant , et celle qui se sent portée à aimer faire le procès à l'amour : le tout pour la plus grande gloire de leur orgueil et pour la plus grande satisfaction *du monde* , qui , à ce qu'on leur a dit , n'aurait pas assez de mépris pour elles , si jamais elles se laissaient aller : l'une à pardonner , l'autre à aimer. Mais comme , en attendant , ce

monde délicat a des idées singulièrement généreuses, les pauvres femmes auront beaucoup à s'en louer s'il ne leur a donné qu'un amant pour chaque année de vertu.

Que conclure de ces immenses réflexions, qu'hier, dans un moment de mauvaise humeur amoureuse, un ami me faisait avec un délicieux abandon ?

—Que l'orgueil, le plus grand des torts de la sensibilité chez une femme, est toujours puni par la perte du bonheur, dont il est l'ennemi le plus actif.

Cette conclusion et la longue digression qui l'a précédée, n'ont peut-être pas le sens commun : je ne sais ? mais qu'importe ! elles viennent, ma foi, fort à propos dans un moment de froideur et de *brouille* entre nos amans.

Mais j'entends le lecteur qui s'impatiente et me crie : — Au fait ! au fait ! — M'y voilà.

La nuit de madame de Liolle avait été bien cruelle. Le lendemain elle ne parut qu'au moment du repas, et le soir elle ne se rendit pas

à la réunion. Les jours suivans se passèrent dans la contrainte et les larmes, et si par moment brillait un éclair de gaîté sur le front de la pauvre Laure, une secrète douleur le rembrunissait aussitôt. Quelquefois le naturel l'emportait, et, passant d'une manière fugitive d'un objet à un autre, la conversation arrivait à ce degré d'abandon si voisin de *l'épanchement*; mais tout à coup quelque vague souvenir semblait s'emparer de l'infortunée, son visage devenait grave et sévère, ses manières froides et réservées; elle se taisait; et ce silence blessant la fierté d'Alphonse il ne songeait pas à le rompre : toute confiance était détruite.

Réunis chaque jour dans un même salon, après avoir échangé un salut froid, ils passaient de longues soirées sans se parler et sans paraître se voir. Étrangers l'un à l'autre en apparence, ils étudiaient au fond, avec une avidité inconcevable, leurs moindres paroles et leurs moindres mouvemens. Tous deux étaient bien malheureux ! Laure craignait d'aliéner à

jamais le cœur de cet homme qu'elle adorait, qu'elle pouvait croire infidèle, mais non pas inconstant, et aux yeux duquel elle se sentait si peu aimable.

Alphonse, de son côté, affectait de paraître indifférent et guéri, et de ne pas voir ce qui se passait; mais bientôt, témoin du supplice de Laure, son cœur si bon s'attendrissait : il se sentait prêt à faire le sacrifice de son amour-propre, et à tenter quelque démarche hasardeuse et décisive pour faire cesser cet état de contrainte et rentrer en grâce, quand un mot froid venait l'arrêter de nouveau, en lui faisant redouter un *non-succès* qui l'eût avili à ses propres yeux.

Et puis tout semblait conspirer contre ce rapprochement désiré; et souvent même, par une fatalité singulière, Laure, dans la plupart des réunions où elle s'était trouvée avec Alphonse et la Belsi, avait cru remarquer entre eux, mais surtout du côté de cette dernière, de ces coups d'œil significatifs, de ces préve-

nances plus qu'amicales, et de ces signes d'intelligence qui laissent supposer quelque liaison secrète plus intime.

C'était la suite des détestables machinations de Julien qui ne négligeait aucune occasion de compromettre son rival.

Alphonse, souvent rapproché de l'Italienne, mais presque toujours par le hasard, n'avait pu se défendre de ces légères attentions qu'un homme aimable doit à une femme qui le remarque et qui semble avoir pour lui un léger sentiment de préférence ; attentions qu'il doit même à toutes les femmes, sans qu'on puisse pour cela l'accuser de banalité. Sans doute il avait pu voir plus d'une fois avec quelle singulière expression de plaisir et de bonheur ses moindres prévenances avaient été accueillies, et il sentait bien que la Belsi lui savait un gré infini de ses soins ; mais il attribuait cette vive gratitude à la fougue de son caractère tout méridional. Il n'était pas assez fat pour se croire aimé.

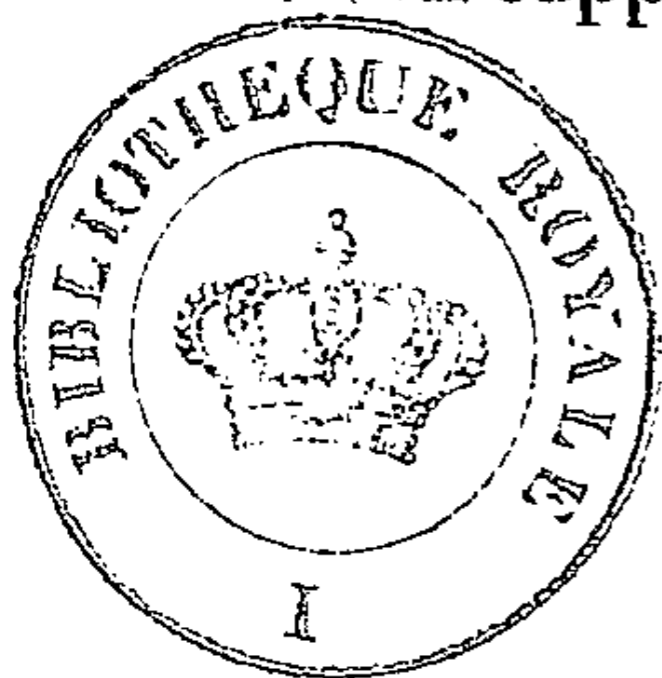
Et cependant il y avait déjà bien autre chose que du calcul dans la conduite de la Belsi : son cœur était profondément blessé.

Et puis² Julien, qui savait son monde, avait eu l'adresse infernale de laisser négligemment tomber dans l'oreille de ces êtres discrets, véritables gazettes incarnées, ce qu'il avait, ou remarqué, ou même inventé. Ces bruits, doublés aussitôt par la vibration d'instrumens aussi sonores, avaient produit leur effet ; et au bout d'une ou de deux semaines, Alphonse passait, aux yeux de toutes les personnes réunies aux eaux de Bade, pour l'amant avoué de la Belsi.

Tourmentée par toutes ces rumeurs, désolée par ces jugemens de l'opinion, dont on ne lui faisait plus un mystère, et qu'elle croyait justes, du moins en partie, la pauvre Laure se consumait dans sa douleur ; et sur son visage qui changeait à vue d'œil, on pouvait lire clairement les ravages de quelque chagrin secret. Dans le monde elle paraissait tranquille, et souvent même enjouée ; mais avec un peu d'étude on dé-

couvrait bientôt que son indifférence apparente n'était qu'une sorte de résignation^{na} fatale, et que l'enjouement n'existait qu'à la surface. Mille fois trop fière pour parler de ses peines, ou seulement pour en laisser entrevoir le motif à celui que naguère encore elle regardait comme son seul confident, comme son meilleur ami, elle faisait auprès de lui des efforts surnaturels pour paraître calme et contente, et ces efforts la tuaient !

Alphonse, qui peut-être se serait résigné à ne pas être aimé de sa cousine, avait pour elle une affection trop vive pour se résigner à la voir malheureuse. Nous l'avons dit, il avait deviné la cause secrète des chagrins de Laure. Avec le coup d'œil sagace de l'amitié, car alors il s'efforçait d'étouffer l'amour, il suivait jusque dans ses détours les plus cachés les moindres mouvemens de sa pensée; et, témoin du combat de ses sentimens et des déchiremens de son cœur, il avait hâte de mettre fin à son supplice !



Se justifier lui paraissait cruel, car il était soupçonné à tort : mais il était bon , et sa fierté ne pouvait lutter contre son cœur et son amour.

Une explication était nécessaire.

Alphonse s'arma de courage , et décidé à répondre à la froideur , par la bonté , et aux mépris par la confiance et la tendresse, il résolut de provoquer, n'importe à quel prix, un entretien avec sa cousine, et cela, plutôt encore pour elle que pour lui.

Rentré à l'hôtel, il rêvait au moyen d'amener le plus prochainement possible cette explication décisive, lorsqu'on lui remit le billet suivant :

Monsieur,

Hier un pauvre bûcheron, qui nous servait de guide dans la forêt, auprès de la cascade de Geroldsau, a glissé du haut d'un rocher, et s'est cassé la jambe. Je désirerais lui porter quelques secours, et M. de Roncy étant re-

tenu à Carlsruhe pour ses affaires, demain, si vous étiez libre, je réclamerais votre bras. J'ai assez de confiance en votre cœur, dont j'ai déjà pu apprécier la bonté, pour espérer que vous voudrez bien, en l'absence de mon ami, m'accompagner dans cette petite excursion : aussi veuillez d'avance agréer mes remerciemens.

L. BELSI.

P. S. Je crois inutile de vous recommander le secret.

Alphonse répondit aussitôt :

Madame, la confiance que j'ai pu vous inspirer me rend trop heureux : je n'aurai garde de manquer une occasion qui me permet encore de la justifier, et qui me promet les plaisirs les plus doux : ceux du cœur. Demain donc je serai tout à vous.

Dans la matinée du lendemain, Alphonse se

rendit chez la Belsi qui l'attendait. Les chevaux étaient mis; et en moins d'une demi-heure ils arrivèrent à l'entrée du petit ravin, au fond duquel tombe la cascade de Geroldsau. La voiture de la Belsi ne pouvant aller plus avant, s'arrêta dans le petit village du même nom.

Alphonse et sa compagne mirent pied à terre, et, pénétrant dans le ravin, se dirigèrent vers la cabane du bûcheron, située assez avant dans la forêt, au-delà de la cascade, et près de la croix de Geroldsau. La matinée était resplendissante. Nos deux voyageurs, tristes tous les deux, l'une parce qu'elle avait des remords, l'autre parce qu'il avait des chagrins, marchaient en silence, se laissant aller par instans aux impressions que leur causait le beau paysage qu'ils traversaient. Arrivés à la cascade, ils s'arrêtèrent un moment pour admirer la petite nappe d'eau bouillonnante, qui tombe, comme une masse d'argent liquide, entre deux rochers couverts d'une mousse noire et olivâtre.

Semblable à ces beautés médiocres que l'on admire parce qu'elles sont seules, cette cascade ne doit l'espèce de réputation dont elle jouit qu'à l'absence de toute rivalité. Le paysage qui l'environne est gracieux ; elle-même est jolie, mais voilà tout ; et si le voyageur qui a vu les belles chutes de la Suisse peut encore la regarder, il ne peut plus en être étonné, et encore moins la vanter. Mais nos voyageurs en étaient à leurs premières admirations dans ce genre. Néanmoins, après une halte de quelques minutes, guidés par un vieux pâtre, *cicérone* de la vallée, ils tournèrent sur la droite, et s'enfoncèrent dans la forêt.

Quand le but de leur course eut été rempli, nos deux voyageurs revinrent lentement vers Geroldsau, suivant le sentier qui serpente sur le flanc de la montagne, à travers les beaux ombrages des sapins et des hêtres. L'Italienne était plus triste et plus sombré que jamais. Dans ce long tête-à-tête, elle avait pu mieux que jusqu'alors apprécier toute la noblesse des sen-

timens, toute la bonté du cœur, et toutes les autres charmantes qualités de son jeune compagnon, qui, malgré ses chagrins, avait néanmoins fini par se laisser aller à son naturel aimable et confiant; elle sentait combien elle l'aimait; mais en même temps, comme par une sorte de compensation terrible, toute sa dégradation et toute son indignité lui apparaissaient, entières, ineffaçables!

Ces retours profonds d'une âme sur elle-même, sont amenés d'ordinaire par le réveil de quelque sentiment généreux. Chez la Belsi, ce sentiment était l'amour. Cet amour qu'elle avait cherché à inspirer, c'était elle qui le ressentait; cet amour qu'elle n'avait voulu que feindre, il n'était que trop réel: elle avait joué avec une arme terrible, et cette arme l'avait blessée. En cherchant à séduire Alphonse, elle s'était perdue! elle s'était livrée! elle l'aimait! En voulant le tromper, elle s'était trompée elle-même. Maintenant la grandeur de sa passion lui faisait entrevoir l'énormité de son

crime : elle eût voulu reculer, mais elle n'en était plus la maîtresse. La passion et la fatalité la poussaient en avant ; et en avant, elle n'apercevait pour horizon que le désespoir ou l'infamie. En un mot, elle était condamnée à aimer, à trahir celui qu'elle aimait, ou bien à se dévouer à son exécution !

—Peut-être en est-il encore temps, se disait-elle ; peut-être, si je lui avouais tout, comprendrait-il l'étendue de mon malheur ; et comme il est bon, il me pardonnerait.

Et elle s'arrêtait chancelante ; et s'appuyant sur le bras d'Alphonse, l'aveu semblait prêt à s'échapper de ses lèvres.

—Mais non, non jamais ! Une telle confiance lui ferait horreur. Il ne connaît pas la malheureuse qu'il a à son bras ; il me croit une femme comme une autre ; il ne m'aime ni ne me déteste : je lui suis indifférente !.. S'il savait tout, à ses yeux je ne serais plus qu'un monstre ! il me fuirait comme on fuit la trahison, la lâcheté ! Oh non ! non jamais ! Mais je lui nuis,

et je le sais. Ah! dois-je continuer de le trahir? Hélas! ma destinée le veut ainsi : il faut ou que je le vende, ou que je lui fasse horreur! ô ciel!...

Et cette idée cruelle pénétrant brusquement dans son cœur, le déchirement fut si affreux, la douleur si atroce, que, perdant presque le sentiment, et sentant ses forces défaillir et ses genoux fléchir, elle quitta tout à coup le bras d'Alphonse; et se laissant glisser sur un rocher, elle s'abandonna à de grands sanglots et au plus violent désespoir.

Alphonse était stupéfait. A genoux à ses côtés, tout en ignorant le motif d'une aussi poignante douleur, il s'efforçait de la consoler.

— Qu'avez-vous? lui disait-il; si je connaissais vos peines, je les adoucerais peut-être. Vous venez de faire le bien, et vous pleurez! et votre âme est déchirée, abattue! et vous paraissez bourrelée de remords! Ah! madame, ayez plus de confiance en moi; regardez-moi comme un ami, comme un frère; et en parlant ainsi,

Alphonse essuyait ses larmes. Leurs visages étaient rapprochés, leurs lèvres se touchaient; et comme, dans sa douleur, l'infortunée se penchait sur lui avec un abandon singulier, Alphonse, toujours à genoux devant elle, semblait presque la presser dans ses bras.

Dans ce moment, un petit cri fort aigu retentit à l'entrée du sentier, non loin de l'endroit où cette scène déchirante se passait. Alphonse se retourna vivement, et entrevit à peine à travers le feuillage qui les enveloppait, et au détour de la route, le dernier pli d'une robe qui fuyait. Après cette courte apparition tout rentra dans le silence.

Un peu troublé de l'idée d'être observé, et d'avoir été vu dans une circonstance aussi délicate, et dans une position qui pouvait compromettre celle qu'il accompagnait, et peut-être le compromettre lui-même, Alphonse se releva vivement, tendit la main à sa compagne, dont l'effroi avait presque séché les larmes; et tous deux regagnèrent lentement le village de

Geroldsau : Alphonse s'efforçant toujours par des soins touchans et par de consolantes paroles, de relever cette âme abattue.

VII

Explications.

DE retour à Bade, Alphonse fut arraché à sa mélancolie naturelle et à toutes ses idées tristes que cette scène n'était nullement propre à détruire, par le son de la cloche du Saumon qui appelait les convives dans la grande salle de l'hôtel. Il se rendit en toute hâte à cette bruyante invitation. Il était loin de regarder sa conduite comme reprochable, et de songer à rien

cachez ; mais après cette longue matinée passée dans l'intimité d'une autre femme, il sentait plus que jamais le besoin de se rapprocher de Laure, la seule que son cœur pût aimer.

En entrant dans la salle, il jeta un rapide coup d'œil sur la place qu'occupait ordinairement sa cousine : elle était vide. En revanche, M. de Monville remplissait fort bien la sienne ; et dans ce moment il était tout entier à une conversation de *haute* politique avec un gros officier prussien qui *sacrait* à chaque parole, au grand scandale de madame de Monville, qui cependant ne perdait ni une seule bouchée ni un seul mot. Julien était là aussi. En entrant dans la salle, il avait remarqué l'absence de Laure et d'Alphonse et il avait fait un geste d'impatience ; maintenant le dos tourné à la porte il paraissait profondément réfléchir ; différent en cela de tout le reste de l'assemblée, qui se livrait avec un tranquille abandon à ces douces et matérielles satisfactions que procure un bon repas.

Avant qu'on l'eût remarqué, Alphonse avait fait une pirouette et était sorti. Il monta, en courant, le petit escalier qui conduisait à l'appartement de madame de Liolle, et frappa plusieurs fois à la porte.

La femme de chambre ouvrit enfin. La pauvre fille, toute riante d'habitude, avait dans ce moment un visage très-composé.

— Julie, je voudrais parler à votre maîtresse ; elle n'est pas descendue pour le dîner ; serait-elle malade ?

— Madame n'est pas malade, elle est sortie.

— Vous mentez, Julie, je le vois à votre visage.

— Mais non... monsieur... je... vraiment madame vient tout à l'heure de....

— Vous balbutiez, vos yeux sont rouges, vous avez pleuré : votre maîtresse n'est pas sortie.

— Ah ! monsieur, je puis vous affirmer, je puis vous jurer!...

— Ne jurez pas, n'affirmez rien ; votre maî-

tresse est ici..... je viens à l'instant même d'entendre un soupir dans la chambre voisine.

Julie était vaincue : elle plaça l'index sur ses lèvres, fit à Alphonse un signe d'intelligence, s'avança un peu en dehors de la chambre ; et tirant la porte après elle , et prenant un air pénétré.

— Voyez-vous , monsieur Alphonse , ma maîtresse....

— Votre maîtresse est ici , je veux la voir , je la verrai.

— Un moment donc , monsieur , un moment... madame... est... malade....

— Malade ! qu'a-t-elle donc ?...

— Oh ! monsieur... elle est bien mal !...

— Julie , que dites-vous ? Mais non , Laure n'est pas malade. Vous hésitez : votre maîtresse me refuse sa porte , elle me chasse !

— Ah , monsieur ! si elle n'est pas malade , elle est bien malheureuse !

— Mais en un mot , qu'a-t-elle donc ?...

— Ah ! pouvez-vous le demander ? vous le savez bien ce qu'elle a !

— Moi ! mais non !.... que veux-tu dire ?

— Ah ! oui, monsieur, c'est vous qui la désolez !

— Je la désole !.... Mais ma pauvre Julie, tu perds la tête.

— Oh non ! monsieur, tenez ! ce matin encore... Madame sait tout, madame a tout vu.

Dans ce moment, madame de Liolle, impatientée de ce bruit qu'elle entendait dans l'antichambre, sonnait vivement. Julie entr'ouvrit la porte, et Alphonse, la suivant malgré elle, se précipita comme un fou dans la chambre de sa cousine.

Laure le vit, porta la main à son front comme une personne étourdie par un coup violent, et reculant avec vivacité.

— Comment, monsieur !.. vous ici ! s'écria-t-elle ! comment ; vous osez....

— J'ose me justifier ; je souffre trop de vous voir souffrir.

— Vous justifier !.... vous justifier !... ô ciel !

vous ne craignez pas de parler de justification, répondit Laure avec un calme affecté; oh! monsieur, soyez coupable.... mais qui vous oblige à être faux?

— Faux !... ah Laure! si je vous ai jamais trompée que le ciel me confonde !

— Le ciel vous a confondu.

— Je puis jurer sur l'honneur.

Ne jurez pas !... ne jurez pas !... vous me feriez horreur !.... j'ai tout vu !

— Mais quoi?... Mais qu'avez-vous vu?....

— Ce matin.... aujourd'hui même, à la cascade !...

— Comment? c'était donc vous?...

Et il se laissa tomber sur un fauteuil, abattu, écrasé, pareil au coupable qui se croyait sauvé, et à qui une preuve inattendue de son crime vient ravir tout espoir.

Lui, n'était pas coupable ; mais, malgré son innocence, il sentait toute la difficulté d'une justification ; et il s'écriait encore tristement :

— C'était donc vous?

— Oui, moi-même. Nierez - vous encore maintenant ?

— Sans doute, sans doute ; et si vous étiez moins prévenue et que vous voulussiez me prêter quelques momens d'attention, peut-être pourrai-je me justifier.

— Oh oui ! vous auriez sans doute besoin de *quelques momens* pour retrouver votre *amour*, pour vous livrer à ces *épanchemens* dont vous étiez si prodigue. Mais c'est trop d'avoir été votre dupe une fois, désormais vous ne me tromperez plus.... Je connais toute votre noirceur, toutes vos trahisons. Oh ! c'est affreux !

En achevant, elle relevait fièrement la tête, et voulait se montrer calme et énergique : mais l'effort était trop grand ! ses yeux se mouillèrent, les coins de sa bouche s'abaissèrent. Elle sentit qu'elle allait pleurer, et se mordant les lèvres d'impatience, elle fit une petite grimace pleine de désolation et de courroux, et cependant fort comique. Mais Alphonse, de son côté, était trop désolé pour sou-

rire ; et quand, cessant de se contraindre, elle se mit à sangloter et à verser des larmes abondantes, s'approchant d'elle avec l'intérêt le plus tendre :

— Oh Laure ! que de peines vous vous faites ! lui dit-il. Moi vous tromper, moi vous trahir ! ah ! vous ne le croyez pas ; je ne suis pas coupable : le hasard seul, un hasard fatal me condamne. Tenez, Laure, écoutez-moi.

Mais l'apparente pitié de son cousin lui rendant toute sa fierté :

— Je ne le puis ni le dois !... lui répondit-elle sèchement en essuyant ses larmes. Vous me prenez, je crois, pour une folle ou pour une sottise. Mais si autrefois je vous ai aimé (et ses sanglots recommencèrent), si même je vous aimais encore, la passion ne m'aveugle pas à ce point, de trouver votre conduite innocente!..

Puis, après un moment de silence, relevant la tête d'un air indigné.

— Réellement, je ne vous croyais pas assez audacieux pour essayer une justification !

—Audacieux!.. ah! Laure, pouvez-vous?...

— Mais oui, monsieur... mais oui, il y a vraiment dans votre conduite de l'audace, de l'endurcissement, de la cruauté (et elle pleurait, elle sanglotait toujours)! Comment! vous osez nier encore! Oh! je le sens.. aujourd'hui je vous déteste, oui, je vous déteste!

Et frappant vivement du pied sur le parquet:

— Ah! monsieur, fuyez-moi! s'écria-t-elle avec colère, fuyez-moi, si vous ne voulez pas que je vous fuie! car je suis bien décidée à ne plus vous revoir de la vie!

— Que vous êtes injuste!... Vous vous indignez, vous me condamnez, et ne voulez seulement pas m'entendre.

— Ah! monsieur, monsieur!... Quelle effronterie! quelle duplicité! Mais une pareille hypocrisie doit être punie. Tenez, je vais vous faire monter la honte au visage; mais vous l'avez voulu...

Courant donc vers son secrétaire, elle prit un papier qu'elle jeta vivement à Alphonse, comme

si elle lui eût en même temps jeté tout son mépris.

Alphonse ramassa le papier ; et quel fut son étonnement, en reconnaissant le billet que la veille il avait écrit à la Belsi, et dont toutes les syllabes, par un hasard fatal, semblaient autant de preuves contre lui et le condamnaient.

Il réfléchit un moment, sourit avec amertume, et se levant tout à coup :

— Madame, dit-il à Laure avec une solennité singulière, madame, avant de me condamner sur cette seule lettre, et de faire le malheur de ma vie, et de la vôtre peut-être, je ne vous demande qu'une seule grâce : c'est de suspendre votre jugement pendant une heure. Avant ce temps, sans doute, vous croirez à mon innocence.

Et avant qu'elle eût pu lui répondre, il la salua d'un air calme et résigné, et s'éloigna rapidement.

Une fois sorti de l'hôtel, la colère et l'indignation semblèrent lui donner des ailes. Mille

sentimens affreux remplissaient son âme. Un coin du voile était soulevé, et il commençait à entrevoir dans la conduite de l'Italienne quelque atroce et mystérieuse machination.

Au moment où il entraît ou plutôt se précipitait chez la Belsi, elle achevait sa toilette, et se préparait à se rendre chez *Chabert*, où l'heure du repas réunissait une partie de l'élégante société des eaux. Quand elle vit Alphonse, qu'elle n'avait quitté que depuis peu d'instans, entrer chez elle, le visage altéré, les yeux hagards ; elle pâlit beaucoup ; son cœur battit avec tant de force qu'elle fut obligée de s'asseoir. Laissant sa toilette commencée, d'un geste impérieux elle fit signe à la femme qui l'habillait de sortir sur-le-champ ; et comme celle-ci tardait trop, elle se leva avec impatience, et la poussa rudement dehors. Puis, se rapprochant d'Alphonse, elle lui montra une chaise, et l'invita à s'asseoir. Mais celui-ci restant debout devant elle, et la regardant fixement :

— Madame, lui dit-il d'une voix sourde et avec un calme horrible, madame! quel nom donneriez-vous à celle qui, par un odieux calcul, s'emparant lâchement des secrets d'un malheureux jeune homme pour le trahir, lui volerait des prévenances pour le désoler, des témoignages de confiance et d'amitié pour le perdre, de marques d'intérêt et de sympathie pour l'assassiner peut-être!... Ah! madame, il ya au monde des créatures bien méprisables, bien dégradées! mais à mes yeux ce sont des anges auprès d'une pareille femme. Ces infortunées, après tout, le besoin peut leur servir d'excuse. Le vice pour elles est une nécessité, mais non un plaisir, mais non une distraction comme pour d'autres, et....

Léonina avait paru d'abord écrasée sous cette froide colère; mais tout à coup interrompant Alphonse et se jetant au-devant de ses paroles:

— Ah! de grâce, monsieur, n'achevez pas! n'achevez pas! s'écria-t-elle; vos discours me tuent! Je voudrais me justifier et je ne le puis;

je me sens trop coupable. Je voudrais vous expliquer ma conduite; mais vous ne me comprendriez pas, vous êtes trop pur! et moi!... moi... je suis une malheureuse, j'ai tout mérité, je ne me plaindrai pas. Je suis une infâme! d'autant plus infâme que lorsque j'ai commencé à vous trahir, à vous vendre, je ne vous aimais pas, et que c'était seulement par peur, et non par amour ou par jalousie, que j'en voulais à votre bonheur! Oui, il m'a fait peur et j'étais si faible... Mais vous ne me comprenez pas, vous ne pourrez jamais comprendre une pareille bassesse... Du jour où j'ai pu vous apprécier, où j'ai commencé à vous aimer... oui, à vous aimer, car je vous aime! de ce jour, vous avez été bien vengé!... Ah!... l'aimer, et lui faire horreur!... O ciel! comment un pareil amour a-t-il pu naître dans une âme comme la mienne! une âme de boue!... Car je vous l'ai dit, je ne suis qu'une malheureuse! Il y a quelques jours encore j'espérais me relever, me faire aimer peut-être!... Mais aujourd'hui tout

est fini ; vous ne pouvez plus me pardonner ! et cependant (et elle se frappait la poitrine), et cependant j'ai là un sentiment qui m'excuse, une passion qui m'eût purifiée ! Oh ! grâce ! ô ! pitié ! Laisse - moi embrasser tes genoux, implorer mon pardon à tes pieds ! laisse-moi !...

Et elle tomba aux pieds d'Alphonse, la face contre terre !

Alphonse était atterré ! Une pareille douleur, annoncée, il est vrai, par les pleurs du matin, l'épouvantait. Il la releva avec douceur, et il pleura avec elle, car il comprenait tant de peines.

— Reprenez un peu de courage, lui disait-il ; je suis prêt à vous pardonner, à tout oublier ! mais, hélas ! rendez-moi celle que j'aimais, celle qui m'aimait, celle que je vais perdre si vous vous taisez plus long-temps !

— Oh ! oui, je te la rendrai ! viens, suis-moi ; car je la connais celle que tu aimes, et je sais qu'elle t'aime aussi ; mon cœur me l'avait

dit dès le premier jour. Ah ! qu'elle soit heureuse ! heureuse entre toutes les femmes ! viens, suis-moi !...

Et rajustant à la hâte ses vêtements, et couvrant son visage du premier voile venu, elle prit le bras d'Alphonse ; et, chancelante, elle l'entraîna rapidement vers l'hôtel qu'habitait sa cousine.

Au moment où il s'arrêtait devant la porte de l'appartement de madame de Liolle, Julien en sortait tout radieux. Il avait profité de l'absence d'Alphonse ; il venait de décider Laure au départ ; et dans la soirée il devait quitter Bade avec elle, et la reconduire à Paris. Il basait sur ce voyage de grands projets de succès, quand soudain il se trouva face à face avec l'Italienne et son compagnon. Leur émotion était trop visible, et la démarche qu'ils faisaient trop singulière, pour que Julien n'en fût pas frappé. D'un seul coup d'œil, il jugea que quelque chose d'extraordinaire s'était passé ; et prévoyant une fâcheuse confidence, et

cherchant à la prévenir, il voulait s'opposer adroitement à l'entrée de la Belsi. A l'aide de menaces obscures et ambiguës, il s'efforçait encore de la retenir; mais elle, sans daigner même le regarder, le repoussant brusquement de la main, se précipita dans l'appartement de madame de Liolle, suivie d'Alphonse, étrangement surpris de cette scène.

Alors Julien comprit tout: il vit à l'air sombre et résolu de la Belsi que la partie était mal engagée; et craignant d'affronter un orage qu'il n'avait pas prévu, il jugea plus prudent de battre en retraite, et s'esquiva fort troublé.

Quand l'Italienne ne fut plus qu'à deux pas de Laure, elle se jeta à ses pieds, et lui prenant les mains en sanglotant :

—Madame, s'écria-t-elle, écoutez la confession d'une misérable!

Et comme Laure se reculait, étonnée et toute tremblante d'un pareil début :

— Ah! par pitié! madame, écoutez-la! elle implore à vos genoux votre miséricorde, non

pas pour *lui* (et elle montrait Alphonse avec passion), non pas pour lui ! car c'est le meilleur et le plus pur des hommes ; mais pour elle, la plus lâche, la plus vile des femmes. Oh ! madame, il est bon, il est généreux celui que vous aimez ! il m'a pardonné, il m'a consolé ! Ah ! sa vue seule me rend un peu de courage ! Aussi je veux tout vous avouer, je veux que vous sachiez que cette femme que vous voyez à vos pieds ! que cette femme qui, hier encore était brillante, heureuse, fêtée ! que cette femme pour laquelle le monde semblait n'avoir pas assez d'égards, de plaisirs et d'hommages ! que cette femme n'était qu'une créature perdue... qu'une fille ! !

Et comme madame de Liolle, effrayée d'un tel aveu, faisait un geste d'incrédulité et paraissait douter encore :

— Vous ne me croyez pas... Ah ! demandez à celui qui tout à l'heure était là, à ce Julien, si je mens, reprit l'Italienne : il a, lui, la preuve de mon infamie ; il a un de ces billets tracés de

ma main que je répandais dans les rues de Milan , pour attirer des chalands , pour avoir des hommes !.. Et lui... lui!... Oh! supplice infâme ! lui aussi !....

Elle ne put achever, et tomba sur le parquet, s'abandonnant au plus violent désespoir.

— Ah! madame , sachez tout , reprit-elle en sanglotant, c'est lui, lui seul qui, par un affreux calcul, et sans doute pour aliéner votre cœur et le posséder un jour, m'engageait à trahir votre ami, à le séduire ! Il avait dans les mains une de ces lettres horribles ! Et cette preuve de mon indignité, il me menaçait de la rendre publique, si je ne suivais pas ses ordres avec une obéissance d'esclave ! Avec ce crime d'autrefois, il me poussait à un nouveau crime. Ah ! j'étais bien lâche !... Je craignais ses menaces !.. Aujourd'hui... je ne crains plus rien. Qu'il me perde, qu'il me vende, qu'il me jette dans la boue ; du moment que je ne le trahis plus, lui ! et elle regardait Alphonse avec abandon ; du moment qu'il est heureux, je serai contente, je

serai heureuse aussi!.. Ah ! madame, peut-être me mépriserez-vous moins quand vous saurez tout le sacrifice que je fais!... Mon aveu vous le rend.... et je l'aime ! je l'aime de passion ! et à ses yeux je suis une vile et méprisable créature ! Son cœur se soulève de dégoût à ma vue ; et jamais , jamais je n'entendrai sortir de sa bouche un mot tendre, une parole amie ! O supplice ! ô horreur ! que devenir !... Allez... vous êtes bien vengés !... Vous tous qui m'aimiez !... que j'ai trompés !

Et comme des sanglots convulsifs s'échappaient de sa poitrine, et ne permettaient plus d'entendre ses paroles, elle se tut, et parut un moment affaissée sous son désespoir.

Laure et Alphonse, que ses aveux rendaient bien heureux, étaient néanmoins émus jusqu'aux larmes. Une si grande douleur leur faisait peut-être mieux sentir leur bonheur. Ils essayaient de la consoler, d'adoucir les tourmens de la malheureuse, et de relever un peu cette âme abattue.

Redevenue plus calme, elle leur raconta toute sa vie, toutes ses infortunes. — Perdue de bonne heure par de fatals exemples, et séduite par un jeune fat milanais, elle s'était vue bientôt délaissée et réduite à la plus affreuse misère. Comme elle était belle, une indigne amie l'avait engagée à suivre son exemple, et à spéculer sur ses charmes. Mais sa beauté étant des plus remarquables, au bout de quelques semaines, elle avait été ramassée dans les rues de Milan par un noble et riche Piémontais. Un an après, cet homme qui l'aimait passionnément, lui laissa en mourant un legs considérable. Elle avait alors quitté l'Italie, et s'était réfugiée à Bordeaux, où M. de Roncy l'avait rencontrée, et avait conçu pour elle une passion violente. Le sentiment de sa honte l'empêchant d'accepter sa main, elle avait voulu le fuir; mais M. de Roncy l'avait suivie aux eaux de Bade; et quelque froideur qu'elle lui eût toujours témoignée, et malgré ses préférences apparentes pour d'autres, il avait

toujours eu pour elle les soins d'un ami et toutes les prévenances d'un amant.

M. de Roncy était un de ces hommes faibles qui aiment mieux être malheureux en se laissant aller à leurs sentimens, que malheureux en les combattant avec courage.

— Mais, hélas! à quoi bon tous ces souvenirs! s'écria la Belsi en achevant ce récit; tout n'est-il pas fini pour moi! Je n'ai pas voulu vous tromper; et lui aussi, lui le seul ami qui me reste, il va me mépriser; et demain je serai la fable de toute la ville, le sujet de tous les récits; car votre Julien, celui qui m'avait condamnée à vous trahir, celui-là saura se venger!..

— N'ayez nulle crainte à cet égard, s'écria vivement Alphonse, en l'interrompant; il y a trop de duplicité, trop de lâcheté dans la conduite de cet homme, pour qu'on n'obtienne pas de lui ce que l'on voudra: soyez tranquille: il se taira, j'en réponds!...

— Ah! quand il se tairait, en serai-je moins

à plaindre !... s'écria Léonina en le regardant d'un air sombre et passionné; et elle se retira, en versant toujours des larmes abondantes !..

VIII

Catastrophe.

OR, dans la soirée qui suivit cette journée si agitée, il y avait encore grand bal dans les salons de la réunion. Alphonse s'y était rendu seul; et pendant que toute la fête tourbillonnait gaîment autour de lui; grave et silencieux, les bras croisés sur la poitrine, et l'œil fixé sur la porte, il semblait attendre une personne à son arrivée.

Plus d'une heure s'était écoulée dans cette attente ; et l'impatience commençait à gagner notre ami, qui néanmoins restait imperturbablement à la même place en face de la porte, lorsque Julien entra. Il y avait dans toute sa personne quelque chose de timide, de sombre et de gêné, comme s'il avait eu la conscience de quelque infamie secrète. Il saluait à droite et à gauche d'un air faux et contraint, et se glissait le long des murs vers le fond de la salle, lorsque Alphonse, qui, dès qu'il l'avait aperçu, avait quitté sa place, marchant droit à lui et lui barrant froidement le chemin :

— Monsieur, deux mots, lui dit-il.

— A vos ordres, cher cousin.

— Il n'y a plus de cousinage entre nous, écoutez-moi !

— Eh quoi donc ! allez-vous vous fâcher ? Ah ! je devine : c'est sans doute pour cette affaire d'amourette, pour cette *plaisanterie* de ce matin. C'est une misère. J'avais persuadé à cette

folle qu'elle vous aimait et que vous l'aimiez, et elle le croyait sérieusement.

— Ah ! vraiment, vous aviez voulu plaisanter :

— Parole d'honneur ! aussi, mon cher Alphonse, croyez-moi, restons toujours bons amis.

— Eh bien ! mon *cher cousin*, moi, je ne plaisante nullement ; et je pourrais même exiger *certaines satisfactions* pour l'affaire dont vous venez de me parler ; mais puisque vous préférez rester *bons amis* - (et il sourit amèrement en prononçant ces paroles), je le veux bien encore, mais à quelques petites conditions cependant.

— Oh ! lesquelles ? lesquelles ? car vous prenez si mal les choses, que, je le vois bien, au lieu de rire, il faudrait vraiment se fâcher pour vous faire plaisir. Mais rien ne *m'ennuie* comme les querelles, et j'aime mieux vous céder que vous tenir tête : aussi croyez-moi, finissons-en vite, n'importe à quel prix.

— A merveille ! et puisque vous êtes si *conciliant*, écoutez-moi un moment. D'abord, vous

n'ouvrirez jamais la bouche sur ce qui a pu se passer ici ; et vous voyez qu'au fond j'agis plutôt dans votre intérêt que dans le mien.

— S'il ne tient qu'à cela...

— Ce n'est pas tout : vous me remettrez certain petit billet que vous devez posséder : une lettre écrite par la signora Belsi.

— Quoi ! vous tenez à cette misère ?... Mais cette lettre, je l'ai je crois, égarée....

— Alors nous allons être obligés de prendre d'autres arrangements.

— Oh ! cependant.... mais je crois me rappeler : en effet, j'avais oublié.... Cette lettre, je l'ai mise dans ce portefeuille. Et il chercha un instant.— Justement, la voilà !...

Et il tira du portefeuille le billet qu'il remit à Alphonse.

— C'est bien ! dit celui-ci en le prenant. Mais maintenant rappelez-vous que la plus petite indiscretion romprait ce traité ; et alors nous pourrions être moins concilians et faire autre chose que de la *diplomatie*.

Et là-dessus, Alphonse fit une pirouette, tourna le dos à Julien, salua deux ou trois personnes de connaissance, et sortit rapidement de la salle de bal.

— Décidément cet homme est bien faible, se dit Julien, car il a presque abusé de ses avantages, mais qu'un jour je sois le maître... oh alors ! qu'il prenne garde à lui !

Le lendemain le diplomate quitta brusquement les eaux de Bade, et retourna à Milan, rappelé, disait-il, par une affaire de la *plus haute importance*.

Dans l'une des soirées qui suivirent ce même jour, Laure, appuyée sur le bras d'Alphonse, était montée lentement à travers les rochers et les vastes ombrages de la forêt qui enveloppe Bade, jusqu'au milieu des ruines du vieux château. Après s'être promenés en silence, entre ses énormes murailles, à demi renversées par le temps et par la guerre, et lézardées en tout sens par les racines des chênes et des sapins qui croissent dans leurs interstices,

et qui semblent suinter à travers leurs pierres disjointes, tous deux s'étaient lentement élevés jusqu'au sommet d'une tour qui domine fièrement toutes les autres. Parvenus à l'esplanade solitaire qui la couronne, l'espace s'ouvrit devant eux; et, disposés par l'amour à mieux sentir les beautés de la nature, ils furent ravis d'admiration à la vue du superbe paysage qui les environnait de tous côtés.

A l'horizon, le soleil touchait la ligne de pourpre que formait la chaîne des Vosges; et son disque d'or, s'inclinant avec une majestueuse lenteur derrière la barrière dentelée de ces montagnes, illuminait magnifiquement la vaste plaine, qui des collines de Bade s'étendait jusqu'à leurs pieds. Plaine riche! plaine immense! où le Rhin déroulait à perte de vue les nombreux replis de ses ondes étincelantes.

Anéantis devant ces sublimités de la nature, nos amis s'enivraient délicieusement de la vue de ce beau spectacle, et quelques larmes cou-

laient de leurs yeux : quand tout à coup un cri perçant se fit entendre au-dessous d'eux.

— Ciel ! c'est l'Italienne !... c'est la Belsi !... s'écria une jeune Anglaise qui achevait de dessiner le paysage ; je l'ai vue tout à l'heure sur cette tour qui s'élève de ce côté, à droite ; il n'y a point de garde-fou ; elle aura voulu s'avancer, et sera tombée !

Au moment où Laure et Alphonse, descendus à la hâte, arrivaient au bas de la tour, on relevait le corps brisé de l'Italienne expirante.

Un reste de vie l'animait encore. Elle reconnut Alphonse et lui tendit la main. Alphonse la prit en pleurant. Elle sembla goûter un dernier moment de bonheur. Elle voulut parler ; mais sa bouche ne put s'ouvrir ; ses yeux se fermèrent, sa main retomba. Elle était morte !

— Voici le troisième accident du même genre qui depuis quelques années arrive sur cette malheureuse tour, disait en rentrant à Bade M. de Schreiber employé aux embellisse-

mens de la ville ; il faut absolument y faire placer des garde-fous.

Hier, à Bagatelle, j'ai rencontré Alphonse donnant le bras à sa femme ; et cependant ils sont mariés depuis près de trois ans. C'est l'un des jeunes ménages de Paris les plus heureux et les plus aimables que j'aie vus.

D'autre part, la semaine dernière, tout le monde a pu lire la nouvelle suivante dans la partie officielle du *Moniteur*.

— *M. le comte Julien de Sombralle vient d'être nommé chargé d'affaires près de la Cour de... C'est un de nos jeunes diplomates de la plus haute espérance.*

COEUR ET SENS.

Le plaisir de l'amour est d'aimer , et l'on est plus heureux par la passion que l'on a , que par celle que l'on inspire.

LA ROCHEFOUCAULT.

FÉLICIEN A CONRAD. ¹

Les Herbeys, juillet 1808.

J'AI quitté Grenoble il y a huit jours, et après avoir passé quelques heures à Vizille, je me suis rendu aux Herbeys, chez notre ami Caraffa. Sa terre est l'une des plus belles du Dauphiné. Le château que nous habitons est bâti

¹ Ces lettres, *sans style*, avaient été recueillies et mises en ordre par Tiel, qui se proposait de les publier dans son recueil. Tiel ne voulait y rien changer, et nous avons dû nous conformer à sa volonté : aussi ces lettres paraissent-elles ici telles

d'une manière fort pittoresque, sur la base de petites montagnes, au milieu d'un paysage plein de grandeur et de sévérité, mais peut-être un peu trop uniforme dans sa majesté.

Toutes ces belles collines, revêtues du haut en bas de sapins, de chênes et de noyers, donnent au paysage quelque chose de sombre, qui porte à la rêverie et aux idées tristes; et la tristesse ne me convient pas. C'est par elle que se manifeste chez moi le réveil des passions; et aujourd'hui je me sens l'âme encore si faible, que tout ce qui tient aux passions me fait peur. Sans doute, je leur ai dû de bien heureux moments: mais aussi que de journées de larmes et de désespoir!... Quand j'y songe, et que je

qu'elles ont été écrites, il y a vingt et quelques années, par des personnes que nous avons connues, et dont seulement nous avons dû cacher les noms. Nous n'avons pas même osé adoucir la *crudité* de certaines teintes, craignant de *nuire à la réalité*, et de détruire l'*effet* d'un tableau qui nous montre toute la folie et toute l'énormité de la passion que l'on appelle AMOUR, sous quelque forme que cette passion veuille se montrer: dévouée ou égoïste. (*Note de M. de Saint-Martin.*)

compare, à ce passé si troublé, mon calme d'aujourd'hui, je ne sais trop si je ne dois pas préférer ce calme un peu triste à une ivresse pleine d'orages

Mais je te vois sourire. — Tu raisones là, vas-tu me dire, comme ces vieux soldats qui, ayant l'expérience du danger, tremblent presque en songeant à la bataille, qui frémissent en entendant le premier coup de canon, mais qui, une fois l'affaire engagée, oublient leurs prudentes résolutions, et se précipitent, tête baissée, dans la mêlée, décidés encore à vaincre ou à périr.

Ah Conrad ! j'ai bien peur que tu n'aies raison ; aussi je ne veux point arrêter plus longtemps mes idées sur un sujet d'aussi périlleuse mémoire, et d'analyse funeste. Parlons plutôt des personnes que nous avons ici.

Tu connais Caraffa : c'est ton ami, et depuis près d'un an que tu ne l'as vu, le cher homme n'est nullement changé. C'est toujours un bon

vivant, bien matériel, et néanmoins très-clairvoyant; en un mot : un Italien francisé.

Je ne sais si tu connais madame de Gerdy sa nièce; je crois cependant t'en avoir parlé quelquefois, et même te l'avoir montrée dans un bal. C'est une de ces personnes douces et tendres qui ont plus d'agrémens que de charmes, plus de jeunesse que de beauté, qui gagnent à être connues, et qui plaisent plutôt par réflexion que par entraînement; une de ces femmes que l'on aime sans trop savoir pourquoi, et que peut-être pour cela on aime plus que d'autres : le caractère et la beauté pouvant se raisonner et s'apprécier; et elles n'ayant ni beaucoup de beauté ni beaucoup de caractère.

Voilà déjà plusieurs années que je connais madame de Gerdy. J'ai toujours eu pour elle une affection fort tendre; un sentiment que j'ai souvent pensé plus voisin de l'amour que de l'amitié. Aujourd'hui?... aujourd'hui

mon âme est encore tranquille... du moins je veux le croire !

Léonore est arrivée aux Herbeys quelques jours avant moi. Son mari étant consul à Trieste, et sa santé ne lui ayant pas permis de le suivre, elle doit passer tout l'été dans le Dauphiné. Sa mère l'accompagne : c'est ce que nous appelons une *bonne femme*, et voilà tout. Elle aime beaucoup sa fille, et n'a qu'une façon de lui prouver son attachement : c'est de faire tout ce qu'elle veut. Elle croit en elle : elle n' imagine pas qu'elle puisse faillir : aussi tout ce que fait sa fille est-il bien fait, par cela seul qu'elle ne peut mal faire. En deux mots, elle est à la fois la meilleure des mères et la plus dangereuse des compagnes.

Jusqu'ici le bon naturel de sa fille, ou peut-être bien le manque d'occasion l'ont préservée ; mais je ne voudrais pas la voir à l'épreuve. Quant à moi, je l'aime trop pour l'y mettre. Mais quand je parle d'aimer, encore une fois, ce n'est pas d'amour, je veux te le répéter. Je dirai plus :

cette fois, la première impression qu'elle a faite sur moi n'a pas été favorable : je l'ai trouvée légère et peu naturelle. Elle riait trop, elle parlait trop, et semblait s'étendre à plaisir sur les choses les plus futiles. J'étais content de voir ses défauts ; et cette découverte me rassurait contre mon cœur. Car, je te l'avouerai si je l'avais sue ici, je ne serais pas venu : je tiens tant à mon repos ! Cependant depuis deux jours ce n'est plus la même femme : elle a renoncé à cette gaité un peu forcée, qu'elle affectait, je ne sais trop pourquoi ; et je l'ai retrouvée aussi douce, aussi aimable, aussi confiante que par le passé.

Aujourd'hui je suis parfaitement heureux auprès d'elle : heureux de la voir, de l'entendre, de lui parler. Mais je ne me laisse aller que prudemment à ce bonheur : je crains tant d'aimer encore ! — Une fois déjà, tu le sais !... et cependant le calme que j'ai retrouvé depuis ces cruelles épreuves me fait douter encore que ce fût bien là de l'amour !

Mais ce qui me rassure avant tout, c'est l'indifférence de madame de Gerdy. Certainement je vois bien que je ne lui déplais pas ; mais je vois bien aussi qu'il n'y a rien chez elle qui ressemble à de l'amour ; et, tu le sais, on ne peut guère aimer si on n'est aimé quelque peu. Oh oui ! Conrad, plus on a le cœur tendre, et plus on a besoin d'espoir et d'encouragement pour s'abandonner à ses mouvemens ! Notre extrême sensibilité nous fait mieux comprendre combien nous serions malheureux si une fois l'amour venu nous ne trouvions pas de retour !... aussi, je te le répète, aujourd'hui je suis tranquille ; tranquille sur mon cœur, tranquille sur le sien !

— Mais, hélas ! pourquoi, dans toute cette lettre que je viens de relire, ne t'ai-je parlé que d'une seule personne... que *d'elle*?...

FÉLICIEN A CONRAD.

Ah ! mon ami, dans quel trouble affreux Caraffa vient de me jeter tout à l'heure !

Nous chassions ensemble, et je manquai un perdreau qui m'était parti magnifique.

— Félicien ! Félicien ! vous chassez comme un amoureux, s'est écrié Caraffa en riant.

— Et comment cela ? lui ai-je répondu d'un air fort naturel.

— Oh oui ! mon cher, comme un amoureux, a-t-il répété ; et, ma foi, puisque nous en sommes sur ce chapitre, je veux vous faire mes compliments de votre nouvelle conquête.

— Mais vous plaisantez sans doute ; de quelle conquête voulez-vous parler ?

— Ah ! Félicien, Félicien, vous faites l'hypocrite ; croyez-vous que nous ne sachions pas où vous en êtes avec madame de Gerdy !

— Madame de Gerdy ! mais je crois lui être tout-à-fait indifférent.

— Indifférent ! ah ! c'est par trop fort ! Mon ami, croyez-moi, cette femme-là vous aime à la folie... Vous faites l'étonné ! allons donc ! mais vous savez cela mieux que moi : aussi recevez-en de nouveau mes complimens... Allez donc ! C'est fort bien à vous d'être discret, mais la discrétion ne doit pas aller jusqu'à l'hypocrisie... Voyons, avouez que je ne me suis pas trompé?...

— Conrad, j'ai voulu répondre, et je n'ai pu trouver de paroles ; et j'ai rougi, mais comme on rougit à quinze ans ; et sans un malheureux lièvre qui s'est levé sous mes pieds, et que, je ne sais par quel miracle, cette fois j'ai bien tué, j'ignore comment je serais sorti d'embarras.

Aimé!... je suis aimé ! et c'est Caraffa qui me le dit ! Caraffa que sa *longue* expérience a rendu si *savant* sur ces matières. Plus clairvoyant parce qu'il est plus désintéressé, il a découvert mon secret : car hélas oui ! je suis amou-

reux ! mais a-t-il pénétré celui de madame de Gerdy ? Je voudrais le croire et je n'ose.

Aimé ! Oh ! Conrad, que ce mot de Caraffa m'a fait mal en me rendant heureux ! Il m'a découvert tout mon aveuglement, toute ma faiblesse ! Aimé ! Et si Caraffa se trompait ?.. O mon ami ! je me suis livré, je me suis perdu de gaieté de cœur ! J'aime, et je ne sais pas seulement si je suis aimé ! J'aime, et je ne sais pas si je dois espérer. Et cependant, par prudence et par fierté, désormais je ne voulais aimer un peu que lorsque l'on m'aurait donné beaucoup d'espoir.

Cet espoir, sur quoi le fonder ? Je n'ose interpréter ses paroles et ses actions, car je ne suis plus de sang froid. Je ne puis plus démêler ce qui se passe en moi, encore moins ce qui se passe en elle ; et après un premier coup d'œil jeté dans mon âme et dans la sienne, ma vue se trouble, et tout devient confusion. Je suis effrayé des rapides progrès qu'a faits cet amour. Il y a peu de jours encore je ne pensais à Léo-

nore qu'avec calme, avec douceur. Aujourd'hui, en y songeant, c'est un enfer que j'ai dans l'âme. Absente ou présente, c'est ma pensée de tous les momens : et cette pensée, comment l'arracher de là ! Je me suis perdu volontairement. J'ai été faible. J'ai manqué de courage : j'aurais dû fuir ! J'ai manqué aux engagements de repos que j'avais pris avec moi. J'avais blasphémé l'amour. J'avais dit : je n'aimerai plus ; et l'amour s'est vengé ! et l'amour m'a frappé ! et l'amour m'a montré quelle était sa force et quelle était ma faiblesse ! Oh oui ! Je me suis cru plus fort que je ne l'étais en effet ! Hier encore je voulais partir ; ma résolution était arrêtée, inébranlable. Elle s'est approchée tristement ; elle m'a dit d'une voix émue : — Eh quoi ! vous allez nous quitter ?.. Et je suis resté !.. Il y a dix jours que j'aurais dû fuir ! j'aurais trouvé mille prétextes. J'ai manqué de cœur, ou plutôt j'ai trop écouté mon cœur. J'ai raisonné avec moi-même, comme avec un ennemi, diminuant le

danger, et grossissant mes forces. J'en suis bien puni ! Aujourd'hui je reste. Mais si je reste, c'est que j'espère!.. J'espère ! et je veux et je dois me le répéter encore : je ne sais pas seulement si je suis aimé !

FELICIEN A CONRAD.

O mon ami ! Caraffa ne s'était pas trompé : elle m'aimait ! Son abandon mêlé de réserve, ses discours interrompus, ses yeux pleins de tendresse, m'avaient tout dit : elle m'aimait ! je le voyais, je ne devais plus en douter, et cependant, je ne pouvais le croire encore !

Hier, à la promenade, par un heureux hasard, nous nous sommes trouvés seuls. J'ai senti, à notre trouble et à notre silence, que nos cœurs s'entendaient ; j'ai osé prendre sa main,

qu'elle ne m'a pas retirée; seulement elle m'a regardé d'un air grave et réfléchi; mais sa rougeur trahissait son émotion.

— Pourquoi ce regard sévère? ai-je balbutié d'une voix tremblante, d'une voix qui exprimait mal tout ce que je ressentais d'ardent, d'impétueux et de suave au fond du cœur. Elle a tressailli. Son œil est devenu plus tendre, mais aussi plus triste; et comme elle détournait la tête en soupirant: — Léonore, vous ne m'aimez pas! vous me rendez bien malheureux! ai-je repris d'un air sombre. Conrad, ses beaux yeux se sont levés lentement vers le ciel, et sont retombés sur moi pleins d'une indéfinissable expression de tendresse, de sympathie et d'angélique bonté. — Moi vouloir votre malheur! moi qui vous aime tant! a-t-elle murmuré timidement; et comme, dans mon délire, je couvrais sa main de baisers, tout à coup elle s'est levée avec terreur, et s'est enfuie en se cachant le visage.

Ah! mon ami, elle m'aime! elle me l'a dit!

et elle me craint ! Moi l'outrager ! moi la profaner ! moi qui donnerais ma vie entière pour la presser un moment sur mon cœur ! mais qui déchirerais ce cœur à ses yeux si une seule de ses pensées pouvait l'affliger !.. Moi l'outrager ! Oh ! non jamais ! Ah ! plutôt mille supplices ! plutôt mille morts !..

— O ma Léonore ! mon bonheur, je veux l'implorer à tes genoux ! je veux le devoir à ton amour ! je tendrai la main en suppliant ; je recevrai si tu me donnes ; je ne prendrai pas. Oh oui ! j'en jure par ce cœur ! par ce cœur si rempli de ton image, si fier de ton amour, si joyeux de se dévouer pour toi ! Désormais je n'aurai de désirs que ceux que tu permettras, je ne voudrai de bonheur que celui qui te rendra heureuse ! car je préférerai toujours ton bonheur à ton amour, ton amour à tes faveurs !

CONRAD A FÉLICIEN.

Romans, août 1808.

MON pauvre ami, tes lettres m'ont étrangement surpris. Elles m'ont fait rire et soupirer à la fois : soupirer, parce que je te vois malheureux ; rire, parce que, à l'exemple de tous les amoureux, tu es, ma foi, un peu singulier, pour ne pas dire un peu fou, et que ta manière d'exprimer tes sentimens se ressent vraiment de la façon de les éprouver. Rappelle-toi que nous avons quelquefois plaisanté des bizarreries du pauvre Verther : eh bien ! je dois te l'avouer, aujourd'hui je t'ai trouvé un grand air de famille avec notre Allemand sentimental. L'exclamation est ta figure favorite ; et, comme lui, tu es, contre ton cœur, d'un pathétique vraiment inquiétant. Mais pourquoi

donc lui en vouloir tant à ce pauvre cœur, qui, après tout, n'obéit qu'à la tête? N'est-ce pas à toi de le maîtriser? A toi si intraitable en paroles, il y a peu de jours encore, et déjà si misérablement dominé.

Je sais que tu as toujours eu un grand faible pour madame de Gerdy, et qu'ainsi que nous le disait notre ami B., depuis deux ans, tu as prodigieusement *travaillé* sur elle. Sans doute cette femme est fort agréable, et peut certainement justifier une passion. Elle est douce, expressive; et sa confiance ne manque pas d'une certaine dignité qui ajoute un grand charme à ses paroles et à ses actions. J'ai peine cependant à me la figurer aussi cruelle que tu parais le croire, et aussi forte que tu sembles le redouter. Elle est excessivement tendre; et la tendresse conduit à l'amour: à l'amour *pur, désintéressé*, sans aucun doute; mais nous savons ce que cela veut dire. Va ne crois pas trop à sa force; crains seulement d'être plus faible qu'elle; rappelle-toi qu'en amour,

l'extrême faiblesse n'est autre chose, ou que de la niaiserie, ou qu'un indigne besoin de soumission qui dégrade notre dignité d'homme, qui nous fait ramper aux pieds des femmes, et nous rend méprisables à nos yeux et aux leurs.

Et puis, crois-en un ami qui a quelque expérience des femmes. Si tu veux être aimé, aimes un peu moins Léonore; si tu veux être heureux, cache-lui tes désirs; si tu veux triompher, calme-toi, fais moins de phrases et agis : vois Adolphe, vois Léon... (*La fin de cette lettre manque.*)

FÉLICIEN A CONRAD.

J'AI été fou ! je me suis manqué de parole ! j'ai osé la serrer dans mes bras , la presser contre mon cœur , lui prendre un baiser . J'ai été fou ! et je suis cruellement puni de ma folie ! Avais-je bien pu dire : je n'aimerai que de telle manière ! je n'oserai que jusque-là ! Ah ! quand les feux d'amour vous dévorent , sait-on où s'arrêtera l'incendie ? quand ce tyran vous domine , est-on libre encore de ne pas faire ce qui donne le plus de plaisir au monde , de ne pas ravir un baiser !.. Mais , hélas ! mon châtement a commencé : Léonore m'a fui ! et j'ai tout perdu par ma faute ! Elle ne voudra plus me voir , elle ne croira plus à mes promesses ! et cependant mon cœur était sincère et ma bouche était vraie quand je lui jurais un amour pur , immatériel ! et dans mon coupable délire je ne trahissais pas mes sermens , je les avais oubliés !

Hier, j'avais été téméraire; et ce matin, sous je ne sais quel prétexte frivole, Léonore a quitté les Herbeys. J'ai conjuré, j'ai supplié, j'ai pleuré! je n'ai pu la retenir! Elle a été inflexible; et je n'ai plus trouvé chez elle qu'une froideur noble et une amitié contenue.

Pourtant, au moment du départ, je crois avoir surpris une larme dans ses yeux! Elle luttait, mon ami! elle luttait contre son cœur! Mais elle a été la plus forte, car elle a fui!

Ah! combien j'excuse sa cruauté! J'avais outragé sa pudeur! j'avais blessé sa fierté! Elle m'a puni, elle a été juste. Je souffre horriblement, et j'applaudis à sa sévérité. Elle m'accable, et je baise la main qui me frappe! Oui, elle a été juste en me châtiant par son absence. Elle m'ôterait son amour, qu'elle serait encore juste. Elle était femme, et a su dignement conserver cette retenue morale, leur seule défense à elles, faibles créatures, contre nous, démons acharnés à leur perte; cette retenue qui nous fait souvent bien du mal, que nous devons

craindre, et que néanmoins nous devons désirer. Oui, mon ami, la femme doit toujours être femme; et nous ne pouvons ni trop admirer ni trop plaindre l'infortunée qu'une sorte d'orgueil tendre porte à lutter contre les mouvemens de son cœur, et à se dérober aux entreprises de l'homme qu'elle préfère au reste du monde.

Mon ami, si Léonore m'aime encore, elle doit être bien malheureuse! et je la plains du fond de mon cœur. Est-il en effet, pour une âme aussi sensible que la sienne, un supplice égal à celui de désoler l'homme qui l'adore et qu'elle adore, plutôt que de lui laisser entrevoir, par quelque action précipitée ou par un abandon trop prompt, une faiblesse qui, selon ses idées, la dégraderait à ses yeux? Ah! mon ami! Léonore se trompe, mais elle est sublime!

FÉLICIEN A CONRAD :

CONRAD, je suis mécontent de toi. Tu m'écris comme on écrirait à un indifférent, et non comme on doit écrire à un ami : aussi, en voulant blesser mon amour-propre, c'est mon cœur que tu as touché, et je suis moins offensé de tes railleries qu'affligé de tes conseils.

— Il faut oser, il faut agir. Tu as, dis-tu, l'expérience des femmes. — Mais de quelles femmes as-tu l'expérience? Tu me proposes l'exemple d'Adolphe, de Léon¹ : ceux-là, dis-tu, ont su précipiter leur conquête et se faire un bonheur facile. — Mais leur triomphe mérite-t-il d'être célébré? et leur *bonheur facile* ne dégoûte-t-il pas du bonheur?

Oh non! Conrad, ce ne sont pas là les jouissances que j'ambitionne! Mais pour compren-

¹ Sans doute dans la fin de la lettre qui a été perdue.

dre l'énorme distance qu'il y a entre les félicités qui, peut-être, me sont réservées, et ce bonheur du commun des hommes, ces plaisirs faciles, il faudrait que tu aies été ou que tu sois encore amoureux. Ah! tu saurais alors quelle différence existe entre l'ivresse d'un moment que l'on peut goûter dans ces liaisons passagères, que forme le caprice et que le caprice dénoue, et ce bonheur profond, ces joies senties, ces ineffables voluptés qui, chaque jour, vous enivrent auprès d'une femme désirée long-temps, aimée long-temps, et gardée toujours!

Eh quoi! mon ami, tu rougis de ma faiblesse, tu me railles de ce que tu appelles ma *niaiserie*. Ah! si tu avais quelque sensibilité dans l'âme, un jour peut-être je serais vengé, et vengé bien doucement: car un jour tu pourrais aimer.

Tu comprendrais alors tout le bonheur que l'on ressent à être faible; tu savourerais tout le charme qui s'attache à cette hésitation, qui

cause tes mépris, à cette soumission qui froisse ton amour-propre, et qui, dis-tu, fais ma honte. Certes, l'amour rend bien timide, bien *niais* si tu veux; mais que cette timidité est ravissante et cette niaiserie pleine de délices! Lorsqu'à ses côtés je reste tout interdit, sans trouver une parole, sans oser une action; eh bien! mon trouble me plaît; et tu n'imaginerais jamais quelle source féconde de discrètes et charmantes voluptés je découvre dans mon silence et mon embarras! Ah! sans doute si je l'aimais moins, ma timidité serait moins grande. Je hasarderais davantage; j'écouterais mon orgueil; par vanité, je lui presserais la main, je lui ravirais un baiser, j'oserais!... Mais quel bonheur aride que ce bonheur de l'amour-propre! et le moindre sentiment partagé n'est-il pas mille fois préférable à ces misérables satisfactions de l'orgueil?

Bien plus! et ma folie va sans doute encore exciter ta pitié; bien plus, j'aime jusqu'à cet orgueil féminin qui, dis-tu, me fait ram-

per à ses pieds, jusqu'à sa retenue qui m'afflige, jusqu'à ses rigueurs qui me désolent !

Jamais, jamais je ne lui en voudrai de mon trouble et de sa réserve : car ce trouble fait ma joie, car sa réserve me promet peut-être dans l'avenir, les plaisirs les plus doux, les plaisirs de la constance ! Qu'elle m'aime en secret ! qu'elle écoute son cœur, son cœur ne lui parlât-il qu'avec mystère ! et, désormais, je serai tranquille sur mon bonheur !

Et puis cet amour que tu me vantes ; ces jouissances aisées, rapidement émoussées comme elles ont été rapidement conquises, ont besoin d'être incessamment réveillées par la diversité et le changement ; et ton simulacre de passion ne tarde pas à se transformer en un besoin d'activité tout physique qui conduit peu à peu à un libertinage banal. Dans cet indigne commerce, les sens sont aussitôt blasés que le cœur. Chaque jour il leur faut un nouvel aliment ; et je te l'ai toujours dit, mon ami, je ne connais rien de plat comme l'amour sans la con-

stance, rien de repoussant comme la galanterie sans amour. C'est tout au plus une satisfaction physique grossière, une soumission servile à un besoin ; en un mot, une affaire de la vie, comme manger quand on a faim, boire quand on a soif.

— Mais ces plaisirs sont bien réels, mais ils ne se fondent pas sur de mensongères illusions, qui, le jour où elles viennent à se dissiper, nous laissent confondus devant la réalité. Au moins le réel ne nous a-t-il jamais trompés, et, s'il promet moins, tient-il tout ce qu'il promet ! — Ah ! Conrad, tu n'as jamais aimé ; autrement ignorerais-tu combien ce *réel*, ce bonheur matériel est misérable, même à côté des rêves les plus insaisissables de la vraie passion ? ignorerais-tu qu'avec le véritable amour, même après la plus longue *intimité*, la réalité aux yeux de l'amant heureux, n'est pas encore la réalité, mais de délicieuses images qu'il modèle sur ses désirs !..

Ah ! si chez moi l'amour n'était qu'une sottise

affaire de vanité, qu'un emploi d'activité, je jetterais l'amour de côté, et je me ferais ambitieux : car la vanité doit être bien autrement satisfaite par le pouvoir que par une femme ; et, sans aucun doute, l'homme qui pendant toute sa jeunesse, a désiré le ministère comme un ambitieux sait désirer, et qui un jour y arrive, éprouve un bonheur cent fois supérieur à celui de l'homme qui a passé le même temps de la vie à triompher de vingt femmes, que chacune il a désirée deux mois.

Mais en revanche, sonde ton cœur, et, quelque peu de sensibilité que tu y découvres, compare, si tu l'oses, le bonheur de Pitt arrivant à vingt ans au pouvoir, au bonheur de l'homme qui durant trois longues années de sa vie, a aimé du fond de son âme une femme tendre et réservée ; qui l'a aimée presque sans espoir ; et qui, un soir, à la promenade, sous les tilleuls, sent le bras de l'insensible s'appuyer doucement sur le sien, saisit un de ces soupirs que le cœur seul peut comprendre, et, après un long silence,

entend ces paroles tomber délicieusement de sa bouche : — Vous m'aimez donc?... Eh bien ! moi aussi, je vous aime !

Ah mon ami ! ne cherchons pas à analyser un pareil bonheur ; c'est le profaner !

CONRAD A FÉLICIEN ¹.

FÉLICIEN, sois raisonnable une fois dans la vie ; ne donne pas ta démission, comme tu en as le projet, et reste à Grenoble. Tu voudrais, me dis-tu, suivre Léonore, la revoir, lui prouver ton amour, implorer ton pardon !... Mon ami, Léonore n'est plus libre aujourd'hui : elle est à Romans, dans sa famille ; et son mari,

¹ Il y a ici une lacune dans cette correspondance ; lacune peu importante, du reste.

débarqué à Marseille depuis quatre jours, est venu l'y rejoindre hier. C'est un homme ardent et emporté, qui n'aime guère que le positif et le matériel de la vie, et que je crois tant soit peu grossier. J'étais là au moment de son arrivée. Son premier soin après avoir embrassé négligemment sa femme, a été de demander le dîner : le voyage, disait-il, lui avait donné une faim du diable. Il a mangé comme quatre, et ne s'est rappelé sa femme que lorsqu'il a pu oublier son estomac : c'est-à-dire quand on s'est levé de table. Sa tendresse alors s'est manifestée de la façon la plus bruyante. Il avait saisi la pauvre Léonore par la taille, et, en plein salon, devant dix personnes, il lui appliquait, sur les joues et sur les épaules, de ces baisers qu'on n'entend guère qu'au village, et qui à la ville font fermer les fenêtres aux voisins. Un petit verre de rhum que je lui ai offert à propos, a calmé ses brûlans transports ; et certes un moyen physique pouvait seul apaiser cette explosion toute physique.

J'ajouterai, par forme de consolation, que madame de Gerdy a reçu avec un dégoût qu'elle s'efforçait peu de dissimuler, ces étranges preuves de tendresse. — Gerdy a même reproché à sa *chère bégueule* sa froideur et son air triste, et a fait à ce sujet des plaisanteries d'une *cruauté* vraiment singulière. A la fin de la soirée, il s'est montré de nouveau terriblement amoureux : il avait été, disait-il, si long-temps séparé de sa femme !... Ah ! mon ami, combien la malheureuse paraissait souffrir de tous ses soins *indélicats*, et de ces caresses dont le but était trop marqué. Ah ! sans doute, toutes ses pensées étaient alors à l'amant timide, à l'amant éloigné, à l'amant malheureux ! Sa personne appartenait à un autre, mais elle lui réservait son cœur ; et, crois-moi, *plus tard*, elle se sera rappelée en pleurant la simple pression de sa main, et elle aura trouvé plus de délices dans ce seul souvenir, que..... physique grossier !

Demain nous devons quitter Romans pour le Villars, où nous passerons la fin de l'au-

tomne dans la terre de M. de Roncière, un des oncles de madame de Gerdy. Le colonel Germyne doit être des nôtres. Tu connais, je crois, sa réputation de don Juan. En effet c'est un homme fort dangereux, et auquel peu de femmes ont su résister. C'est Gerdy qui l'a amené, Gerdy, le mari, entends-tu¹? Cela est de fâcheux présage. Et puis, je te le répète, c'est un homme terrible : celui-là sait agir ! Néanmoins tranquillise-toi : je crois le cœur de Léonore déjà sérieusement occupé : tu sais par qui.

¹ Les Français ne parlent presque jamais de leurs femmes : c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connaissent mieux qu'eux.

Rica à Ibbeon, le 7 de la lune de Zileadé 1714.

CONRAD A FÉLICIEN.

Le Villars, août 1808.

J'AI VU hier le colonel Germyne. Tu le connais sans doute. C'est un homme de taille moyenne, au teint espagnol, aux cheveux plats et rares, et aux yeux noirs et étincelans. A la première vue, ses dehors ne paraissent rien moins qu'agréables; et, je dirai plus, ses formes ont quelque chose de brusque et de repoussant. Mais sa conversation, ou, pour parler plus exactement, sa manière *d'être et de dire* tout ensemble, est pleine de feu, d'humeur et d'imprévu. Il y a chez lui quelque chose de téméraire et d'amusant qui doit plaire aux femmes. En un mot, c'est un de ces hommes aux manières *extraordinaires*¹, qui du premier

¹ Sans doute comme le Lauzun de Saint-Simon.

(*Note de Tiel.*)

coup *étonnent* les femmes, et qui les subjuguent quand ils les ont étonnées.

Sa réputation d'homme à bonnes fortunes l'avait précédé ici : aussi ces dames ne trouvant rien dans son extérieur qui justifiât ses grands succès, et curieuses sans doute d'en étudier la cause, ont-elles, pendant toute la soirée, tourné fort opiniâtrément autour de son caractère.

Madame de Gerdy se tenait seule à part, et semblait rêveuse. Son silence a piqué Germyne, qui, malgré la froideur et le sérieux de la pauvre femme (sans doute elle pensait alors à *un autre*), a commencé intrépidement l'attaque.

L'esprit du colonel est d'une souplesse et d'une variété incroyables : aussi avant la fin de la soirée était-il parvenu à distraire madame de Gerdy de ses rêveries mélancoliques ; il l'avait même fait sourire ; et, te l'écrirai-je, il paraissait déjà lui plaire.

Mon ami, je dois te l'avouer franchement, je crois madame de Gerdy une femme assez

faible : elle se laisse aller aussi aisément au plaisir qu'à la douleur, au rire qu'aux larmes, et cette facilité est toujours d'augure favorable. Tu as été beaucoup trop amoureux pour elle. La passion t'a empêché de brusquer son cœur, et c'est un de ces cœurs qui ont besoin d'être brusqués. A ta place j'aurais moins aimé et risqué davantage, et j'aurais sans doute été heureux. Va, crois-moi, s'il en est temps encore, dépouille les idées romanesques; renonce à la passion exaltée pour un amour *modéré*, et écoute plutôt ta tête que ton cœur. Désirer, c'est s'exposer à ne pas avoir. Désirer vivement, c'est jouer beaucoup contre peu de chose. Désirer ce que tu désires, c'est jouer un jeu bien aventuré: aussi, pour être heureux, désire peu et demande beaucoup.

FÉLICIEN A CONRAD.

Grenoble, 1808.

CONRAD, tes lettres m'affligent chaque jour davantage. Elles m'affligent pour toi, et non pour moi. Car si je ne puis partager les inquiétudes que tu parais concevoir, lorsque tu m'entretiens du caractère et des entreprises du colonel, je gémis amèrement de la légèreté de tes jugemens, et de l'aveugle opiniâtreté avec laquelle tu insistes, sur une manière de sentir et d'agir, qui, à mon avis, doit non-seulement faire obstacle au bonheur, mais encore corrompre la sainte pureté du cœur et en altérer l'exquise sensibilité.

Mon ami, si tes discours sont l'expression véritable de tes sentimens, je ne puis trop les condamner. Tu ne places la félicité que dans

les jouissances matérielles ; il te faut un bonheur bien *réel*, et surtout bien *actuel* ; tout ce qui est sentiment te paraît ridicule ; les rêveries te font pitié ; les désirs eux-mêmes te fatiguent ; et tu parais ignorer qu'en amour on est heureux par cela seul que l'on aime !....

Oh oui ! aimer ! sentir toutes nos pensées, toutes nos actions absorbées par une seule idée ! toutes nos volontés tournées vers un seul but ! toutes nos facultés consacrées à un seul être ! aimer enfin ! c'est là le seul bonheur , le souverain bien ! Qu'ensuite notre amour soit partagé ou repoussé, que nos désirs soient ou non satisfaits, ce n'est qu'une misérable fraction de plus ajoutée ou retranchée à la somme du bonheur ! Oui, mon ami, cette délicieuse exaltation morale que tu qualifies de romanesque me ravit dans de bien autres extases que ces contentemens physiques que je pourrai si facilement me procurer en suivant tes déplorable conseils. — Vois nos amis, me dis-tu ; ils sont heureux ! — Heureux ! ah ! comment le

sont-ils ? Et dois-je vouloir d'un bonheur que je puis devoir à la première femme venue ?

Va ! je les plains du fond de l'ame, ces hommes heureux ! Du jour où ils ont balancé entre ces faciles jouissances et les jouissances achetées à la sueur de notre front, aux battemens de notre cœur, les infortunés ont abdiqué les félicités des anges, et préféré la boue de la terre à l'ambrosie du ciel !

Et puis tu fais encore le procès à ma timidité, et, de nouveau, tu m'accuses de faiblesse. Ah ! Conrad, si je suis faible, sont-ils bien courageux ceux qui, par peur et par calcul, ne s'attaquent qu'à des femmes qui ne doivent pas leur résister, qu'à des cœurs dont il est facile de se faire aimer ? sont-ils courageux ceux qui tournent prudemment la passion, qui redoutent le péril qui entoure les glorieuses entreprises, et qui fuient le danger d'aimer, comme un lâche fuit le combat ! Les voilà les vrais faibles, les seuls poltrons d'amour !

Tant de peines, tant de troubles, tant d'an-

goisses pour une victoire souvent douteuse ! tant de soins qui n'aboutiront peut-être qu'au plus grand malheur de la vie, à un non-succès humiliant ! et qui les jetteront, pieds et poings liés, et le cœur plein d'immenses désirs non satisfaits, aux genoux d'une femme, leur tyran et non leur amante ! Tant de soins les ont épouvantés ! Ils ont eu peur de l'amour ! Ils ont fui ses périls ! et n'ont pas compris, ces cœurs froids, toute la poignante ivresse qui vient vous saisir au milieu de la bataille des passions, lorsque toutes nos facultés sont engagées, tous nos désirs avivés !

Le triomphe leur a paru douteux ; et, timides qu'ils sont, ils n'ont pas senti que cette même furie d'amour qui les lance à travers la mêlée, les yeux fermés, et la poitrine découverte, que cette furie d'amour leur donnera, s'il le faut, le pouvoir d'en sortir victorieux !

Ah ! sans doute, quand le succès est disputé, la victoire compromise, et que l'on croit tout perdu, le cœur bat avec une singulière violence ;

mais n'est-ce pas par des battemens que se manifeste la vie du cœur ?

Non, non ! le bonheur d'amour n'est jamais trop chèrement acheté ! après les luttes ardues et les délirantes angoisses qui l'ont précédé, la volupté, c'est la goutte d'eau qui tombe sur les lèvres du damné ! qui le ravit au milieu de son brasier, et lui fait trouver sa damnation pleine d'ivresse !

Mais non content de blâmer ma passion, tu en attaques l'objet : tu vois Léonore inconstante, tu me prédis dans l'avenir de cruels revers ; tu me plains par avance, et tu me crois déjà bien malheureux. Je le serais sans doute si je n'aimais pas : si je n'avais que de la vanité ou de méprisables désirs. Mais quand on aime comme j'aime, quand on ressent au fond du cœur ce que j'éprouve au fond du mien ! Va, Conrad, le bonheur peut être compromis, il n'est jamais détruit ! Nous vivons par la pensée, nous sentons par l'imagination, et l'imagination se charge de recréer le matin les

ravissantes chimères que la veille à vues périr ! c'est que le cœur est un grand consolateur ; c'est que tandis que tes froides et désolantes réflexions viennent de la tête , l'imagination vient de l'âme , et que l'on n'est jamais à plaindre , quelque cruelle que soit la réalité , quand l'imagination nous console et que la pensée est heureuse. Mais pour cela il faut aimer d'amour vrai ! aimer comme Héloïse , comme d'Aydie , comme Werther !

Ceux qui sont privés de l'organe intellectuel qui fait aimer de la sorte , ceux-là nous traitent de bizarres et d'insensés ! Euniques du cœur , ils n'en comprennent pas les plaisirs ! Ils nous prennent en pitié !.... Ah ! pitié pour eux seuls ! pitié pour ces pauvres gens raisonnables qui , dans toutes les circonstances de la vie où il faut se dévouer , ou pour d'autres ou même pour soi , et où il s'agit de hasarder beaucoup pour avoir beaucoup , au lieu de se livrer à ses inspirations prime-sautières et de suivre la sainte impulsion de leur cœur ,

mettent froidement en ligne de compte les indignes calculs de l'égoïsme , les murmures honteux de ce qu'ils appellent leur conscience, et les lois du *convenable* ! Ces gens-là , s'ils n'ont jamais beaucoup souffert, n'ont jamais eu non plus de ces félicités extrêmes et de ces grandes allégresses de l'âme que l'on n'éprouve peut-être que deux ou trois fois dans la vie, et sans lesquelles cependant ce ne serait pas la peine de vivre !

Ah! Conrad, si tu connaissais le bonheur de l'amant, qui , au risque de tout compromettre et de tout perdre, tout, jusqu'à ses chères espérances ; qui, dis-je, s'est décidé à prendre la main de la femme qu'il aime, à la couvrir de baisers, et à qui on a abandonné tendrement cette main ! Ah! Conrad , quelque malheureux que cet amant puisse être un jour , tu ne le plaindrais pas , car il a goûté du ciel !

Désirer peu et demander beaucoup, c'est-à-dire ne pas aimer : voilà donc ton système de bonheur ! Mais pour le suivre il faudrait avoir

une âme sèche et un cœur usé; et mon âme est plus vivante que par le passé; et je sens, aujourd'hui plus que jamais, que lorsqu'il y a là quelque chose qui vous bat sous le sein gauche, on ne peut pas dire :

« Je ne désirerai pas, et encore moins, je n'aimerai plus! »

CONRAD A FÉLICIEN.

AH! Félicien, Félicien! C'en est trop! je vois que décidément tu es amoureux fou; car tu déclames, et tu deviens terriblement *abondant*, pour ne pas dire bavard. Te voilà presque poète, et poète allemand ma foi! Je veux bien mettre tes exclamations et tes énormes périodes sur le compte de ta *chaleur d'âme*, et te passer tes apostrophes, parfois un peu rudes, en faveur de ta passion *sans bornes*; mais pour tes raisonnemens, halte-là! Permis à toi d'attaquer

la froideur, l'égoïsme, la sécheresse du cœur, etc., etc. Mais la raison, mais la conscience, mais les convenances... mon ami, c'est par trop fort ! Veux-tu donc nous ramener à l'état de nature et de *pureté primitive* ? alors, sans doute, tout était parfait, parce que tout était permis. Aujourd'hui c'est autre chose, et je doute beaucoup que le passant à qui on prendrait sa bourse, ou que le père à qui on ravirait sa fille, s'arrangeât fort du code pénal de l'âge d'or.

Mais pour en revenir à notre siècle de fer, je te dirai que pendant que là-bas tu sentimentalises, et tu idéalises à perte de vue, ici on rêve beaucoup moins, mais on agit beaucoup plus. Ce cher colonel est un terrible homme : il a fait, le diable m'emporte, de rapides progrès, et aujourd'hui je ne sais trop si je répondrais encore du cœur de ta belle. Si donc tu veux faire face au danger et réparer le dommage commencé, sollicite un congé et viens nous rejoindre au plus vite. On t'attend ; et Germyne a tout mis ici sur un certain pied de liberté

qui certes sera peut-être plus favorable à ton amour que ces *témérités de l'âme*, ces *hardiesses du cœur* qui, après six ans de soupirs, vous donnent l'héroïque courage de baiser la main d'une femme.

Notre homme *extraordinaire*, comme nous l'appelons ici, pourrait bien n'avoir travaillé que pour toi : mais, je te le répète, hâte-toi.

FÉLICIEN A CONRAD.

MON ami, tu n'as vraiment pas de pitié; tu joues avec mes sentimens comme avec de vaines rêveries d'un indifférent; tes paroles sont sèches et ironiques; et, pour répondre à mon cœur, tu ne consultes que ta tête.

Ne sais-tu pas, Conrad, que pour le malheureux qui souffre, et qui expose avec ar-

deur et naïveté tout ce qu'il ressent de plus vif au fond de l'âme, des conseils froids et raisonnables sont déjà un désappointement bien amer ! et si l'on joint à ces conseils un visage moqueur et des railleries, oh ! alors les soins de l'amitié deviennent le plus cruel de tous les supplices.

Pour moi, je ne connais rien de plus haïssable qu'une réponse *convenable* à un épanchement ; et ta réponse n'était pas même convenable.

Je suis plus étonné que je ne suis effrayé de ce que tu me dis de Léonore. Quelles que soient les apparences, je crois encore à un amour qu'elle m'a avoué. Mais si elle m'avait oublié, si elle en aimait un autre, si elle était femme !... qu'elle se donne !... je suis résigné à tout : je consulterai mon cœur, et je saurai ce que je dois faire.

LÉONORE A ELISA.

ELISA , mon amie , toi dont les principes sont sûrs et les conseils toujours sages ; Elisa , je veux t'ouvrir mon cœur ! Viens me sauver, il en est temps encore ! viens, ne tarde pas , car un jour de plus , et peut être sera-t-il trop tard ! Je ne me connais plus , je ne me comprends plus , je suis folle ! Ma tête , ma raison , mon cœur , tout est enivré !

Tu sais ce qui m'avait engagé à fuir Félicien il y a un mois ; alors j'avais suivi tes conseils. Hélas ! aujourd'hui j'ai peur d'avoir fui le bonheur pour courir à ma honte ! Du moins lui m'aimait ! Timide , soumis , dévoué , prévenant mes désirs , respectant mon trouble , adorant mes scrupules , et sachant s'y soumettre , avec lui , je n'étais pas réduite à trembler et à supplier ! Il eût craint , avant tout , de m'offenser ;

et lorsque , mécontente de ses témérités , hélas ! toujours bien innocentes, je me taisais ; il comprenait mon silence , et se soumettait respectueusement à ma pensée. Et celui-ci , celui qui m'a fascinée , il est sourd à mes paroles , à mes prières ! Oh ! combien je regrette l'âme aimante et dévouée de ce pauvre ami ! et cependant je me trompais en croyant l'aimer , autrement l'aurai-je quitté ? Oh non ! je ne le sens que trop aujourd'hui ! car aujourd'hui j'aime et je ne peux pas fuir ! Et cependant celui qui m'a ravi mon cœur , qui en quelque sorte m'a volé ma tendresse , je ne puis ni estimer son caractère , ni fonder sur son amour aucune espérance de bonheur.

Elisa , je suis sans excuse ! dominée par un mauvais génie attaché à ma perte ; trahie , livrée , soumise ; et ne trouvant , pour lui résister , ni force dans mon caractère qu'il écrase , ni ressources dans mon esprit qu'il éblouit , ni retenue dans mon orgueil de femme qu'il ruine et foule aux pieds , ni calme dans mon

cœur qu'il semble tenir dans sa main, et avec lequel il joue cruellement ! Elisa, je suis perdue ! car maintenant je n'ai plus de défense que dans ma pudeur, et encore de quel secours me sera-t-elle contre ce méchant, si jamais se présente l'occasion ! l'occasion que je mets tous mes soins à éviter ! Elisa, je suis perdue ! car au fond du cœur je me sens aussi coupable, aussi indigne qu'on peut l'être !

Ce malheureux homme ne parle que par saccades, par éclairs ! et il agit toujours ! et il vous enlace de ses paroles et de ses actions !

Hier il me disait : — Le monde est absurde, le monde est méchant, le monde n'a que des idées fausses ! — Certainement, ai-je répondu. — Certainement, dites-vous ; alors, *ma chère*, pourquoi redouter tant ce monde, et le rendre juge de toutes vos actions ? Croyez-moi, sachons le braver !

Elisa, je devine son but ; je comprends à merveille toute la fausseté de sa morale, toute l'astuce de ses discours ! et cependant je les

écoute, et cependant je m'y sou mets, Elisa ! je suis bien coupable !

O mon amie ! tu vois mon trouble, tu vois mon danger ! accours donc ! viens me sauver de ce démon ! viens, car je suis enchaînée par son adresse, car je n'ai plus la force de fuir !

ELISA A LÉONORE.

Romans, septembre 1808.

LÉONORE, ta lettre m'effraye ; et si je n'étais retenue par la maladie de ma mère, déjà je serais auprès de toi.

Est-il possible qu'une aussi déraisonnable passion ait fait de pareils ravages dans ton cœur ? Je te savais douce, impressionnable, je te croyais faible, mais pas encore à ce point. J'imaginai même que la facilité de ton ca-

ractère mettrait obstacle à d'aussi violentes émotions. Je conçois que les discours singuliers et la manière d'être, tout-à-fait imprévue, du colonel, aient pu t'étonner, et même te troubler ; mais qu'ils t'aient fait tourner la tête, qu'ils t'aient dérobé ton cœur, c'est ce que je ne comprendrai jamais

Je suis moins injuste, ou plutôt moins sévère, que tu ne l'es pour Germyne ; je lui accorde de grandes qualités. Intrépidité, esprit de ressources, éloquence bizarre, il possède tout ; mais ces qualités, ce qui doit nous en défendre, c'est que jusqu'alors il ne s'en est servi que contre nous. C'est un de ces hommes dangereux, qui, tout en les exaltant comme des êtres d'une nature supérieure, regardent les femmes comme autant d'ennemis assez méprisables dont il faut savoir triompher sous peine d'infériorité. L'amour pour eux n'est plus un sentiment : c'est une lutte, envenimée par l'amour-propre, dans laquelle il faut, n'importe à quel prix, et de quelque manière que ce soit, être

le plus fort ; et comme la *gloire* , dans ces misérables affaires , ne se mesure que sur le scandale , la publicité leur est nécessaire : aussi un beau jour , par reconnaissance sans doute , s'attachent-ils à perdre par un éclat la malheureuse qui a été faible avec eux. Abominables cœurs ! qui rendent le mal pour le bien , la dureté pour la tendresse , l'égoïsme pour le dévouement , la trahison pour la confiance ; et qui se vengent contre une faible créature , du bonheur qu'elle leur a donné , comme d'un mal qu'elle leur aurait fait !

Ah ! Léonore ! Léonore ! l'orgueil seul , ce noble sentiment de la femme ; l'orgueil qui peut la rendre supérieure à l'homme , trop souvent son tyran ; l'orgueil seul , dans de pareilles occasions , devrait nous sauver. Oui , mon amie , avec un peu de fierté dans le caractère , avec un peu d'élévation dans l'âme , on arrive à voir l'amour véritable où il est , à compatir peut-être à ses souffrances , à les partager même ; mais aussi à savoir rendre le mépris pour la

ruse, le dédain pour la séduction, et à échapper aux indignes manœuvres de ces démons pleins d'audace, de ces hypocrites de sentiment et d'amour!... Si l'on est faible (car, malgré notre juste fierté, qui de nous peut tenter la Providence, et dire, je ne tomberai jamais ?); si l'on est faible!.... eh bien! on ne l'est qu'avec celui qui s'est montré digne de notre faiblesse; et si l'on succombe, c'est encore avec vertu!

Le colonel t'aimerait-il aujourd'hui?... je ne le crois pas; t'aimera-t-il un jour, je le crois encore moins. Tiens, Léonore, après mes conseils, écoute ceux d'un ami; de notre cher Félicien, que tu aimais un peu, et qui t'aimait tant. Sa morale, sans doute, est plus facile que sévère; mais du moins celui-là était de bonne foi.

— La femme, nous disait-il naguère (et ses paroles méritent d'autant plus de confiance que tu dois te rappeler qu'il y avait là entière abnégation de sa part), la femme, nous disait-il, fait, en cédant, le plus grand des sacrifices pos-

sibles, et donne la mesure de l'étendue du sentiment qu'elle éprouve. Après un témoignage aussi éclatant, l'homme ne peut plus douter de son amour. Mais chez l'homme, l'équivalent de ce sacrifice existe-t-il? peut-il donner quelque preuve du même genre? Non, sans doute.

Il suit de là qu'une femme ne doit et ne peut être aimée véritablement, ne doit et ne peut rendre parfaitement heureux l'homme auquel elle s'est donnée, si avant *l'intimité* cet homme n'a rencontré chez elle un peu de méfiance et de dissimulation que l'on doit pardonner, passablement d'orgueil que l'on doit respecter, et beaucoup de pudeur que l'on doit désirer; chacune de ces choses, que nous appelons sottement des défauts, étant, par la suite, autant d'éléments de plus de bonheur. « Méfiance, réserve, orgueil, pudeur, elle m'a tout sacrifié; elle m'aime donc bien! » Voilà comment raisonne l'amant heureux; et l'amour paie l'amour!

Léonore, pèse bien ces paroles, et vois après cela si tu peux aimer le colonel; médite encore les lignes suivantes que Félicien a écrites de sa main sur un album que j'ai sous les yeux, et vois si tu le dois.

« Dans les livres, et par contre-coup dans les trois quarts des affaires de la vie (affaires d'amour bien entendu); la passion ne procède jamais que par coup de sympathie: aussi le désenchantement succède-t-il de prime abord à la possession; puis viennent les dégoûts et les remords; puis l'inconstance. — On ne m'a pas résisté, on ne résisterait pas davantage à d'autres; peut-on aimer une femme prête à se donner à tous? est-elle digne de moi?.. Voilà les raisonnemens que se fait l'amant qui vient de triompher. Ce n'est donc qu'à l'épreuve, et par l'épreuve même, que la femme peut juger de la *solidité* du cœur de l'homme qu'elle aime, et, peut-être, lui donner cette solidité.

» Aussi, d'après une suite nombreuse d'obser-

ventions, j'ai cru découvrir qu'en général, quinze jours de soins avant *l'intimité* assuraient à peine un mois, je ne dirai pas de constance, mais de fidélité; mais en revanche que deux ans ou trois ans d'amour avant *l'intimité* assuraient au moins six ans de constance. On tient fortement à ce que l'on a si constamment désiré, et si difficilement obtenu; et comme on a eu tout le temps de voir les imperfections et les défauts, et que l'on ne s'est pas attaché à la légère, on aime avec ces défauts et ces imperfections: et l'on arrive même quelquefois à aimer ces imperfections et ces défauts, comme autant de charmes et de qualités de plus.

» Ajoutons encore pour l'encouragement de ces âmes tendres et angéliques qui se sentent la force d'aimer toujours, et à qui l'amour fait si peur, parce que l'amour a une fin, et que, ne considérant que cette fin, elles craignent d'être un jour, ou trahies, ou délaissées; ajoutons, que six ans de constance après *l'inti-*

mité vous assurent à jamais du cœur de l'homme qui vous aime. En effet si de son côté, il y avait eu ennui, dégoût, ou satiété, après six années vous aimerait-il encore ? »

— Léonore, le colonel t'aimait-il il y a huit jours ? te connaissait-il il y a un mois ?..

GERMYNE A FRANCIS ¹.

Tu es étonné de ma longue absence, tu me demandes ce qui a pu me retenir près d'un mois au Villars : mon ami, rien qu'une femme. On la disait prodigieusement vertueuse, et éper-

¹ Cette lettre nous paraissait extrêmement immorale ; et, bien que sa suppression détruisît en grande partie l'effet de cette petite composition, effet qui ne repose que sur un contraste entre l'amour du cœur et l'amour des sens, nous étions décidés à la retrancher, lorsqu'un de nos amis a ouvert le roman de *Clarisse*, et nous a lu vingt lettres, dans lesquelles *Lovelace* se montre bien autrement *abominable*, alors nous n'avons plus hésité : nous avons tout laissé.

(Note de M. Saint-Martin.)

dument amoureuse d'un autre homme : j'ai voulu voir : *j'ai vu !*

Parole d'honneur, mon cher Francis, je commence à croire que décidément l'amour est une chose contre nature, une affaire d'exaltation convenue, et de sentimens fermentés ou violentés comme tu voudras. Celle-ci avait bien tout ce qu'il fallait pour être aimée, et, le diable m'emporte, si pendant plus d'un grand mois qu'a duré *la résistance* (c'est déjà fort beau, n'est-ce pas), j'ai pu découvrir en moi la moindre parcelle d'amour. Voilà huit jours que nous sommes au mieux, eh bien ! je ne l'en aime pas davantage, et je dirai plus (mais cela tout-à-fait entre nous, car je ne veux pas passer pour être *plus monstre* que je ne le suis en réalité), je dirai plus : c'est que malgré ses larmes, ses combats et ses remords, je commence à trouver auprès d'elle le temps raisonnablement long. C'est une femme par trop primitive; et pour peu que ses grimaces durent encore une semaine ou deux, ce ne peut

manquer d'être d'un intolérable ennui ; et alors, après le bordeaux, eh bien ? eh bien, nous essaierons du champagne !

Je ne sais, mon ami, mais l'espèce femme me paraît dégénérer chaque jour. Elles ne sont plus aimables comme elles l'étaient il y a quinze ans. *Le chef-d'œuvre de la création* irait-il en s'appauvrissant comme tout le reste, ou bien (pour en revenir à notre comparaison de tout-à-l'heure), ou bien, y aurait-il encore moins de variétés de femmes, que de variétés de vins désirables. Ce serait vraiment lamentable, car, tu le sais, quand chaque jour on en a bu quelques bouteilles de chaque espèce, le satiété commence, et le déboire en devient odieux !

C'est la même chose qu'en chasse, je m'ennuie de toujours tuer des faisans, et dans ce malheureux pays il n'y a que des faisans à tuer.

Par momens, lorsque je bâille un peu plus qu'à l'ordinaire, et que certaine petite douleur sous l'orteil droit vient me taquiner, je

ressens quelque idée de faire une fin, et comme disait le notaire de Palaiseau de *prendre femme*; mais, dans ce diable de pays, je n'ai sous les yeux que de petites sottés, raisonnables autant qu'il faut l'être pour que leur conduite n'effarouche par les *futurs* : puis, une fois mariée, les voilà qui tombent en perpétuelle adoration devant l'homme qu'elles ne saluaient pas la veille, jusqu'à ce qu'un beau jour, quelque mauvais sujet de notre espèce vienne se glisser, de toute son épaisseur, entre elles et *l'époux adoré*, et faire éclipse totale sur ce soleil radieux !

Tout cela est assez triste, et passablement ridicule; et quand je me prends à rêver, ce qui m'arrive un peu plus fréquemment depuis que les trente-cinq ans ont sonné, je crains vraiment de m'être trompé comme un sot dans ma manière de vivre, et d'avoir fait route à côté du bonheur. Croirais-tu que l'exemple de mon imbécille de valet de chambre qui, depuis six ans, aime son laideron de village, et qui l'aime

encore comme au premier jour, me fait parfois enrager !

En vérité, en vérité ! les temps sont bien avancés pour en venir là ! Le diable qui m'attend la griffe ouverte, ne me laisserait peut-être pas toute la latitude désirable pour être aussi longuement constant ; et puis, en définitive, y a-t-il réellement une femme au monde que l'on puisse aimer SIX ANS ! !...

FÉLICIEN A CONRAD.

Conrad, j'ai tout appris : et je vis encore, et je suis calme, et je suis étonné de me trouver aussi résigné. C'est que je n'ai plus rien à perdre, rien à espérer ! c'est que je ne tiens plus à rien au monde ! Elle seule est à plaindre, et je suis le seul à accuser. Elle était femme ! et j'ai pu placer toutes mes espérances

sur son amour, tout mon bonheur sur son cœur ! Elle était femme ! et j'ai cru en elle ! Mon parti est pris. Je me tiendrai parole.

Oui, Conrad : dans mon délire, je raisonnais comme un fou, je bavardais comme un enfant. Je ne voyais qu'elle dans tous les rêves de mon imagination. Mais aussi que de bonheur me promettait son amour.... Aujourd'hui encore, aujourd'hui que j'ai tout perdu, ces rêves du passé me consolent, et mes illusions évanouies voudraient renaître au fond de mon âme. Mais hélas ! de quelque côté que je me retourne, je ne rencontre plus que la froide réalité !

Amoureux, et me croyant aimé, j'étais faible, je vivais avec mes sentimens. Méprisé, je redeviens homme, j'agirai avec mon caractère ; et, quand on a quelque caractère, quand on n'a aimé et désiré qu'une seule chose dans la vie, et que cette chose on la perd, Conrad, doit-on tenir encore à la vie ?

CONCLUSION.

Félicien ne se tua pas comme sa dernière lettre semblait le laisser à entendre. C'était un homme de peu de caractère, raisonnant beaucoup, déclamant beaucoup, et n'ayant d'énergie qu'en paroles : en un mot, un vrai poète. Il fut long-temps à se consoler, trouvant, disait-il, du bonheur dans son malheur ! Mais pourtant il se consola : il vécut : et, puisqu'il vécut, sans aucun doute, il fut encore amoureux !

Madame de Gerdy avait le cœur bien faible et l'imagination singulièrement mobile. Abandonnée du colonel : pendant les premiers jours de la rupture, sa désolation fut excessive, et durant trois mois elle fut vraiment inconsolable. A la fin du troisième mois, sa douleur l'ennuya ; et, pour y mettre fin, elle ne trouva

rien de mieux à faire que de prendre un nouvel amant, qui bientôt la trompa aussi. Cette double expérience eût dû la corriger, mais l'habitude d'être occupée par la galanterie lui en fit essayer d'un troisième, d'un quatrième, puis d'un trentième !

Accoutumée, dès-lors, à changer d'amans comme de robes, cette femme facile ne faisait pas languir ses adorateurs, ce qui était le moyen le plus assuré d'avoir du plaisir sans bruit.

Cette femme, si douce et si résignée, n'était pas jalouse, ce qui ne lui faisait pas commettre d'imprudences.

Cette femme agréable n'avait cependant ni assez d'éclat, ni assez de distinction pour que l'on se vantât de sa conquête, ni assez de vertus pour que l'on en fit gloire, ce qui lui assurait le secret. Et puis elle n'écrivait jamais, et, d'ailleurs, avait trop peu d'esprit pour que l'on montrât ses lettres. Elle n'avait pas non plus assez de beauté, ou, à son défaut, de ces charmes qui attachent, pour que l'on tînt vivement à

sa possession, et que ses ruptures fissent du scandale. Le nombre même de ses amans, et la rapidité avec laquelle ils se succédaient, déroutaient d'ailleurs les observations malignes du monde, et faisaient la sécurité de son mari, qui, la voyant aussi diversement occupée, croyait à sa vertu sans tache.

Elle passa de cette façon les dix à douze plus belles années de sa vie dans des plaisirs faciles, mais peu délicats ; et quand les plaisirs la quittèrent, elle remplaça l'amour par l'amitié, vivant avec ses anciens adorateurs comme avec autant de frères.

Devenue dévote, aujourd'hui on la rencontre assez fréquemment à l'église de St.-Germain des Prés, elle y écoute, avec une piété exemplaire, les conférences de l'abbé de Monthès; et quiconque oserait élever quelques doutes sur la vertu d'une personne aussi *irréprochable*, passerait pour un calomniateur, ou tout au moins pour un méchant.

Quand au colonel Germyne, quand il eut

essayé du champagne , puis du bordeaux , puis encore du champagne , son dégoût devint extrême. Ligué contre les femmes , avec trois ou quatre de ces vieux libertins blasés que l'on rencontrait naguère sur le boulevard ou dans nos salons , il en vint aux atrocités ! et comme le diable , il s'appliqua à faire le mal pour le plaisir de faire le mal. Abominable dans le monde , abominable dans l'intimité ! il torturait de mille manières les malheureuses qu'il séduisait ! Et , s'en prenant à elles de son dégoût et de sa satiété ; c'était sur elles qu'il s'en vengeait ! Bientôt en excécration à lui-même comme il l'était aux autres , et fatigué de leur faire horreur et de se faire horreur, un beau jour, il creva d'ennui !

Les pièces qui suivent, mais surtout celle que Tiel a si bizarrement intitulée — CRISPATIONS ! sont évidemment la dernière expression de sa dernière manière. Nous pensons qu'il les écrivit peu de jours avant ce voyage, qui se termina d'une manière si fatale, comme nous l'avons vu.

Ce sont là de ces compositions fortes d'in-

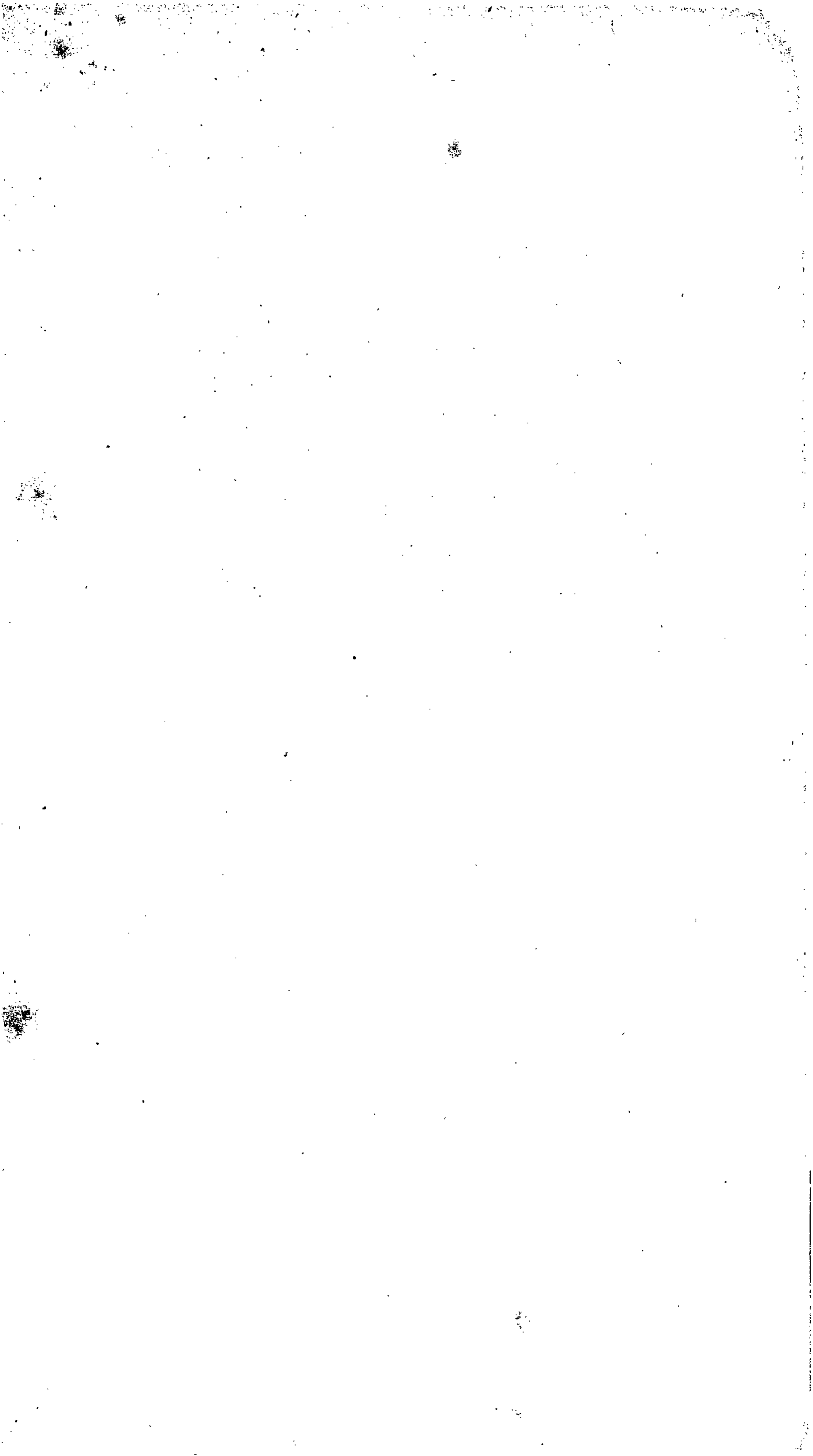
timisme, qui se déroulent capricieusement, pleines de drame et de psychologie ; et qui, aventureuses qu'elles sont ! après avoir joué avec les roses qui bordent le chemin, se dressent comme des vipères, et vont mordre le lecteur à l'âme !

Tiel a voulu évidemment se mettre en harmonie avec le milieu qui l'entourait ; c'est-à-dire suivre la mode ; et il l'a suivi tant bien que mal, quant à la forme dans le premier de ces récits, et quant au fond dans le second qui semble une contre-partie de la *Stella* de Goethe, ou peut-être le résultat d'un pari.

Un de nos amis, le respectable M. de Saint-Martin, qui a écrit la vie de Tiel que l'on a lue au début de ce livre, a prétendu qu'il ne fallait pas prendre au sérieux ces derniers ouvrages. Quelques *vieillards étroits*, célébrités d'une autre époque, ont été du même avis. Ils citent à l'appui de leur opinion, certaines phrases qui ne sont, disent-ils, que des imitations exagérées d'ouvrages modernes, mais

nous croyons qu'en cela, comme en toute autre chose, ces vieillards jaloux sont bien aises de protester contre une *nouvelle manière* qui les irrite singulièrement, et qui ne devrait cependant leur inspirer que de la reconnaissance ; et pour cause.

Au reste, les opinions étant partagées à ce sujet, c'est de l'intuition réfléctive du lecteur que nous attendrons les solutions les plus satisfactoires.



CRISPATIONS!

ROMAN INTIME.

MARFORIO

Che arma era questa di costui ?

PASQUINO.

L'homicidio in campo rosso !

(*Pasquino in estasi.*)

En vérité, je vous en ferai un comme cela
tous les soirs si cela peut vous distraire.

(*L'Hospice des fous incurables.*)

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander, et n'ayant rien reçu.

(*Poésies modernes.*)

I

Physiologiquement parlant.

— Abominable bavard ! s'écria le père Jean, si je n'étais dans une maison respectable, je te jetterais tout-à-l'heure par la fenêtre. — Holà messieurs !....

AVEZ-VOUS jamais remarqué combien tous ces chemins et ces petits sentiers, qui partent du mur d'enceinte de Paris, et s'allongent de divers côtés dans la campagne, ont chacun leur individualité et des caractères qui leur sont propres ?

Ils sont joyeux ou tristes, vivans ou mornes. Il y a des sentiers dignes et fiers. Aristocrates

de la bande, ils sont plantés des deux côtés d'ormes et d'acacias, ou de longues rangées de peupliers placés là méthodiquement, ou alignés, tant bien que mal, comme des soldats de la garde nationale un jour de revue. De distance en distance, sur le même rang que les arbres, apparaît la blanche façade d'une maison de plaisance ou d'un établissement orthopédique. Tel est le chemin d'Auteuil au-delà du Point-du-Jour.

D'autres sont coquets et joyeux compagnons. Dérangés, inconstans, ils ont des caprices : ils commencent noblement avec leur alignement de maisons et de grands arbres; et bientôt, portant sur le coin de l'oreille leur haie de rose et de troëne, ils se faufilent légèrement dans la campagne entre les épis de blés; et, pareils à ces jeunes élégans partis de Paris, qui vont folâtrer avec les jolies filles d'un bal champêtre, ils finissent par se perdre dans un champ de fraisiers, de lilas ou de rosiers, à Fontenay, aux prés Saint-Gervais ou à Nanterre.

C'est la promenade favorite du soldat, et de sa fauve et éphémère compagne. C'est là que vers la brune vous les voyez disparaître d'une manière bizarre, inopinée, fantastique; et quand par hasard vous repassez sur la route qu'ont suivie ces amans des joies solides, vous trouvez çà et là des champs de blés, dont les épis ont été turbulemment écrasés. C'est là que s'est assis le couple amoureux dans ses brusques et fréquentes éclipses; c'est là qu'ils ont oublié, lui sa caserne, elle sa rue sombre et son égout. Ces sentiers et ces champs de blés sont pleins d'un érotisme effréné et de clandestines jouissances; ils parlent fougueusement aux sens, et ce sont les lettres capitales dans la page des champêtres voluptés!

Il y a d'autres sentiers bordés des deux côtés de longs murs interminables. Ceux-là sont captifs. Condamnés à une réclusion perpétuelle, ils souffrent, se plaignent, s'allongent, se tordent, s'amaigrissent entre ces immenses bras de plâtre qui les étreignent et les empri-

sonnent; ils se rongent de désespoir; leurs flancs se creusent, se sillonnent de rides; et l'hiver, quand s'épanche le ciel, ils sont si malades, si affaissés, si ruisselans, ces pauvres sentiers, qu'ils font vraiment mal à voir.

C'est qu'à ceux-là, bien que placés au milieu des champs, l'air et la vue de la campagne sont interdits. C'est qu'ils n'ont pas cette liberté, dont jouissent les autres, de s'étendre un peu sur les plaines attenantes, soit à droite, soit à gauche, et de se délasser en se détirant à l'aise.

Et c'était un sentier de ce genre, un de ces sentiers où l'hiver a passé avec son cortège de supplice, un sentier à peine guéri des meurtrissures des lourdes charrettes, ou du pied de fer des chevaux, qu'un jeune homme au visage pâle et noble, à la stature d'athlète, suivait d'un pied audacieusement furtif, sur la fin d'un de ces beaux jours de mai, de ces beaux jours que le printemps députe au-devant de l'été.

Or, il était six heures et demie du soir ; et à cette heure ; où se ferment les rares habitations échelonnées de distance en distance sur ce sentier, qui conduisait de Vaugirard à Fontenay, qu'allait faire ce jeune homme dans une ruelle à peu près déserte ? Le bruit de ses pas, retentissant sur un terrain encore humide, éveillait seul les maisons déjà endormies. Aussi ces bruits inaccoutumés semblaient-ils les inquiéter, ces placides maisons si acoquinées au repos. Leurs fenêtres s'entr'ouvraient, leurs rideaux s'agitaient ; et tout étonnées à la vue de l'inconnu, elles semblaient se frotter les yeux comme pour s'assurer qu'elles ne se trompaient pas.

Cet étranger, nous l'avons dit tout à l'heure, était jeune, et il s'avancait rapidement, tournant fréquemment la tête.

Assuré de son complet isolement, il ralentit peu à peu sa course ; et, tout en longeant, tantôt une muraille, tantôt un fossé, il semblait rêver, et suivre, entraîné par une force intime, irrésistible, magnétique, quelque démon ou

feu follet, œuvre bizarre de son imagination fantastiquement exaltée.

Il y a dans ces premières soirées du printemps des effets vrais, singuliers, inexprimables. Ces effets abondent en alimens pour l'extase, en voluptés acidules et pénétrantes qui sourdent à torrens de la nature extérieure, et qui sont la pâture la plus attrayante de ces âmes mélancolieuses qui savent les déguster.

Ames heureuses !

Celles-là connaissent seules toute la spontanéité candide et fraîche, tout le charme intuitif que donne à la nature l'éclat passager des ultimes rayons du soleil du soir, perçant le voile fauve et prestigieux des vapeurs, ou déchirant un long rideau d'arbres ravissamment feuillus.

Ils sont si beaux les feuillages au mois de mai !

Leur couleur douce et vivifiante séduit au bonheur, et invite aux rêves les plus blonds et les plus dorés.

Et puis quand le vent souffle, la sonorité

indéfinissable de leurs inflexions argentines, moelleuses, animées, semble un langage ami qui bégaie un adieu dans la solitude.

Donc la soirée était prodigue de ces invitantes caresses ; et cependant ce n'était ni pour en jouir, ni pour se rassasier de ces joies berçantes de la nature, de ces joies si étonnamment variées dans leur monotonie pleine de fécondance, que l'inconnu avait quitté Paris, et qu'à la faveur des dernières lueurs du jour, il se glissait dans la ruelle écartée, seul, comme un voleur.

Bientôt il eut atteint les dernières maisons du hameau, et là, ce jeune homme, qui demeurait, lui, rue Laffitte, promena sur toute la longueur de la ruelle un de ces regards froids et profonds, un de ces regards des instans de péril ; et, assuré qu'aucune créature vivante n'apparaissait dans le chemin, il courut vingt pas de toute sa vitesse ; puis se collant contre la porte d'une petite maison, la der-

nière de la rangée , il donna rapidement deux coups de marteau.

Pendant les trois minutes qui s'écoulèrent avant que la porte ne s'ouvrît , et durant lesquelles il resta appliqué contre la muraille, il ne sentit l'existence que par les bonds convulsifs de son cœur, et par l'intolérable chaleur qui, sourdant de sa poitrine, monta tempétueusement au cerveau, qu'elle agita d'une fièvre âcre et passagère.

C'est pour cela que tour à tour son visage fut si ardent et si pâle.

C'était une de ces maisons comme il y en a en si grand nombre aux environs de Paris : maison frêle ; maison grise et brune à son sommet, jaune et olivâtre à sa base ; maison étroite, à deux étages, sur trois fenêtres de front ; maison de rentier modeste ; maison de commerçant retiré ; maison de femme publique qui a sagement fait fortune ; ou de ménage sans famille. — Espèce de cage, gracieusement travaillée , et accrochée entre une cour de trente

pieds carrés et un jardin d'une étendue plus minime encore, que décorent deux peupliers, un acacia, six tuyas rangés longitudinalement, pour dissimuler la blancheur du mur d'enclos, huit pots de fleurs, et un petit bassin de trois pieds de diamètre, où les chats vont boire, dont le fond a été semé de coquillages, et où quelquefois frétille maladivement un poisson rouge; — maison et jardin que le Parisien appelle effrontément *ma campagne*, *mon parc*; campagne chétive, dont l'étendue a moins d'un demi-arpent; pauvre parc, dont tout le gibier se compose d'une famille de lapins se disputant leur feuille de chou, au fond du tonneau qui les a vus naître, où ils végètent d'un air ennuyé, et dont ils ne sortiront que pour s'ébattre dans la casserole de la ménagère!

Une lumière bien faible brillait seule à travers les rideaux d'une petite fenêtre. Au bruit du marteau, la lumière tressaillit, disparut; et quand elle se montra, illuminant cette fois deux fenêtres de l'étage supérieur, on avait

ouvert la porte , et l'inconnu était entré.

Gustave Soligny , c'était le nom de ce jeune homme. Né d'un artisan qui avait de l'ambition pour son fils , depuis deux ans il faisait son droit à Paris. Pendant la première année , il garda soigneusement cette innocence et cette virginité campagnarde qu'apportent à Paris tant de bons et fougueux jeunes gens : virginité que l'appétit de géant de ce polype aux mille bras a bientôt engloutie ; tribut de candeur et de pureté , que la province paie avec tant d'autres , à sa voracité centralisatrice , sans que jamais le monstre soit rassasié !

Au commencement de la seconde année de son droit , Gustave fit de dangereuses connaissances , et se livra à toutes sortes d'excès. Il fêta l'orgie , la nouvelle déesse. Il fit des dettes. Pour payer ses dettes , il se mit dans les *affaires* ; et c'est à Frascati qu'il avait établi *sa maison de commerce* : c'est-à-dire qu'il passait toutes ses soirées autour d'une table de roulette , employant assez bien son temps.

Car pendant plus d'un mois, un bonheur si constant s'attacha à ses opérations financières, qu'il ne tarda pas à se trouver à la tête d'une somme de cent cinquante mille francs.

Cent cinquante mille francs pour un jeune homme de vingt ans, quel trésor inépuisable !

Gustave fut sage cependant. Car si ce jeune homme avait de l'ardeur, c'était de l'ardeur forte et contenue ; et au moment où les passions en branle tonnaient à toutes volées dans son âme, et où son cœur ardaient plein de flammes, il se faisait silence dans sa tête, et son cerveau était froid. Cet admirable amalgame d'émotion et de raison, d'entraînement et de retenue, amalgame qui constitue l'idéal du sang-froid, n'appartient qu'aux âmes assez puissantes pour concevoir l'infini dans le bonheur ou le malheur ; c'est-à-dire aux âmes assez fortes pour se lancer de toute leur vitesse sur une pente escarpée, assurées qu'elles sont de pouvoir s'arrêter à temps, ou franchir l'obstacle où d'autres se briseraient. Aussi ces âmes merveilleuses ne

veulent-elles s'attaquer qu'à ce qui effraye ou rebute le vulgaire, et ne regardent-elles comme possible que l'impossible ! Hors ces prodigieuses exceptions, tout leur est trivial, tout leur est méprisable. Elles ne veulent ni de demi-bonheur, ni de demi-malheur ; et se jettent à corps perdu dans la vie, n'aspirant qu'à la joie des anges ou à la douleur des démons.

Or, Gustave Soligny avait une de ces âmes vastes et robustes ; et c'est pour cela qu'il sut s'arrêter à temps. Le jeu pour lui n'avait pas d'ivresse ; c'était tout au plus un calcul, un moyen. Ce moyen lui avait réussi au-delà de ses désirs : il chercha donc d'autres jouissances, que ces jouissances sans verdure qui l'eussent bientôt abruti. Las de jouer de l'argent, il voulut jouer à l'amour, à la femme, et encore ne jouer dans ce genre qu'un jeu qui en valût la peine, c'est-à-dire énorme, difficile, fougusement disputé, et où le gain fût magnifique !

Il y avait dans la maison de la rue Laffitte,

qu'habitait Gustave depuis son arrivée à Paris , un couple singulier , un couple unique peut-être dans une ville comme Paris , où si peu de choses sont uniques ; couple ravissamment combiné , type inconnu de bonheur, frappé en dehors de toutes nos habitudes journalières.

Le mari était arrivé, poussé par les tourmentes d'une jeunesse orageuse , à la moitié de la vie. A quarante ans , Alphonse de Montclerc avait encore gardé la fougue de la jeunesse , et il y joignait la sage maturité du vieillard. Grand , et portant la tête haute , dans son jeune âge, il avait dû être remarquablement beau ; mais les fatigues de la guerre (il avait été soldat pendant vingt ans) , et une longue tristesse causée autrefois par une de ces immenses déceptions qui ravagent l'homme corps et âme , avait dévasté ce digne et beau visage ; elle avait , la jalouse , amaigri sensiblement l'ovale parfait d'une figure primitivement régulière , détendu l'arc de ses sourcils , abaissé les coins d'une bouche fière ;

et pleine de sourires et de tendresse. Mais ces faibles imperfections s'oubliaient devant la belle eau de son œil noir et lucide, et s'harmoniaient suavement avec l'intelligente dentelure de son profil légèrement anguleux.

C'était une figure d'homme, modèle : forte et noble !

Sa Léonide, femme aux formes délicatement modelées, création angélique, qu'on eût dit échappée aux gracieuses fantaisies d'un grand poète ; sa Léonide avait alors toutes ses affections, tout son amour !

L'infortunée !...

Elle avait eu une de ces enfances affreuses, inconnues aux jeunes filles de nos pays.

Née à Scio, elle avait échappé par miracle au massacre dont cette île avait été le théâtre en 1824, lors de la grande insurrection des Grecs.

Elle avait vu sa mère déshonorée, son père égorgé, sa maison brûlée. Elle même, âgée de moins de sept ans, avait été sauvée par un

homme cupide, qui spécula sur ses charmes naissans, et qui, voulant les conserver intacts, avait employé à préserver son innocence les bizarres et cruelles coutumes de l'Orient. A l'âge de dix ans, sa beauté étant déjà remarquable, son maître l'avait exposée dans l'un des bazars d'Alexandrie pour être vendue. Alphonse de Montclerc, touché de tant de charmes, et ému par la mélancolique beauté de la jeune fille, l'avait achetée; et, au retour de sa campagne de Morée, il l'avait amenée à Paris.

Puis, là, cet homme aux passions d'une énergie sourde, mais tenace, sentit son cœur déserté se repeupler auprès d'elle. Il s'attacha à cette enfant comme à une angélique apparition tombée du ciel dans l'enfer de sa vie; et bientôt il eut condensé sur elle ses affections les plus intimes, et un double amour, amour de père et d'amant!

Léonide, de son côté, grâce à son organisation toute mobile, tout orientale, toute grecque, acquit rapidement, sans beaucoup d'o-

piniâtreté et de travail , cet ensemble de connaissances indispensables à une jeune fille ; et à quinze ans, c'était l'une des beautés les plus délicates et les plus souriantes, sur lesquelles un cœur d'homme pût épancher sa fougue, et placer ses espérances de bonheur.

Aussi Montclerc ne tarda-t-il pas à l'aimer de toutes les forces de son âme ; et Léonide partagea bientôt le passion de celui qu'elle regardait comme un sauveur.

Et puis Alphonse fit sa femme de celle qui était sa fille adoptive, et qui à Smyrne eût été son esclave ; et la banale intimité du mariage ne vint en aucune façon diminuer l'amour pur, l'amour religieux, qu'ils ressentaient l'un pour l'autre.

Bientôt même, voulant concentrer plus profondément ses affections et sa vie , et se livrer plus à loisir à une passion sans bornes comme son âme, Alphonse, qui du reste jouissait d'une heureuse aisance , donna sa démission : sacrifiant les jouissances d'amour-propre que lui

promettait une position brillante dans l'armée , et les récompenses prochaines dues à de longs services , aux jouissances plus pénétrantes , plus secrètes du sentiment , et s'isolant à plaisir , pour mieux jouir , dans son égoïsme clandestin et solitaire , de ces trésors de bonheur dont les regards arides d'un monde envieux auraient desséché la fraîcheur , dont la fréquentation eût effarouché la pudeur de sensitive , et dont le souffle contagieux eût troublé la placide suavité :

Il voulut s'enivrer seul des parfums de cette douce fleur du ciel éclore inopinément sous ses pas.

Et c'est contre une telle passion que Soligny eut l'audace de se heurter , décidé dans ce nouveau jeu , dans ce jeu aux chances plus délirantes et plus furieuses que celles qui jusqu'alors avaient ballotté sa vie , décidé , d'un seul coup , à tout perdre ou à tout gagner.

Nous avons dit que même au milieu des terribles bouleversemens de ses passions les plus

déchaînées , de ses fantaisies les plus échevelées , les plus entraînantes , Gustave possédait encore ce sang-froid étrange , don du ciel , terrible à tout adversaire de ceux qui en sont gratifiés , parce qu'il leur fait lire l'avenir et en quelque sorte le possible dans les évènements de la vie ; don magnifique que reçoivent bien peu d'hommes , et qui , selon le théâtre où le sort les a placés , en fait des diplomates raffinés , des ministres habiles , des héros incomparables , ou des scélérats renommés.

Ce coup d'œil d'homme de génie lui fit voir le faible de son adversaire dans la lutte qu'il allait engager : d'un côté , l'égoïsme aveuglément amoureux d'un mari déjà vieux ; de l'autre , le dangereux isolement d'une femme vive et ardente comme une fille de l'Orient.

Soligny entra donc dans la petite maison de Vaugirard à la brune , et ce ne fut que le lendemain qu'il en sortit.

II

Circonvolutions.

Blow winds , and crack your cheeks ; rage, blow !
SHAKESPEARE (*King Lear*).

LA maison où demeuraient Gustave et les deux époux , était située à l'entrée de la rue Laffitte, au fond d'une longue cour plantée d'arbres des deux côtés. Cette maison se composait de trois étages. Le premier était occupé par Montclerc et sa femme ; le second par Gustave ; et l'étage supérieur par les domestiques et les cuisines. Cette maison , accolée à d'autres plus considé-

rables, n'avait par-derrière que des jours de souffrance percés sur une ruelle tout-à-fait déserte et infrequentée.

Soligny habitait donc la même maison que les deux époux.... Le champ de bataille était, comme on voit, favorable à l'assaillant.

Cependant, avant tout, il fallait être vu, puis remarqué, puis connu. Ces préliminaires sont de toute nécessité; et Gustave était un manœuvrier trop habile pour les négliger. Mais cette tactique, d'une exécution facile d'ordinaire, devenait singulièrement ardue dans cette occasion.

Car, jusqu'alors, Léonide avait été si complètement heureuse, si profondément absorbée dans son amour, que le reste des hommes, oublieusement délaissé, ne semblait pas exister pour elle.

Aussi Gustave eut beau passer et repasser sous ses fenêtres, s'y poser magnifiquement devant elle, tousser, parler haut; et, quand il la voyait arriver à l'extrémité de la longue

avenue, descendre, et s'avancer hâtivement pour la rencontrer en chemin, il ne put lui dérober une seule attention, lui voler un seul coup d'œil : tant son cœur, tant sa pensée, tant sa vision, à cette pauvre femme, étaient concentrées, intérieures comme son bonheur !

Il fallait cependant, et n'importe à quel prix, être aperçu ; et, las de quêter un regard, Gustave, en homme perspicace et impatient, en homme avide d'action et de catastrophes, comme doit l'être celui qu'anime un sentiment jeune et hardi ; Gustave résolut d'attirer, par quelque combinaison étrange, l'attention de la jeune Grecque, et d'exciter sa curiosité si insouciamment féminine.

Or, un jour qu'il avait fait une dernière et désespérée tentative pour se bien mettre en évidence, et qu'il avait même osé toucher le coude de Léonide, en se croisant avec elle dans la longue avenue, ce qui lui avait valu seulement un « pardon, monsieur » des plus glacés et des plus vagues, il jugea que les moyens

ordinaires étaient tout-à-fait inefficaces, et résolut d'essayer d'une tactique plus approfondie.

Le lendemain donc, il fit venir trois maîtres de cor-de-chasse à la fois, il commença un quatuor qui dura cinq heures; et pendant une longue moitié de la journée, la maison retentit, jusque dans ses réduits les plus reculés; de cette harmonie vraiment infernale.

Le premier jour cependant l'effet fut à peu près nul; et quelques faibles mouvemens du rideau de mousseline de la belle Grecque trahirent seuls l'impatience des suppliciés.

Le jour suivant les fanfares recommencèrent de plus belle, avec le renfort d'un trombone et de deux trompettes. Cette fois, un des virtuoses jouait un motif choisi parmi les plus bruyans; l'élève répétait imperturbablement le morceau, pesant sur chaque mesure, faussant cruellement les notes les plus retentissantes; et quand il avait achevé son déplorable solo, toute la troupe grondait, ronflait, sifflait, tonnait et crépitait à la fois; puis le solo recom-

mençait plus déchirant encore ; puis le chœur éclatait de nouveau , ébranlant les vitres , faisant gémir les cloisons et vibrer les murailles par son abominable fracas.

Cette fois , le moyen fut efficace.

La litanie de démons enragés durait depuis plus de trois heures ; et , comme par un effort désespéré , toute cette horrible et stridente symphonie se déchaînait avec plus de furie que jamais , quand un domestique monta , et vint , de la part de M. de Montclerc , réclamer la cessation de cet effroyable concert , qui , prolongé davantage , l'obligerait d'avoir recours à l'intervention du juge de paix.

Gustave écouta froidement la harangue du domestique. — C'est bien ! dit-il , quand le brave homme eut achevé ; et il lui ferma tranquillement la porte au nez. Puis la musique reprit , plus aigre et plus épouvantable encore qu'auparavant.

Le lendemain , nouveau concert ; et , pour en accroître l'incomparable mélodie , un ser-

pent était venu y mêler ses lamentables mugissemens. Cette fois , la place n'était plus tenable : ce bruit affreux , incessant , qui tournoyait dans tous les recoins de la petite maison, la remplissait en entier , faisait sauter les vitres, et grandissant d'instans en instans , écrasait les oreilles de son assourdissante harmonie.

La leçon de musique durait depuis une demi-heure environ , lorsque Gustave , malicieusement placé à sa fenêtre pour en observer l'effet , vit M. de Montclerc traverser brusquement la cour, en se dirigeant vers la porte. A plusieurs reprises il tourna ses regards vers les fenêtres d'où partait le bruit assassin ; et , dans son œil tout de flamme , se peignait la rage mal contenue de son âme tempétueusement irritée.

Celui-là était en fuite , et la musique continua toujours.

Mais M. de Montclerc était à peine parti depuis cinq minutes , que l'on sonna chez Gustave. C'était la femme de chambre de Léonide. Elle venait de la part de sa maîtresse prier M. Soli-

gny de vouloir bien descendre chez elle un moment.

Soligny ne se le fit pas répéter deux fois : il prit son chapeau et suivit rapidement la messagère.

Oh ! comme son cœur battit tumultueusement en franchissant ce seuil désiré ! C'était donc là que vivait celle qui désormais était l'âme de toutes ses pensées ; celle qu'il voulait conquérir, dût-il y consacrer les plus belles heures de sa jeunesse , et même sa vie. Il sentit les ravages effrayans que cette passion avait déjà faits dans son âme. Car depuis le jour où il avait quitté les infâmes réduits de *Frascati*, toutes ses facultés, toute son ambition, s'étaient concentrées autour de la conquête de cette femme. Il s'en éprenait comme un enfant, comme un fou ; et l'amour même qu'il lui reconnaissait pour un autre , ne faisait qu'accroître le sien , comme une difficulté, immense il est vrai, mais singulièrement propre à grandir le prix du triomphe , et à rendre la victoire plus flatteuse.

L'obstacle était pour lui le plus mordant des aiguillons ; l'obstacle qui, pour ces âmes héroïquement trempées, élargit l'horizon du bonheur, grandit le désir, et leur fait trouver, quand vient l'heure du triomphe, d'inexprimables jouissances, et des voluptés grandes et effrénées comme leurs passions.

On ouvrit la porte, et il entra.

Madame de Montclerc l'attendait, debout dans son antichambre. Ses mains étaient jointes et serrées. Son petit pied battant le parquet, s'élevait et s'abaissait rapidement sous la blanche mousseline de sa robe. Ses lèvres étaient pinçées ; et ce sourire âcre, et plein de sardonisme, d'une jeune femme irritée, qui se contient à peine, errait capricieusement sur ses lèvres, et animait ses yeux brillans comme deux astres en fureur !

C'était vraiment une colère ravissante.

Gustave, en entrant, la salua profondément, mais néanmoins avec beaucoup d'aisance et de noblesse.

Elle lui rendit à peine le salut de la tête, puis d'une voix contenue :

— Monsieur, dit-elle, vous avez donc juré de nous déchirer les oreilles. Nous sommes déjà presque sourds. Votre musique est charmante (et elle sourit avec ironie); mais elle est peu aimable, et vous, monsieur, vous ne l'êtes guère davantage. Hier déjà je vous avais prié de ménager nos oreilles; mais vraiment je commence à croire que les musiciens sont sans pitié.

Elle prononça très-rapidement sa petite harangue, assez vive, mais qui l'eût été mille fois davantage, si d'abord elle se fût laissée aller à son indignation, et si plus tard l'aplomb et l'aisance singulière de son jeune voisin ne l'eussent étonnée.

— Hier, madame.... hier, je n'ai vu que le domestique de monsieur votre mari, qui m'a parlé pour son maître; et, entre hommes, on a, je vous l'avouerai, assez peu l'habitude de se faire de ces sacrifices, surtout lorsqu'il s'agit

d'obéir à des menaces, et de renoncer à des plaisirs très-vifs : à une passion.

— Vous aimez donc beaucoup la musique ? dit-elle avec un ton de curiosité enfantine, la confiance de Gustave lui ayant fait presque oublier sa colère.

— Passionnément, madame, comme tout ce que j'aime.

Léonide se pinça les lèvres et rougit. Sa colère était tout-à-fait tombée ; mais elle sentait qu'elle s'était un peu hasardée.

— Alors, monsieur, il faudra donc nous résigner ou à vous fuir, ou à *vous* entendre.

Et elle sourit en appuyant sur le *vous*.

— Nullement, madame ; il suffit que je sache que cette musique vous déplaît, pour que désormais vous ne l'entendiez plus ; et puis, vous m'avez trouvé si peu *aimable*, que je dois, en vérité, essayer de me réhabiliter auprès de vous.

Madame de Montclerc était évidemment embarrassée : de l'attaque, elle passait dès-lors à la défensive.

— Je vous suis fort obligée de votre complaisance, lui dit-elle ; mais vraiment je crains d'exiger un trop grand sacrifice. J'avais mal jugé... je ne croyais pas... c'est vraiment trop aimable de votre part... *je* voudrais pouvoir...

Et comme son trouble croissait, qu'elle sentait qu'elle allait peut-être s'engager un peu trop, et qu'elle rougissait beaucoup, Léonide laissa le *je*... et appela à son secours cette sorte de retenue froide et digne, qui, dans l'occasion, manque rarement aux femmes, mais qui, sentant *le calcul*, produit justement l'effet contraire de celui qu'elle devrait produire.

— Monsieur, reprit-elle, *mon mari* et moi nous vous aurons beaucoup de reconnaissance ; soyez-en persuadé.

— Madame, répondit Gustave, *votre* reconnaissance (et il prononça le mot *votre* d'une manière tellement sentie, que dix phrases n'en eussent pas dit davantage), *votre* reconnaissance est tout ce que j'ambitionne : mais vrai-

ment, pour un aussi grand prix, ce sacrifice est si peu de chose, que je crains de ne point la mériter.

Et en achevant, il salua profondément madame de Montclerc et se retira.

Dès ce moment la maison retrouva son calme d'autrefois. Un silence vraiment religieux remplaça les stridentes harmonies du cor et les véhémentes crépitations de la trompette. Léonide avait l'imagination vive, éclairée, poussée en avant, et elle sentait à merveille que chaque minute de ce silence était un aveu d'amour, et chaque jour de ce calme une ardente déclaration.

On avait sacrifié à un seul de ses désirs un plaisir que l'on aimait passionnément.

On l'aimait donc !

Et la logique muette des amans est souvent plus irrésistible que leurs protestations les plus éloqu岸tes.

Elle aussi, un jour elle l'aima !

III

Couleur de chair.

Via

Roffian, quì non son femine da conio.

DANTÉ, *Inferno*, XVIII.

GUSTAVE, en quittant madame de Montclerc, était en proie à une passion furieuse, à une passion qui, dans quelques minutes, avait grandi de toute l'énergie de son âme.

L'apparente froideur de Léonide l'irritait. Il jura de pénétrer à force ouverte dans ce cœur tout dévoué à un autre, de violer cette virginité de sentiment, et d'amener à un dénoue-

ment, ou heureux ou tragique, ce drame dont les premières scènes se nouaient au milieu d'immenses difficultés.

Il aimait, lui, cette femme peut-être parce qu'elle en aimait un autre. Son imagination s'armait contre l'impossible. Mille félicités indicibles lui apparaissaient à chaque horizon, rendues plus délicieuses, plus mordantes encore par les délirantes amertumes d'une jalousie anticipée. Car Gustave était follement jaloux de cet homme que l'on aimait tant, et qu'on lui avait jeté à la tête comme un mot dur après les premières paroles d'amitié.

Il se livra donc, sans hésiter un instant, à cette conjuration de toutes ses passions d'homme; sans songer seulement que son indigne folie allait mettre en question le repos, le bonheur, la vie même de deux êtres si heureux jusqu'alors; sans un seul regard de terreur en arrière, sans un remords, sans un doute, calme, atroce, décidé!

Toutes les journées qui suivirent, Gustave

Les passa invariablement, du matin au soir, à la petite fenêtre d'un cabinet placé dans l'angle de la maison, et d'où l'on avait vue sur l'appartement des époux. Sa constance était vraiment admirable : il ne semblait vivre qu'à cette fenêtre : aussi ne manqua-t-il pas d'attirer l'attention de Léonide, qui déjà n'était plus indifférente.

Cette tactique d'amoureuse patience durait depuis plus de huit jours, et Gustave avait pu s'apercevoir que, de la part de sa belle voisine, l'intérêt n'avait pas été en décroissant. Quelques légers mouvemens du rideau avaient trahi d'abord la présence d'une personne placée près de la fenêtre. Aux mouvemens du rideau avaient succédé des tentatives plus distinctes. Bientôt même le taffetas s'était entr'ouvert, et il avait entrevu le joli visage de Léonide. Puis après dix jours d'opiniâtre constance, un soir, pendant l'absence du mari, tous les anneaux avaient glissé sur la barre de bois dorée qui portait le rideau, et Léonide s'était montrée en entier derrière les vitres de la fenêtre, et son

beau visage témoignait beaucoup moins d'indifférence qu'elle ne l'eût peut-être voulu : car Léonide était de ces femmes que le premier mouvement emporte, et chez qui, lorsque le cœur est touché, la première nature reparait.

Dès lors Gustave pensa qu'il était temps de frapper un grand coup. Son cœur débordait. Il avait hâte de l'épancher, dût-il le faire sans espoir ; et dans cette chasse fougueuse qu'il livrait au bonheur, il avait besoin de se trouver face à face et d'engager corps à corps une lutte terrible avec sa proie, qu'elle fût soumise ou indomptable, gazelle ou lionne !

Or, par un de ces derniers beaux jours d'automne que l'année nous laisse en fuyant comme un doux adieu, ou comme un souvenir d'amour, M. de Montclerc avait quitté Paris, et s'était rendu à cette petite maison de Vaugirard que nous connaissons. Cette maison il l'avait achetée depuis peu toute nue et délabrée, et il y avait mis sur-le-champ vingt ouvriers pour la réparer, afin qu'avant l'hiver les travaux assez

considérables qu'il comptait faire pour la rendre habitable et commode, fussent achevés, et qu'au printemps suivant il pût y conduire sa femme.

Cette maison à demi champêtre, Montclerc voulait en faire un sanctuaire unique, un autel consacré aux chastes voluptés d'un amour clandestinement légitime. Sa Léonide devait en être la divinité. Depuis plusieurs semaines, il s'attachait à deviner ses moindres caprices, ces petits souhaits pleins de recherche et de fantaisie que les femmes forment intérieurement, et qu'elles n'expriment que par des monosyllabes, à demi-voix, dans les momens d'abandon, parce qu'elles les regardent comme des enfantillages ou des impossibilités, et qu'elles craignent, en les laissant deviner en entier, de passer ou pour bien jeunes, ou pour bien folles. Ces moindres désirs, Alphonse les avait tous étudiés, décidé à les réaliser tous, et à faire à sa femme une surprise d'amant.

Alphonse s'était donc rendu à cette petite

maison ; et comme il devait donner en entier le plan des travaux qu'il y projetait , et qu'il voulait achever ce travail d'une seule fois , il résolut d'y passer la nuit , et eut le soin d'en prévenir sa femme en déjeunant , peu de momens avant de monter en voiture. Un domestique qui les servait entendit seul leur conversation , et fut seul témoin de leurs adieux.

Pour rendre plus compréhensibles les événemens qui vont suivre , il est , je crois , nécessaire de décrire avec quelques détails la maison qu'habitaient à Paris les divers acteurs de ce drame.

Un petit perron , formé par six grandes dalles de granit superposé , conduisait dans une antichambre , au fond de laquelle s'élevait un léger escalier tournant. Cet escalier était le seul moyen de communication pour les trois étages de la maison. L'appartement des époux et celui de Gustave avaient chacun leur carré à l'un de ses tournans ; et enfin , dans le haut , il aboutissait aux chambres des domestiques.

Cet escalier, d'une recherche et d'une élégance rare, était, du reste, fort peu solide. C'était une espèce de délicate découpe en bois de citronnier, ornée de charmantes incrustations, et soutenues par de légères colonnes en bois d'ébène sculpté. Enfin, ce joli ouvrage d'une gracieuseté toute frêle, tout aérienne, était entièrement à jour, et des bois de différentes espèces entraient seuls dans sa composition.

Le soir, la porte de l'antichambre au bas de l'escalier, ouvrant sur la cour, était soigneusement fermée en dedans.

Or, dans la nuit qui suivit le départ de M. de Montclerc, lorsque toute la maison était plongée dans le plus profond repos, et que tous les bruits du dehors et du dedans avaient cessé, des cris étouffés partirent tout à coup de la partie supérieure de l'escalier.

— Au feu ! au feu ! criait-on avec force.

En un clin d'œil Gustave est sur pied. Il se précipite en toute hâte vers sa porte que

les flammes commençaient à atteindre : elles dévoraient l'escalier, et leurs langues ardentes serpentaient le long des piliers, et couraient, cruelles et rapides, d'une marche à l'autre.

Dans ce moment, des clameurs effrayantes retentirent au premier étage au-dessous de lui. C'était madame de Montclerc, qui, réveillée par le bruit et ayant ouvert sa porte, était repoussée par l'incendie dans l'intérieur de l'appartement. Trouvant l'escalier embrasé et la maison toute en feu, elle ne voyait plus d'issue possible, et dans son désespoir elle poussait des cris déchirans.

En moins d'une demi-minute, Gustave a pris son parti. Il s'enveloppe de trois couvertures, se jette toute une fontaine sur le corps, se précipite tête baissée à travers les flammes, descend l'escalier en trois sauts, et se trouve à l'entrée de l'appartement de madame de Montclerc, qui n'avait pas osé refermer sa porte, et qui, dans ce moment, se tenait dans la pièce la plus éloignée de l'incendie, pâle de terreur,

se tordant les bras , et se livrant au désespoir, en fille de l'Orient, c'est-à-dire sans mesure aucune.

En entrant, Gustave fut frappé de la beauté sublime de Léonide à demi nue, et de l'inappréciable éclair de joie qui brilla dans ses yeux quand elle l'aperçut.

Il arrivait là, au milieu de la désolation, à travers les flammes, comme un Dieu sauveur. Elle oublia qu'il était homme, qu'elle était femme, et se laissant aller à un premier mouvement d'abandon, elle se jeta dans ses bras avec passion.

Et cependant Gustave n'était pas son mari, et jusqu'à ce jour aucun autre homme que Montclerc n'avait même touché sa main.

A l'aspect de cette femme à peine enveloppée dans une élégante et gracieuse robe de nuit, aux cheveux relevés en bandeau sur le front, détachés fantastiquement sur l'arrière de la tête, et tombant en tresses soyeuses et luxuriantes sur ses épaules blanches et nues ;

à la vue de cette femme plus ravissante dans ses terreurs que les anges du ciel dans leurs joies, Gustave se sentit tout rempli d'une indicible furie d'amour. Il l'étreignit violemment sur son cœur ; et oublieux des dangers qui les entouraient, de l'incendie qui les poursuivait, des tortures qui les attendaient, il dévora un baiser sur ses lèvres. Ce baiser, plus ardent que les brasiers qui frémissaient autour d'eux, rendit à Léonide la connaissance d'elle-même, ou plutôt son sang-froid. S'arrachant avec épouvante des bras de son périlleux sauveur :

— Ah ! lui dit-elle , ah monsieur ! je vous prenais pour mon ange gardien !

— Oh ! oui, je veux vous sauver !... oh ! si vous saviez combien vos jours me sont précieux !... combien vous m'êtes chère !...

Et il se rapprocha de nouveau de Léonide.

— Silence ! monsieur , silence ! s'écria-t-elle d'un air solennel, en le repoussant ; votre langage m'effraie, et je ne veux pas en entendre un

mot de plus : vous pouviez être mon sauveur , et , je le vois , vous n'êtes venu que pour me perdre ; je vous prenais pour un ange tutélaire , et vous vous jouez , comme un démon , d'une malheureuse qui n'a aucun secours à attendre ; vous vous jouez de cette mort qui nous menace , de ces flammes qui nous pressent . Ah ! monsieur , c'est horrible ! vous n'avez pas de pitié ! vous êtes bien coupable !

— Quoi ! Léonide , vous implorez ma pitié , quand , prêt à tous les sacrifices , prêt à braver mille morts !...

Dans ce moment un bruit effrayant se fit entendre derrière eux . C'était la partie supérieure de l'escalier , qui , n'étant plus soutenue par sa base , s'abîmait avec un épouvantable fracas . Une fumée horrible remplit l'appartement ; et les flammes , ruisselant par la porte entr'ouverte , atteignirent bientôt les meubles de l'antichambre .

Le danger était imminent . A cette vue Gustave fit taire son amour , et s'élançant vers la

porte, il la ferma, pour gagner au moins le peu d'instans que la flamme mettrait à la consumer. Puis, se relevant de toute la hauteur de son courage, sublime dans les momens de péril, et le front et le regard illuminés d'une sorte d'éclat surnaturel :

— Léonide ! s'écria-t-il, Léonide, ne tremblez pas, ne craignez rien : vous m'avez rappelé mon devoir, et quoi qu'il en coûte, je saurai l'accomplir !

Et entraînant madame de Montclerc du côté d'une fenêtre qui donnait sur la cour; et saisissant draps, rideaux, couvertures, tout ce qui lui tombait sous la main, il les lie ensemble, les attache au balcon de fer; et se confiant en cet appui et aux mains blanches et émues de Léonide qui tremblait maintenant pour celui qui l'effrayait tout à l'heure, il se laisse glisser le long du drap, dans la cour, à trente pieds au-dessous de la fenêtre. Peu d'instans après, il était de retour, armé d'une longue échelle, et dans la minute qui suivit, soute-

nant Léonide dans ses bras, électrisé par son amour, et puisant dans son cœur et dans son espoir des forces surhumaines, il descendait rapidement la périlleuse échelle, touchait le sol, et déposait sous les grands arbres son adorable fardeau.

Léonide était sauvée de l'incendie ; mais un danger plus grand peut-être la menaçait maintenant.

Dans le même moment, les secours arrivaient de tous côtés. Bientôt on se rendit maître du feu, qui avait borné ses ravages à l'enceinte du joli escalier ; et madame de Montclerc, montant par des degrés que l'on improvisa sur les décombres fumans, se retrouva dans son appartement, tremblante encore de cet événement imprévu.

Les dernières heures de cette nuit, Gustave les passa à ses côtés, calmant ses terreurs. Le cœur de Léonide était plein. L'amour s'y glissait mystérieusement à la suite de la reconnaissance. Elle était seule avec l'homme qui

s'était généreusement précipité au milieu de l'incendie pour la secourir, qui s'était vaincu pour elle, et qui avait joué sa vie pour la sienne. Ce jeune homme était beau, tendre, respectueux, caressant; et elle, était encore toute vibrante des secousses d'une nuit terrible. Impressionnable comme une personne émue, et naturellement fort vive, elle se livrait plus facilement à cette délirante exaltation de l'âme et des sens, à cette exaltation folle qui fait oublier le passé, et qui aveugle sur le présent. Un sang ardent, ce sang des femmes de l'Orient, bouillonnait dans ses veines. Elle était là, palpitante, égarée, ivre de terreur et de volupté, en proie à mille sensations décevantes, dans les bras de celui qui l'avait sauvée! l'infortunée eût-elle pu se sauver d'elle-même?

Hélas! ses remords commençaient, que son bonheur n'avait pas encore fini.

Le lendemain, quand Léonide reconnut la voix de son époux, elle pâlit, elle se cacha le visage. Elle tremblait de rencontrer le regard

calme et probe de cet homme pur, elle craignait qu'à travers la profonde transparence de ses yeux, il ne lût sa faute gravée sur son cœur. Le remords pesait de tout son poids sur son âme, et le sentiment de sa faiblesse l'écrasait.

Elle n'était plus irréprochable ; sa pureté candide était maculée ; sur sa conscience apparaissait une tache ineffaçable, et l'on ne dépouille pas la conscience comme un vêtement souillé.

Mais il y avait trop de confiance et de sérénité dans l'âme de M. de Montclerc, pour arriver par ces dehors à l'intérieur du cœur de sa femme. Il attribua donc son trouble et sa pâleur aux événemens de la nuit ; et, en entrant, il salua affectueusement Gustave, le félicitant de son sang-froid et de son courage, et lui témoignant toute sa reconnaissance pour son noble dévouement. En le quittant, il lui serra vivement la main comme à un ami, lui faisant promettre de venir quelquefois les visiter dans leur solitude.

N'était-il pas en effet le meilleur de ses amis ?

IV

N' aimez jamais.

Quand j'exige de toi un amour pareil au mien, j'ai tort : pourquoi vouloir que la dentelle pèse autant que l'or ?... Joséphine ; prenez-y garde : une belle nuit, les portes enfoncées, et me voilà... Tout va bien, Wurmser a été battu hier sous Mantoue... Je rouvre ma lettre pour te donner un baiser... Ah ! Joséphine !... Joséphine !

BONAPARTE, frimaire an V.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux que personne ne console, ce sont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes méprisent, ce sont encore les maris jaloux !

RICA A IBBEN, le 7 de la lune de Zilcadé, 1714.

PLUSIEURS mois s'étaient écoulés depuis cette nuit fatale ; Gustave avait très rarement profité de l'invitation de M. de Montclerc, et dans les courtes visites qu'il avait faites aux deux époux, soit à Paris, soit dans la petite maison de Vaugirard, il avait toujours paru gêné, comme un homme qui se trouve dans une société qui

n'est pas la sienne. Un jour même Alphonse avait dit à sa femme :

— C'est singulier comme M. Soligny est sombre, et comme ses visites sont rares ! Léonide, il faut que tu sois peu aimable avec lui, tu devrais tâcher de l'appriivoiser, et de le rendre un peu moins sauvage : il est bon musicien, il t'accompagnerait sur le piano.

Léonide avait paru écouter la recommandation avec indifférence, et les visites de Gustave n'étaient devenues ni plus ni moins fréquentes, quand un jour, M. de Montclerc rencontra un de ses amis que depuis long-temps il avait perdu de vue.

Et cet ami connaissait Gustave Soligny !

Leur rencontre avait eu lieu sous les grands arbres des Tuileries. Ils causèrent long-temps, causèrent vivement. Quel fut le sujet de leur conversation ? on l'a toujours ignoré. Mais cependant nous devons ajouter que si ce jour-là, en entrant chez sa femme, M. de Montclerc affectait une contenance calme, son âme était

secrètement bouleversée, et pleine de ces pressentimens funestes, de ces révélations d'une nature inconnue, que le malheur ne tarde pas à confirmer.

Alphonse paraissait tranquille ; et néanmoins quand il se trouva près de sa femme, cet homme désolé ne put s'empêcher de laisser tomber sur elle un de ces regards peïnés qui font souffrir, de ces regards qui labourent un cœur, qui fouillent jusqu'au fond d'une âme. Mais dans ce moment Léonide était parfaitement calme et sereine. C'était la femme pure, la femme sainte, dont l'atmosphère seule tue le vice.

La conversation fut d'abord fort indifférente, mais après quelques paroles vagues et sans intérêt, attachant tout à coup sur sa femme un œil pénétrant et profond, Alphonse laissa échapper le nom de Gustave.

Léonide, en l'entendant, ne fit pas un geste qui pût trahir une secrète pensée, pas un mouvement qui pût accuser la moindre émo-

tion ; et cependant l'homme qui, en ce moment, eût appuyé les mains sur le dossier de son fauteuil, eût pu compter les battemens de son cœur ; et il eût deviné, à leur étrange rapidité, qu'il y avait tout un effroyable drame caché dans cette âme si paisible en apparence.

Et puis Alphonse prit un livre et parut lire ; mais, tout en retournant les pages, il observait sa femme en silence de ce coup d'œil sagace du bonheur inquiet, du bonheur qui va finir.

Le résultat de cet interrogatoire tacite, fut que Léonide était moins à son aise et plus sérieuse que de coutume.

Jetant donc le livre et s'adressant à sa femme :

— Tu n'es pas malade ? lui dit Alphonse.

Léonide tressaillit d'une manière singulière, comme si un frisson superficiel eût parcouru tous ses membres.

Une interrogation si imprévue, si directe, lui semblait presque une menace. Quelque

chose, dans son extérieur, avait donc trahi les secrets si profondément ensevelis dans son cœur? ses souffrances paraissaient donc au dehors?

— Moi malade!. mais non... Mais pourquoi cette question... mon ami? Et dans le même instant elle pâlit et rougit, comme agitée d'un léger sentiment de fièvre. On eût dit qu'elle avait froid.

— Je ne sais; mais tu me parais moins tranquille que d'habitude; vraiment tu ne souffres pas?

Oh si! elle souffrait, l'infortunée! elle souffrait bien! et celui qui eût pu descendre dans son âme, l'eût trouvée toute pleine d'atroces douleurs qui la déchiraient, la tenaillaient en tout sens, comme autant de langues de flammes ou de dards de vipères!.... Mais une minute ne s'était pas encore écoulée, que déjà son front candidement serein ne trahissait plus les mystères de cette âme combattue, et qu'une complète insensibilité avait remplacé le mouvement fébrile qui l'agitait tout à l'heure.

— C'est bien ! lui dit Alphonse, trompé complètement par ces apparences calmes, — c'est bien ! Et, comme il l'avait attirée sur ses genoux, et qu'il l'embrassait avidement, l'infortunée l'étreignit convulsivement et versa des larmes abondantes.

— Ah ! pour le coup, tu pleures ; tu souffres donc, ou bien tu as un secret qui te tourmente : je veux le savoir.

Alphonse, en achevant, recula de deux pas pour observer de nouveau sa femme.

— Oh ! non, je n'ai rien, non, je te le jure. (Ce fut avec un pénible effort qu'elle laissa échapper ce mot.) Je t'ai trouvé sombre et inquiet, voilà la cause de mon chagrin.

— Tu m'aimes donc toujours ?

— Oh oui ! s'écria-t-elle avec un accent déchirant, en se jetant à son cou ; — oh oui !

Alphonse était trop ému lui-même pour attribuer son égarement à une autre cause qu'à une émotion naturelle.

— Oh ! oui, je t'aime !

— Ah ! aime-moi toujours !.... autrement j'en mourrai, s'écriait Alphonse, en la serrant dans ses bras avec une inconcevable tendresse, — aime-moi toujours ! Et il baisait ses yeux humides, ses lèvres pâles et tremblantes, et son étreinte fut plus ardente et plus religieusement amoureuse que jamais ! On eût dit que c'était son bonheur qu'il retenait dans ses bras, et qu'il craignait de s'en détacher.

Et cependant ce devait être le dernier baiser des époux.

En sortant d'une extase qui ferait trouver terne et glacée la joie des anges, tout à coup, sur le parquet, derrière un fauteuil, et en face d'une magnifique armoire en glaces qui couvrait un des panneaux de l'appartement de sa femme, Alphonse aperçut un mouchoir. Il le ramassa machinalement ; et une affreuse explosion éclata dans son cerveau, et lui déchira l'âme, quand ses yeux aperçurent sur l'un

des coins du mouchoir ce seul mot brodé par une femme :

« Gustave ! »

Et cependant M. de Montclerc eut assez de force pour se contenir. Sa femme n'avait pas vu son mouvement. Il posa froidement le mouchoir sur le fauteuil ; et, par un détour lucide, donnant jour à l'une des mille pensées qui s'enroulaient turbuleusement autour de son cœur :

— Il y a bien long-temps que je n'ai vu Soligny ?

— Ah vraiment ! répondit vaguement Léonide, comme si elle n'eût pas entendu.

— Mais oui !... ses visites sont toujours bien rares, à ce qu'il me semble. Et toi, y a-t-il long-temps que tu ne l'as vu ?

— Il y a à peu près huit jours, lui répondit-elle avec une indifférence qu'Alphonse était trop fortement prévenu pour ne pas trouver affectée.

C'était l'instant de prendre le mouchoir ; et

de dire à celle qui le trompait avec tant de sang froid : — S'il n'est pas venu ici depuis huit jours, comment se fait-il que ce mouchoir se soit trouvé là, à terre, tout à l'heure.

Mais Alphonse hésitait ; car il sentait que la réponse de sa femme allait ruiner son bonheur et briser sa vie.

— Huit jours ! Il est bien peu aimable.

— Oh ! oui, il est bien peu aimable, fit-elle sans effort.

— Ah !... tu trouves !....

Alphonse prononça ce mot avec une expression de désespoir ironique indéfinissable. Dans ces deux syllabes retentissaient, en effet, et la rage et la douleur qui sourdaient à torrents par tous les pores de son âme !

— Mais, mon ami, qu'avez-vous ? vous m'effrayez !...

— Tenez, madame !

Et cette fois il prit le mouchoir, et le lui jetant au visage, il sortit, en s'écriant d'une voix que la colère rendait inintelligible :

— Je veux vous éviter un mensonge ; tout à l'heure je saurai tout !.. oh ! malheur ! malheur à vous si vous m'avez trompé !

Léonide tomba la face contre terre ; et, toute sanglotante et baignée de larmes, elle se roula convulsivement sur le parquet, le cœur dévoré par les furieux paroxismes de la douleur, et perdue dans ces angoisses du désespoir qu'aucun langage ne peut exprimer.

V

Pitié pour elle !

- Nein , mein herr, ich weis kein wort davon.
- Warhrhastig?
- So wahr Gott lebet !

Si je suis innocente , reviens pour m'aimer ;
reviens si je suis coupable pour que j'expire à
tes pieds.

ZACHÉ A USBECK. Du sérail d'Ispahan.

ALPHONSE avait un de ces vieux serviteurs si rares à Paris. Un de ces hommes d'une fidélité à l'épreuve ; un compagnon qui ne l'avait pas quitté depuis sa naissance , et qui , l'ayant vu petit enfant , avait gardé pour lui une affection toute paternelle ; un de ces domestiques qui ont pour leur maître tous les soins qu'a un amant pour sa maîtresse ; qui lisent vos ca-

prices, qui préviennent vos désirs, qui devinent vos pensées ; et qui, avant que vous ayez ouvert la bouche, vous apportent ce que vous alliez leur demander.

Si, par exemple, dans l'une des soirées les plus ardentes de la canicule, en rentrant au logis, vous rêvez aux délices de boire à la glace, vous trouvez que le bonhomme a fait rafraîchir vos carafes. Je ne sais quel mystérieux magnétisme d'habitude et de sympathie lui a fait deviner votre désir et accomplir votre souhait. Ces vieux serviteurs sont la providence des jeunes gens un peu dérangés, des ménages nouveaux et des gens distraits. Ils songent à tout, s'occupent de tout, prévoient tout ; et comme leur fidélité se mesure sur leurs autres qualités précieuses, on peut se reposer sur eux de ces petits détails inquiétans qui rendent la vie misérable. Ils nous font des jours sans soucis et des nuits tranquilles.

En traversant l'antichambre pour sortir, les regards d'Alphonse s'arrêtèrent par hasard sur

la large et calme figure du bon Michelin. Assis à côté d'un grand poêle de faïence, il paraissait profondément réfléchir : sans doute sur les moyens de broser les habits en les usant moins, ou de rendre les bottes plus luisantes. Alphonse alla droit à lui, le prit machinalement par le bras, et, sans dire une seule parole, il l'entraîna, après lui, dans l'une des pièces les plus reculées de l'appartement. Là, quand il eut fermé soigneusement toutes les portes, il tira sa bourse de sa poche et la mit brutalement dans la main du vieux domestique stupéfait, en lui disant :

— Tiens, prends.

Michelin retira sa main, dans laquelle l'argent semblait peser désagréablement, et le regardant d'un air indigné :

— Aurais-je mal servi monsieur ? monsieur est-il mécontent de moi ?....

— Non, non, mon pauvre Michelin.

— Alors pourquoi cet argent ?

— Tiens, vois-tu, c'est que j'ai besoin de toute ta confiance.

— Comment donc, monsieur?

— Ecoute-moi, Michelin, et je t'en promets cent fois davantage si tu me dis la vérité.

— Vous ai-je jamais trompé? lui dit le vieillard avec un ton de reproche tout paternel.

— Jamais, jamais, mon ami : aussi je ne mets pas ta fidélité en doute; je veux seulement que tu m'en donnes une preuve de plus, une preuve bien importante.

— Oh! alors, monsieur, parlez. Et il inclina sa tête sur sa poitrine pour mieux écouter.

— La femme de chambre de madame, Célestine, est malade depuis hier?

— Oui, monsieur, depuis hier elle est au lit; elle n'a pu même habiller madame aujourd'hui.

— Ainsi, toi seul, depuis hier, as ouvert la porte de l'appartement?

— Moi seul.

— Quelles sont les personnes qui sont venues ici hier soir?

— M. Jumilly, votre entrepreneur, qui ne vous a pas trouvé. Voilà tout.

— Et personne n'est venu pour madame?

— Personne.

— Tu en es bien sûr?

— Parfaitement sûr. Je n'ai pas quitté l'antichambre, et vous étiez couchés tous deux depuis une heure quand je suis monté. Je frottais les dalles de la salle à manger, qui, vous le savez, étaient un peu ternes.

— C'est bien, c'est bien! Et ce matin... qui est venu?

— Ce matin, j'étais dans l'antichambre au moment où vous êtes sorti; et depuis, comme j'avais fini mon ouvrage là-haut, j'y suis resté. Mais qu'avez-vous donc, monsieur? vous aurait-on volé?...

— Non; mais encore une fois, réponds-moi, qui est venu ce matin?

— Personne.

— Tu te trompes, Michelin: *notre ami*, M. Gustave.... rappelle-toi donc!...

— Non, monsieur, je ne me trompe pas ; M. Gustave n'est pas venu et n'a pu venir.

— Et pourquoi donc ?

— Pierre, le domestique de M. Gustave, avec qui tout à l'heure j'ai causé un moment sur le carré, car, voyez-vous, on a besoin d'un peu de distraction, la journée est si longue ; Pierre donc m'a dit que son maître était parti pour la campagne ce matin, au moment où vous l'avez vu caracolier si joliment sur un grand cheval. C'est un jeune homme bien imprudent que ce monsieur Gustave : il finira mal.

— Vraiment !...

La voix de Montclerc, en prononçant ce mot, était si étrange, si altérée, que Michelin recula de trois pas, en le regardant avec surprise.

— Ainsi il n'a pas mis les pieds ici ?

Et tout en parlant, Alphonse attachait sur les yeux gris et tranquilles du vieux domestique un de ces regards tranchans qui déchirent l'enveloppe la plus épaisse, et pénètrent

jusqu'à la partie la plus intime de l'individu.

Il ne lut rien cependant ; et aucune émotion ne troubla la face quadrangulaire, placide et méthodiquement ridée, du bonhomme.

— Tiens, mon bon Michelin, dis-moi la vérité : on t'aura sans doute recommandé le silence.. Vois-tu, c'est qu'il s'agit de *quelque surprise* pour ma fête.... Gustave aura voulu se concerter avec ma femme.

Mais Michelin regardait toujours son maître avec un étonnement stupide, et hochait négativement la tête.

— Mais, monsieur, je vous le répète, il n'est entré personne ici...

— Allons, sois franc.

— Mais je ne sais rien, je n'ai vu personne. Vous ai-je jamais menti ?

Alphonse vit qu'il ne pourrait rien en tirer de plus : il mit fin à cet interrogatoire, et se retira pensivement.

Et cependant, se disait-il, il y a là-dessous quelque mystère inexplicable. Ce mou-

choir, en supposant même que ce misérable l'ait oublié chez ma femme, il y a plusieurs jours, comment se fait-il qu'on ne l'ait pas rangé, et qu'il se soit encore trouvé là justement quand j'arrivais ?

Tout en se livrant à ces réflexions, il se dirigeait vers l'appartement de sa femme.

Il doutait encore !...

Léonide s'était soulevée ; et, couchée sur un sofa, muette et le visage caché, elle pleurait !

Alphonse s'approcha d'elle, en tremblant comme un coupable. Il était bien malheureux ; et cependant, au fond, il sentait que ce n'était peut-être pas lui qui devait trembler, ni lui que l'on devait plaindre. Il se mit passionnément et en silence aux genoux de sa femme, lui prit la main avec abandon, la suppliant de lui rendre son bonheur perdu, et de dissiper, par un de ces sourires d'autrefois, de ces sourires pleins de candeur, d'innocence et d'amour, de dissiper l'horrible tempête qui lui bouleversait l'âme.

Mais Léonide se taisait. Pouvait-elle se justifier ? Eût-elle voulu mentir ? Elle se taisait ; car elle n'avait pas encore assez d'astuce , assez d'audace pour parler. Elle se sentait déjà bien coupable , sans vouloir ajouter encore à sa faute. Elle se taisait ; mais son cœur parlait ! son cœur lui faisait d'horribles reproches , pleins de haines , de sang , de terreurs ! Oh ! qu'elle eût racheté chèrement , au prix de sa vie , cette innocence , qui seule eût adouci les horribles souffrances , où tous deux s'abîmaient alors !

— Oh ! un mot ! un seul mot ! lui disait Alphonse , en lui pressant les mains qu'il baisait avec ivresse et désolation ; — un seul mot !

Et comme elle se taisait toujours , il passait des supplications aux menaces et à la rage.

— Parle ! lui criait-il d'une voix étouffée , je veux tout savoir , je puis tout entendre ! oh ! parle , hâte-toi !... Et ses dents grinçaient affreusement , et il se prenait les mains et se serrait les poignets comme s'il eût redouté sa

colère, et qu'il eût voulu s'enchaîner lui-même!

Dans ce moment, la porte s'ouvrit et l'on annonça un de ces indifférens qui arrivent toujours dans de pareils instans, et qui, surpris de la mine étrange qu'on leur a faite, s'en vont, répétant partout : — « Ah! monsieur et madame***, ce sont des gens bien peu aimables, bien distraits. »

Léonide se précipita dans un cabinet.

Alphonse resta seul avec l'ennuyeux ; et obligé de parler et d'écouter, son sang-froid revint peu à peu. La crise nerveuse se calma, et il avait pris, en quelque sorte, un peu de l'indifférence du visiteur, quand celui-ci sortit enfin, après une séance de plus d'une heure.

Alphonse, après avoir reconduit l'étranger, ne rentra pas dans la chambre de sa femme; il dit seulement à Michelin :

— Si tu entends du bruit chez madame, avertis-moi.

Mais tout resta calme pendant le reste du jour. Seulement, dans la soirée, Alphonse monta

dans la chambre de Célestine. Ses poches étaient pleines d'or. Aussi, une heure après, celle-ci fut-elle sur pied. Elle descendit même pour déshabiller sa maîtresse. En la délaçant, ses yeux étaient plus ouverts que de coutume, et elle paraissait tout observer autour d'elle avec une sorte de curiosité maligne et intéressée.

Léonide était trop occupée de son malheur pour faire attention à une aussi misérable inquisition. Elle se coucha tristement; et passa une de ces nuits ardentes, cruelles, implacables! une de ces nuits où le cœur se sent déchirer tout vivant par l'ongle de fer du remords!

VI

Couleur de sang.

« Saignez? Saignez! »

Maréchal de Tavannes.

« Le corps d'un *personnage* mort
sent toujours bon. »

Mot d'un dramaturge.

LE lendemain, Léonide garda un silence sombre et opiniâtre. Alphonse comprit alors toute l'étendue de son crime.

— C'est un aveu tacite, se dit-il; et il prépara une vengeance, immense comme son désespoir, comme son amour d'autrefois, comme la faute de la malheureuse.

Dès-lors, Léonide, son complice, et lui-

même, comme ayant aidé à leur crime par sa stupide et aveugle confiance, furent tous condamnés à mort au tribunal de son cœur.

Condamnés sans appel!

C'était un beau dimanche! un riant et joyeux dimanche! une ravissante journée de printemps! ravissante pour les heureux, les indifférens, et pour cette foule occupée la semaine, qui, ce jour-là, se lance à l'air, et jouit de la vie, comme l'oiseau échappé un moment de sa cage. Madame de Montclerc sortit le matin pour se rendre à l'église. Alphonse la fit suivre par un espion adroit, qui ne découvrit rien. Lui, pendant ce temps, il s'enferma dans son cabinet attenant à la chambre à coucher de Léonide. Deux maçons et un menuisier étaient avec lui. Que firent-ils? Nous le saurons plus tard; mais sans doute leur mystérieux travail n'était pas étranger à sa vengeance.

Pendant le reste du jour, toutes les fois qu'Alphonse se trouva forcément en présence de sa femme, il sut se contraindre, et fut

muet et calme comme elle. Mais une fois seul, une fois livré à lui-même, vous l'auriez vu, le pauvre insensé, courir, en poussant des cris de désolation ! en faisant entendre des gémissements entrecoupés ! de ces plaintes qui partent des entrailles et du cœur qu'elles tordent et lacèrent ! vous l'auriez vu courant d'un bout à l'autre de sa chambre, heurtant la tête contre les murs, aveugle, abîmé, fou ! Et quand il voulut encore une fois essayer du sommeil, son lit le brûla, son oreiller lui incendia le cerveau, ses draps ardents s'attachèrent à ses membres comme la robe de Nessus ! C'est que sur cette même couche !.... oui !.. là ! il avait été bien heureux !

Oh ! comme il se perdait à plaisir dans ces rêves du passé ! comme il se plongeait dans cet abîme de désolation, abîme sans fond ! sans rivages ! Puis, lorsque sentant sa tête sur le point d'éclater, il essaya de pleurer, il ne trouva plus de larmes !... C'est que dans ces douleurs de l'âme, douleurs incroyables, et mille fois plus poignantes que ces souffrances du corps que

nous font éprouver les crocs, le bistouri ou la scie de l'opérateur, l'œil est sec et ardent, et que son orbite, comme un globe de fer rouge, absorbe au passage toutes les pleurs qui pourraient couler !

Le lendemain, le calme semblait revenu dans le petit intérieur ; mais ce calme n'était qu'à la surface, et au fond s'amassait un épouvantable orage. L'homme perspicace, l'homme habitué à ces sourds murmures, avant-coureurs des crises morales, eût pu dès-lors entendre, sous les vibrations de ces cœurs tranquilles au dehors, le grondement de la vengeance prochaine et les ricanemens sardoniques du désespoir.

Les deux époux déjeunèrent en tête-à-tête ; et ce repas fut muet et glacial. En sortant de table, Alphonse prit son chapeau.

— J'ai quelques affaires importantes, dit-il à sa femme ; je serai de retour avant la nuit. Et il sortit.

Léonide se retira dans sa chambre, en ferma soigneusement la porte, mit le verrou ; et,

quand elle fut certaine d'être seule, elle se laissa aller à tout l'accablement du désespoir : étendue à terre, les cheveux en désordre, enroulés autour de son visage, se tordant les mains et s'abîmant dans les sanglots.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait-elle, ôte-moi la vie que je n'ai pas la force de m'ôter. L'enfer ! l'enfer pour l'éternité ! mais tue-moi, que je ne le voie plus, que je n'aie plus à dévorer devant lui ma honte, et à porter ce terrible fardeau qui m'écrase ! Oh ! oui, la mort ! l'enfer ! Et elle joignait les mains et priait avec ferveur ; comme si, au lieu de l'enfer, elle eût redemandé son bonheur à Dieu !...

Tout à coup un bruit bien faible se fit entendre derrière l'un des panneaux de la chambre, du côté de la grande armoire en glaces, dont nous avons déjà parlé.

Léonide tressaillit horriblement.

— C'est lui ! ô ciel ! c'est lui ! murmura-elle en elle-même d'une voix sourde.

Trois petits coups résonnèrent de nouveau comme un signal.

Léonide le connaissait ce signal ! Elle se souleva sur le parquet où elle était agenouillée ; et, s'asseyant sur les talons, comme elle avait coutume de le faire dans son enfance , elle croisa ses mains sur ses genoux, baissa la tête, et parut profondément réfléchir... Le bruit recommença plus marqué que tout à l'heure.

— C'est lui !... oui !... C'est le malheureux qui m'a perdue !... Hélas ! il vient donc pour jouir de son triomphe !... et pour voir ce qu'il a fait d'une pauvre femme !

— Ouvre-moi, ouvre-moi, murmura une voix sourde derrière la muraille.

— Oh oui ! je vais ouvrir ! Et se levant avec une agilité effrayante, les yeux brillans d'une lueur surnaturelle, elle fit tourner la serrure qui fermait l'armoire en glaces, et Gustave se précipita dans la chambre.

Tout à coup, à l'aspect de la malheureuse, debout devant lui, pâle, enveloppée d'une

mousseline blanche, les yeux rouges et secs, et affreusement calme, il recula comme à la vue d'une horrible apparition.

— Qu'avez-vous donc, mon amie ?

— Je suis perdue, tout est découvert !

— Comment ! qui nous a trahis ?

— Mon mari sait tout ; tue-moi ; je t'ai ouvert pour que tu me tues !

— O Léonide ! quelle folie ! ton mari ne peut avoir que des soupçons ; car notre secret n'est connu d'aucun être vivant, et l'on n'a pu nous trahir.

— Si, je te le répète, nous sommes perdus !....

Et elle lui raconta l'histoire du fatal mouchoir. Tout à coup s'arrêtant :

— Ecoute, écoute, s'écria-t-elle ; on vient ; je te l'ai dit, nous sommes perdus ! J'entends du bruit !... Il est peut-être à cette porte !...

Gustave prêta l'oreille attentivement, mais il n'entendit rien.

— Tu es folle, ma pauvre amie ! tu prends

tes craintes pour des réalités. Va, crois-moi, il peut tout au plus nous soupçonner. Eh bien ! je ferai enlever mes meubles dès demain. Mes amis publieront partout que je suis parti pour un long voyage ; et, caché dans la maison attenante à celle-ci, je ne te verrai, par ce passage secret, que lorsque nous pourrons le faire en toute sécurité. Je serai ton esclave, ton prisonnier. Oh ! ma Léonide, quel bonheur d'être ton prisonnier ! Je ne viendrai qu'au signal que tu me donneras toi-même. Va, ton mari, me croyant parti, aura bientôt tout oublié. Et puis, qui découvrirait jamais un pareil secret ?

Et se jetant aux pieds de Léonide, et la serrant avec passion :

— Oh oui ! aime-moi toujours !...

— Oh non ! laisse - moi , laisse - moi ! j'en mourrai !

Et Gustave était toujours à ses pieds ; et il l'entourait de ses bras, l'enlaçant comme d'une ceinture de feu. Léonide eût voulu se délivrer de ces liens dévorans ; mais Gustave l'étreignait

plus puissamment encore ; et l'entraînant toujours à genoux vers un sofa, il l'y assit , et attachâ sur les yeux brillans et encore humides de sa malheureuse amie , des yeux allumés par l'espoir et la passion.

— Je t'ai fait bien du mal , lui dit-il ; tu ne vas plus m'aimer.

Léonide se taisait ; mais ses regards , mais son âme parlaient ; son âme faible et pleine de terreurs , de remords et d'ivresse ! Un pressentiment tacite lui disait qu'elle touchait à la dernière minute de son bonheur dans ce monde ; et cette minute, elle eût voulu à la fois l'éterniser et la rejeter !

Les étreintes de son tentateur devenaient de plus en plus ardentes.

Léonide fit un effort surnaturel pour s'arracher de ses bras.

— Oh ! tu ne m'aimes plus , puisque tu ne veux pas me pardonner ! lui cria-t-il. — Oh ! cher ange ! faut-il te supplier à genoux , t'adorer ?...

Et, tombant à genoux devant elle, les mains jointes, et tremblantes d'émotion et d'amour, les yeux supplians et pleins de ces lueurs incendiaires qui vont au cœur et lui font de si douces et de si ravissantes blessures :

— Oh! cher ange, pardonne-moi! répétait-il de nouveau.

Léonide, fascinée par tant d'amour, se jeta dans ses bras, et le baisa au front.

Tout à coup un bruit étrange se fait entendre du côté du panneau qui séparait la chambre de Léonide du cabinet de son mari. Le papier se déchire. La muraille semble s'entr'ouvrir dans toute sa hauteur, comme si un magicien l'eût touchée de sa baguette; et, avant que les deux amans aient eu le temps de se reconnaître, Montclerc, agile comme un tigre qui a vu ou flairé sa proie, Montclerc se trouvait debout, au milieu de la chambre, un pistolet armé à chaque main.

— Dieu du ciel! mon mari!....

Léonide ne put prononcer que ce peu de

paroles et tomba à la renverse sur le parquet comme frappée de la foudre.

Dans une aussi terrible occurrence, tout autre que Gustave eût perdu la tête ; mais lui, son étonnant sang-froid ne le quitta point.

Pâle et décidé, il recule de trois pas, et saisissant un fauteuil, il le met comme un bouclier entre lui et son ennemi, que, de cette façon, il pouvait approcher, et qui ne pouvait l'ajuster.

Alphonse obligé de reculer devant le fauteuil, et ne pouvant l'écartier qu'en lâchant ses pistolets, se voyait peu à peu acculé dans l'un des angles de la chambre. Il frémissait de rage, il se démenait en fureur entre les pieds du fauteuil, et il cherchait, mais vainement, à appuyer un des bouts des pistolets contre le visage de son rival.

Celui-ci, dont les forces étaient évidemment supérieures, avait renfermé son ennemi dans un espace étroit, entre l'armoire en glace dont nous avons parlé et l'angle du mur ; et, lâchant

son fauteuil, il allait le saisir à la gorge, quand tout à coup, il vit à ses pieds, sur le parquet, un long ruisseau de sang qui serpentait lentement entre Alphonse et lui, et dans l'une des glaces de l'armoire il aperçut Léonide, qui, étendue à terre, avec une large blessure au front, semblait se débattre contre les angoisses de la mort.

A cette vue, Gustave oublie son propre danger; et, jetant le fauteuil, il court vers la malheureuse pour la secourir.

Son rival ne lui en laissa pas le temps.

Comme Gustave se baissait pour relever Léonide expirante, Alphonse s'approche, pose le bout du pistolet contre la tête nue du malheureux, et presse la détente avec un calme effrayant.

Le coup était tiré à bout touchant. L'infortuné jeune homme fit un soubresaut de plusieurs pieds. Ses yeux furent chassés de leur orbite; et il retomba sans vie sur le corps de sa maîtresse, les lèvres contre ses lèvres, la

face contre sa face, qui fut toute couverte de son sang et de sa cervelle palpitante.

Dernier baiser ! baiser effroyable !..

L'explosion avait ranimé Léonide. Elle rouvrit les yeux ; et à la vue de ce sang , et du visage défiguré du mort, sa plainte fut déchirante !

— A ton tour malheureuse ! lui crie son époux d'une voix foudroyante ! et il l'ajustait sans pitié, décidé à se tuer après elle , quand un poids énorme tomba sur son bras et détourna le coup, qui partit, et alla frapper un jeune enfant de six ans, innocente créature blonde et rieuse, qui, à la fenêtre d'une des maisons du voisinage, s'égayait à un rayon du soleil du matin.

C'était Michelin, que le bruit de la première explosion avait attiré, et qui, se précipitant par l'ouverture de la muraille, s'était pendu tout entier au bras de son maître.

— Que veut ce vieux fou ? s'écrie Montclerc exaspéré. Et oubliant toute cette vie de vieux serviteur occupée à l'aimer, à lui rendre ses jours

calmes et sans ennuis ; oubliant que ce pauvre et ancien compagnon l'avait pris au berceau, l'avait porté dans ses bras, comme un père, avait guidé ses premiers pas, et, depuis, l'avait chéri comme un fils, mais d'un amour silencieux, dévoué, d'un amour d'action et non de paroles !... Oubliant ce passé, il saisit une pelle d'acier dans l'un des angles de la cheminée, et, en portant un coup terrible sur la tête du vieillard, il lui fracasse tout le haut du crâne.

Le vieux serviteur lui tendit les bras. De grosses larmes jaillirent de ses yeux. Ses cheveux blancs furent rougis de sang, et il tomba mort la face contre le parquet.

A la vue de son crime, et de ce sang qui ruisselait de tous les côtés, Alphonse se sentit possédé d'une indicible rage. L'ivresse du meurtre le soulait, lui cassait la tête. Il se jeta comme un démon sur sa malheureuse femme, qui avait repris ses sens, la piétina avec fureur ; et la saisissant par les cheveux, par ces cheveux

qui, dans des nuits d'amour et de volupté, se déroulaient autour de ses bras, souples comme la soie, et doux comme le duvet qui couvre les ailes des anges, et qui, dans ce moment, lui brûlaient les mains comme des poignées de vipères!... il la traîna en hurlant autour de la chambre, lui brisant la tête contre les murailles et les angles de marbre des meubles. Puis, voyant qu'elle respirait toujours, il ouvrait la fenêtre et allait la précipiter sur le pavé, quand plusieurs hommes, accourus aux cris de l'infortunée, se jetèrent sur ce furibond, et parvinrent, non sans peine, à dompter et à garotter le malheureux que sa rage avait presque épuisé.

VII

DEUX mois après cette épouvantable tragédie, M. de Montclerc, qui (on ne sait par quel miracle, peut-être par celui de la camisole de force) avait survécu à ces horribles scènes, fut traduit en Cour d'Assises. Acquitté sur le chef de l'homicide de Gustave, il fut condamné à cinq ans de prison pour le meurtre de Michelin.

Quelques jours après sa condamnation, comme il était assez résigné on lui ôta la camisole de force. Il fut tranquille pendant une ou deux semaines; et il parut avoir pris le parti de se laisser vivre. Seulement on ne pouvait lui arracher une seule parole.

Un mois environ s'était écoulé depuis le jugement, quand un des employés de la conciergerie qui lui apportait des vivres, le trouva mort, baigné dans son sang... Pendant la nuit, il s'était ouvert les veines avec le morceau d'une assiette qu'il avait cassée la veille, involontairement en apparence.

Quant à Léonide, elle guérit de ses blessures; et, ce qui est plus merveilleux, de son désespoir et de son amour. C'était un caractère singulièrement mobile; mobile et ardent, comme celui des femmes de son pays. Cela joint à son manque d'éducation et de principes, à sa grande facilité de sensation, et au besoin de s'étourdir, la perdit. Totale-ment ruinée par des amis qui la volèrent, elle des-

cendit aux degrés les plus infimes de la société.

On la rencontre maintenant, tous les soirs, de neuf heures à minuit sur le boulevard des Italiens. Elle est encore belle, mais fort maigre. Cependant elle réussit assez.

TRIANGOLO EQUILATERO.

Nous appelons indécence ce qui est contraire à nos mœurs ; mais ce n'en est plus une quand l'usage du pays y est conforme.

Président DESBROSSES.

FERNANDO (*embrassant Stella et Cécile.*)

A moi ! à moi !

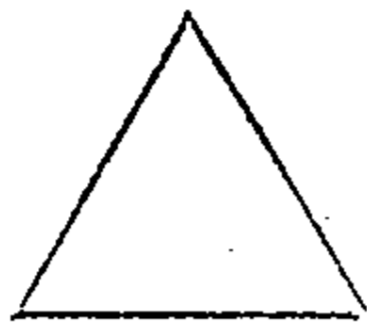
STELLA (*le prenant par la main et s'appuyant sur lui.*)

Je suis à toi ?

CECILE (*le prenant par l'autre main et l'embrassant.*)

Nous sommes à toi !

GOETHE. *Stella*, acte v.



Padoue 1830.

DEZENZANO est un grand bourg bâti en amphithéâtre sur l'un des côteaux qui s'élèvent à l'extrémité méridionale du lac de Garda. Ses jolies maisons blanchies chaque année par la brosse du peintre, s'étendent en demi-cercle autour d'une petite anse au fond de laquelle est placé l'étroit bassin du port. Deux ou trois beaux hôtels, construits à l'entrée du bourg,

s'avancent hardiment sur le lac, avec leurs grands balcons, leurs terrasses couvertes de fleurs, et leurs jetées de marbre brut; et la nuit, lorsque souffle *la tramontane*, le voyageur couché dans l'une de leurs vastes chambres, a le plaisir d'être bercé par un murmure et un frémissement de vagues tout à fait marin.

Retenu depuis trois jours dans l'un de ces hôtels Italiens, toujours un peu nus, ce qui leur donne, du moins, l'apparence de la propreté, je me laissais doucement aller à toutes les jouissances du véritable *Lakiste*.

J'attendais quelques amis qui m'avaient donné rendez-vous à Dezenzano, et pour hâter la course des heures et tromper l'ennui, qui sur cette terre d'Italie vient nous retrouver comme ailleurs, j'avais parcouru le lac dans toute sa longueur; j'avais visité les citronniers de Limonte, admiré les belles montagnes de Salo, gravi les rochers du Mont-Baldo, et fait le pèlerinage obligé au promontoire de

Sirmione , asile favori de Catulle le poète de l'amour antique.

Cependant , le quatrième jour était arrivé ; et je me défendais mal de l'ennui et de l'isolement en me rappelant quelques unes des charmantes boutades de ce poète , boutades tant soit peu libertines , qu'on appelle des élégies , et qui nous prouvent seulement qu'avec leurs belles esclaves , dont ils payaient les caresses , les Romains n'en savaient guère plus long sur l'amour , que nos chers amis avec leurs divinités de l'Opéra qui les adorent à tant par mois. C'est-à-dire que , chez eux , la passion s'arrêtant aux sens , effleurait à peine le cœur.

Je commençais à me désespérer , car dans l'isolement les peines du cœur se ravivent , et quel est le cœur qui n'ait pas ses peines ! lorsque le courrier arriva et me rendit heureux. C'était aux bains de *la Battaglia* , dans la petite chaîne des montagnes Euganéennes , aux environs de Padoue , que nos amis devaient me rejoindre

dans une ou deux semaines. J'arrêtai aussitôt un vetturino ; et , avant qu'une heure se fût écoulée, j'avais fait mes adieux au Mont Baldo , au lac , à l'ermitage de Catulle , et je cheminais lentement sur la route de Vérone. Je dis lentement, car rarement les vetturini quittent le pas pour le trot, et il n'est pas de mémoire d'homme, qu'ils aient quitté le trot pour le galop.

Après quelques minutes, données à ce premier moment de rêverie, qui vous saisit l'âme toutes les fois que l'on voit fuir les arbres du chemin, et se dérouler un nouvel horizon, j'eus tout le loisir d'étudier mes compagnons de voyage.

Le vetturino m'avait annoncé, comme d'habitude, que nous serions tout au plus quatre personnes dans sa voiture, et, comme il arrive toujours, nous nous y trouvions six, mais néanmoins fort à l'aise, grâce aux proportions avantageuses de l'énorme équipage.

Le fond de la voiture était occupé par une

jeune Italienne remarquablement belle, et par deux Italiens plus âgés qu'elle, et qui, fort liés entre eux, paraissaient lui être très-attachés l'un et l'autre. Sur le devant j'avais à mes côtés un Anglais *d'un certain âge* et un jeune Français. L'Anglais, sombre et gêné, ne parlait que rarement. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, il semblait faire un effort prodigieux, et les muscles de son visage se coloraient spontanément. J'attribuai le malaise qu'il paraissait éprouver, au spleen, mais à tort : car ce spleen des Anglais n'est, les trois quarts du temps, que de la timidité souffrante, de l'orgueil triste.

Le jeune Français aussi était triste. Il était bien triste ! Mais au bout d'un quart d'heure sa mélancolie m'amusa : car je vis que ce n'était que de la *manière*. Il imitait *Byron*. Car aujourd'hui la manie de beaucoup de nos aimables jeunes gens est de s'inspirer d'un modèle, et de se *poser* autres qu'ils ne sont réellement. Ils font des efforts inouis pour se rendre passionnés, ou comme ils disent, pour *dramatiser*

leur vie; et ces efforts les poussent quelquefois aux folies les plus dangereuses et les plus ridicules. Il est tel de ces personnages qui se croit un Voltaire, parce que chaque jour il s'exalte en avalant huit ou dix tasses de café. Tel autre que vous entrevoyez à peine à travers une atmosphère de fumée de tabac, et qui chaque jour passe régulièrement de l'ivresse du vin à celle de l'opium, se croit un Hoffmann, et ne jure plus que par le chat *Murr. G.* se comparait audacieusement à Mirabeau, parce qu'il payait ses dettes à Ste-Pélagie, qu'il s'était battu deux fois en duel, et qu'il déclamait son journal avec une fort belle voix de basse taille. B...., qu'un peu d'âcreté dans l'humeur avait rendu insupportable même à ses amis les plus intimes, se proclamait un Rousseau, un philosophe bilieux: quand un beau jour une bouteille d'eau de Sedlitz avalée à propos le débarrassa à la fois de sa mysanthropie, de son génie et de sa bile. Ce sont

là des moitiés de fous; et notre jeune compagnon ne leur cédaient en rien.

La première heure du voyage fut très-silencieuse : on s'observait. Nous avons quitté les bords du lac de Garda, traversé le Mincio et Peschierra, et nous suivions cette longue route si nue et si triste, qui s'étend de cette forteresse à Vérone. Le vent de Sirocco soufflait lourdement. La chaleur était accablante, et la poussière insupportable. Mais, sur le soir, la chaleur tomba; un vent plus frais s'éleva, et nous débarrassa de l'atmosphère de fournaise, et de la nuée poudreuse, qui, pendant le jour, nous avaient enveloppés. On causa, on s'anima. L'Anglais sortit de son caractère, le Français de son rôle, les Italiens de leur méfiance. Leur compagne vive et rieuse réveilla toute notre troupe assoupie; et, le soir, lorsque nous nous arrêtâmes à Vérone, nous étions déjà arrivés à la confiance, et à ce sans gêne heureux, à cette sorte d'amitié passagère qui naît si facilement de l'intimité du voyage.

Mais, avant de descendre à l'hôtel de *la Torre*, je dois, ce me semble, faire en quelques lignes le portrait de la Bettina, notre jolie compagne de voyage. Je ne puis l'oublier; et ma description ne donnât-elle qu'une bien faible idée de ses charmes, de son esprit et de ses manières, je serais condamnable, si je gardais le silence.

La Bettina était une de ces personnes indéfinissables, que l'on trouve peu jolies pendant la première heure, que l'on admire pendant la seconde, et dont on devient fou avant la fin de la troisième. Brune et pâle, et n'ayant de vives couleurs que par instans, tout l'éclat de son visage semblait s'être condensé dans ses deux grands yeux noirs, pleins de lueurs singulières, et qui eussent paru un peu durs, si leur brillant n'eût été tempéré par ce voile humide, et par cette langueur ravissante qui promet beaucoup et qui tient beaucoup. Les beaux yeux! c'était là, ce qui saisissait d'abord, ce qu'il fallait forcément admirer, lorsque

l'on étudiait son charmant visage ; et le regard arrêté sur leur adorable velouté ne pouvait plus s'en détacher.

Vive et posée, gaie et sombre, son caractère avait la mobilité de son visage. Dans le même quart d'heure, la Bettina passait avec une rapidité étourdissante d'une idée à l'idée la plus opposée ; mais toujours avec un naturel parfait, sans calcul, et sans l'arrière pensée de faire de l'effet. Elle avait cette bizarre et vivante philosophie des Italiennes, qui n'ont qu'un seul préjugé : la peur du diable ; et qui, petit à petit, déshabillent en entier leur moral, et vous le montrent tout-à-fait nu. Nos Françaises appellent cela du cynisme, est-ce à raison, est-ce à tort ?

La Bettina était franche et naturelle ; et cependant malgré sa franchise, après un peu d'observation, il me sembla qu'elle taisait un secret, qu'elle ne pouvait confier qu'à l'intimité. Ce secret quel était-il ?

Pendant la route, la Bettina avait donné in-

différemment à ses deux cavaliers, ces petites épithètes d'amour, dont en public comme dans le tête-à-tête, les Italiennes sont fort prodigues il est vrai, mais seulement avec l'amant. Peu de momens avant d'atteindre les barrières de Vérone, accablée par la douce chaleur de la soirée, elle s'était laissée aller un instant au sommeil; et, la main placée dans les mains et sur les genoux d'un de ses deux compagnons, elle avait laissé tomber sa tête sur l'épaule et presque contre la joue de l'autre. Long-temps encore après son réveil, elle avait gardé cette voluptueuse position.

Dans la soirée j'appris que l'un des deux cavaliers, celui qui avait tenu la main était le mari. — Quel était l'autre? — Son frère? — Non. — Son amant? — Je l'ignore; mais de toutes façons, la tolérance du mari me paraissait bien étrange.

Ma curiosité était vivement excitée. Arrivé à Vérone, j'essayai de tirer quelque chose de l'hôte avec qui je causais; mais quand je vins à

lui parler de la Bettina , il fit une grimace si sérieuse et si ridicule , et prit un air si gêné , que je m'arrêtai , craignant qu'il ne se crût obligé de se signer, s'il venait à prononcer le nom de la belle Italienne.

Le soir, nous soupâmes tous ensemble dans la grande salle de l'hôtel de la Torre. La conversation fut d'abord languissante : nous avons été séparés pendant quelques heures. Mais bientôt elle devint plus animée. L'Anglais taciturne, pour se donner de la confiance et peut-être de l'esprit, avait fait apporter quelques bouteilles de vin de Chypre, et du vin de Maderno que l'on récolte au pied du mont Baldo.

Il buvait beaucoup; et, grâce à ce procédé factice, l'amour-propre s'effaçait, l'orgueil tombait, et avant la fin de la troisième bouteille, il était vraiment d'une humeur charmante et jasant avec entraînement.

Dans la route, il m'avait paru que les yeux de la belle Italienne l'avaient beaucoup occupé, et parfois distrait de son spleen. Souvent même,

en lui adressant quelques mots, il avait voulu sourire, mais toujours, la *Bashfulness* arrivant à la traverse, ses sourires avaient tourné en grimaces. Cependant, depuis les trois bouteilles de Chypre, ce n'était plus le même homme. Avait-il perdu ou retrouvé son véritable caractère? Je ne sais; mais certes, il était alors aussi éloquent, que tout à l'heure nous l'avions trouvé taciturne. Il nous faisait d'une manière fort gaie, l'histoire de ce spleen, maladie horrible, cauchemar perpétuel, qui, par momens, lui rendait la tête si lourde, qu'il lui semblait qu'elle voulait se détacher de ses épaules et rouler sur la terre.

— Autrefois, j'étais jeune, léger, vif, je souriais à l'éclat d'une fleur, à un rayon de soleil, à un beau jour; maintenant tout m'est à charge, tout me pèse, la tête, le corps, et par-dessus tout l'existence! Autrefois je vivais, maintenant je végète! s'écriait-il avec ces éclats bruyans d'un Anglais animé et, de par Dieu, bien vivant!

— Cependant, ajoutait-il, en achevant son quinzième verre, il y a une chose, comme l'a dit poétiquement mon illustre ami *Moore* (et là, il interrompit sa tirade, et siffla deux ou trois vers anglais); il y a une chose, à laquelle le cœur, quelque triste qu'il soit, ne peut jamais être insensible, une fée qui console des chagrins et de l'ennui; et cette fée, c'est la beauté! En achevant, il se pencha d'une manière tendre vers la Bettina, assise à ses côtés, et jeta un regard amoureux sur ses blanches épaules à demi-voilées. Mais celle-ci était trop naturelle pour comprendre une déclaration aussi vague. Ses deux amis, plus intelligens, se regardèrent en souriant, et le jeune Français se mordit les lèvres, comme s'il eût éprouvé un secret dépit.

— Oui, toujours la beauté a su m'enchaîner; mais surtout cette beauté fille du midi, comme a dit *Byron* quelque part. Et le vin de Chypre faisant son effet, de la parole il passa aux actions, et il appuya fortement son genou

contre le genou de sa voisine. Cette fois , la déclaration était des plus claires. La Bettina comprit , et se recula brusquement en éclatant de rire.

M. Welladay (c'était le nom de l'Anglais), en commençant la partie , connaissait mal ses partners. Carlo Buscarone et Frederigo Ruspoli étaient pour lui de trop rudes compagnons. Tous deux d'abord étaient parfaitement naturels , et chacun avait ensuite ses qualités particulières. En effet , Frederigo Ruspoli , l'un des plus parfaits cavaliers de Bergame , joignait , à la gaiété la plus expansive , la plus aimable sensibilité ; et dès sa première jeunesse , une grande activité de cœur , et d'étonnantes ressources d'esprit l'avaient poussé dans une foule d'aventures , dont il s'était toujours habilement et honorablement tiré.

Buscarone , le mari de la Bettina , un peu plus jeune que lui , plaisant à l'âme tendre , avait dans le caractère ce quelque chose de naïf et de satirique à la fois , qui souvent fait

les grands poètes, parce qu'il laisse voir qu'ils sentent et qu'ils jugent. Aussi à Bergame, à Brescia, à Milan, citait-on vingt sonnets de lui, dont chacun eût suffi pour faire à son auteur une réputation d'homme de génie.

On pouvait dire, que, dans leur petite association, Ruspoli était pour l'action et Buscarone pour les idées et la poésie.

Tous deux avaient écouté en souriant l'éloquente tirade de M. Welladay et avaient saisi son geste passionné.

— Voilà un cavalier bien galant, dit à demi-voix Ruspoli à son camarade.

— Galant comme Guerra avec sa jument, un jour de course, il caresse la belle à la jambe, lui répondit Buscarone.

M. Welladay avait entendu. Il fut horriblement blessé. Il feignit de ne pas comprendre, et ne répondit pas; mais ses lèvres se serrèrent violemment. Toujours penché vers la Bettina, il lui débita, de nouveau, quelques galanteries froides, qui semblaient apprises par cœur; et

par amour-propre plutôt que par tout autre amour , se piquant au jeu , sous prétexte d'admirer une bague, il prit la main de l'Italienne, et la lui serra tendrement.

Son air expressif était si plaisant , que , malgré le projet de remettre à sa place l'entrepreneur Gentleman , nos deux amis ne purent retenir un éclat de rire.

— Bravo , bravo ! c'est une vraie scène du *Pastor fido* , dit Buscarone.

— Ou plutôt de *l'Orlando Furioso* , ajouta Ruspoli , qui vit les traits de l'Anglais se contracter et son visage prendre une expression de dépit farouche.

— Mais , voyez-vous , mon brave étranger , reprit l'Italien avec un abandon tout-à-fait ironique, une femme a ici trois sortes d'adorateurs, le *sposo* , le *servente* et le *patito* : voici le mari , je suis le servente , la place de patito est la seule vacante, et vous n'êtes ni assez jeune, ni assez vieux pour la bien remplir.

L'Anglais rougit : il voulait riposter d'une

manière piquante, mais quelque animé qu'il fût par les fumées du vin, l'idée d'être ridicule l'avait pétrifié. Il balbutia quelques mots sans suite; et, pour sauver son amour-propre, d'une manière ou d'une autre, il laissa tomber les paroles suivantes, sans peut-être y attacher la moindre intention :

— Je ne veux être ni *servente* ni *patito* ; en amour, messieurs, je ne *partage* jamais.

Cette phrase, tout insignifiante qu'elle parut, produisit l'effet le plus subit. Les deux amis se regardèrent en silence. La Bettina rougit beaucoup, et la conversation cessa.

M. Welladay, satisfait d'avoir fait taire l'ennemi, se leva sans ajouter un mot de plus, et sortit, en saluant l'Italienne avec une hauteur froide, et en jetant sur ses compagnons un regard fort dédaigneux. Quoique toutes ses espérances amoureuses fussent détruites, il était vraiment heureux : il avait évité le ridicule et gardé toute sa dignité.

Le lendemain matin, au moment du départ,

il ne reparut plus : il méprisait trop ses compagnons de la veille.

La fin de cette scène m'avait vivement frappé. Ce silence, après de vives plaisanteries ; ce silence, causé par quelques mots vagues, à la suite d'une réponse faite, à ce qu'il me paraissait, seulement pour répondre ; cette rougeur subite de la jolie Italienne ; ce regard des deux amis, tout cela me surprenait extrêmement. Quel rapport secret existait donc entre ces trois personnages ? Buscarone était le mari ; mais Ruspoli n'était-il que le cavalier servente ? Et puis, que devais - je penser de ce sigisbéisme avoué publiquement devant le mari. Pourquoi aussi dans toutes les choses de la vie, du moins jusqu'alors, Ruspoli me paraissait-il auprès de la Bettina sur le même pied que son ami ? J'aurais voulu pénétrer sur-le-champ ce mystère. Ma curiosité était plus fortement excitée que jamais, et je faisais de vains efforts d'imagination pour arriver à un résultat raisonnable. Mais bientôt les événemens vinrent à mon aide et se

chargèrent de débrouiller toute cette confusion d'amour, d'une manière hélas bien fatale !

Les sottises tentatives de l'Anglais avaient inspiré un dépit furieux à M. de Bélair, le jeune Français, mais il avait dissimulé et caché sa jalousie.

M. Félix de Bélair, en effet, avait cédé aussi à l'influence des beaux yeux de la Bettina, et au troisième coup d'œil, il s'était dit : — Je suis passionnément amoureux, et elle m'aime peut-être un peu. Le défaut le plus saillant de l'école dont le jeune Français faisait partie, est une excessive fatuité ; et, sous ce rapport, M. de Bélair ne le cédait en aucune façon à Byron son modèle. Il croyait toute concurrence impossible : aussi les prétentions de l'Anglais lui avaient-elles paru souverainement ridicules, et fut-il enchanté, sans être pourtant fort surpris, lorsqu'il le vit si lestement congédié. — Elle a été froide avec lui, se dit-il, sans doute parce qu'elle me préfère ; il ne s'agit que d'attaquer et le triomphe est assuré : j'au-

rai cette femme !... Aussi dès le lendemain , la fougue naturelle à son âge se joignant à sa vanité, commença-t-il à escarmoucher.

Nos chers amis, dans leur manière assez farouche d'imiter les prétendues actions du chef de l'école, ou plutôt en se fondant sur quelques pages ardentes, fruit de la belle et furieuse imagination, ont établi, pour principe, qu'en amour tous les moyens sont bons pourvu qu'ils conduisent au succès. C'est-à-dire que l'on peut tout employer auprès d'une femme pour arriver à la possession, tout, jusqu'à la violence inclusivement. — « C'est une manière comme une autre de faire *naître la sympathie*, me disait lord Filthy en se dandinant sur la place Saint-Marc à Venise. — « Ces pauvres femmes finissent toujours par vous pardonner. » L'emploi de la force une fois admis, l'amour-propre devrait baisser pavillon, car la galanterie devient alors une affaire de pugilat, et dans ces sortes de choses, tout le mérite consistant à avoir une constitution robuste et un poignet vigoureux, la

belle gloire pour l'homme d'être plus fort que la femme!

Néanmoins, dans les galantes prouesses, légitime ou non, le succès honore. A peu près comme une fortune, bien ou mal acquise, apporte toujours de la considération à son possesseur.

Nous étions déjà à une certaine distance de Vérone et nous suivions gaiement la belle route de Padoue, quand, le lendemain, le soleil se leva pur et vivifiant. Heureuse de s'être débarrassée d'un maussade et importun compagnon, la Bettina se laissait aller à toutes les explosions d'une joie douce et folle. Elle cajolait tour à tour ses deux voisins. Elle bégayait quelques saillies françaises que nous lui apprenions ; et, riant aux éclats, elle nous jetait des miettes de pain au visage, et nous adressait à tous indifféremment de ces diminutifs charmans, de ces paroles caressantes dont les Italiennes, du reste, ne sont nullement avares dans leurs momens d'abandon.

A l'exemple de ses deux amis, je prenais part

à cette gaiété enfantine en véritable enfant : sans calcul, sans arrière pensée ; et je me laissais aller à ces folies et à ces jeux, pour le plaisir de jouer et de passer doucement quelques heures ; sans fonder aucun projet sur l'avenir ; oubliant presque que la Bettina était femme et qu'elle était fort jolie.

M. de Bélair était loin de nous imiter. Son amour-propre lui faisait voir dans ces joies innocentes des agaceries profondes et des projets sur lui qui l'affermiraient dans ceux qu'il avait formés sur elle. Le malheureux, avec sa conduite étudiée, tuait le plaisir en pensant à le faire naître ; et, tout occupé de l'effet de chacune de ses actions et de la portée de chacune de ses paroles, il perdait, par son odieux calcul, ce bonheur si ravissant et si pur que l'on trouve dans ces communications désintéressées, dans ces gaietés intimes et dans ces jeux d'enfants d'une femme aimable et jolie.

Encore, s'il n'eût fait tort qu'à lui seul !
Mais le misérable ruinait notre bonheur avec

sa sottise. Il mêlait à nos paroles les plus indifférentes une sorte de patois de fraude et de sentiment outré, que notre jeune compagne eut bientôt compris, car son visage ne tarda pas à se rembrunir. Dès-lors la confiance fut détruite, et fit place à la contrainte et à un silence glacé.

Sa méfiance italienne ayant tout-à-fait pris le dessus, M. de Belair sentit qu'il fallait changer son plan d'attaque. Il se fit donc intéressant, et devint triste et malheureux. Il espérait conduire à la sympathie par la pitié. Il raconta quelques désolantes anecdotes de sa vie intime : sa famille l'avait sacrifié ; il avait été trahi par l'amitié ; il errait comme un proscrit ; dans un monde insensible, au milieu d'hommes au cœur sec et égoïste ; et cependant une fin prochaine et quelques larmes, c'étaient là tous ses désirs : ses derniers vœux !

Ce nouveau masque réussit peu, parce que sous toute cette douleur, perçait l'affectation : l'affectation qu'une Italienne abhorre avant

tout, et qu'elle devine si facilement ! Elle avait compris que notre compagnon jouait un rôle, et dès-lors elle fut sans pitié ! Comme cette conversation montée sur un ton aussi lamentable l'ennuyait, elle reprit un peu de gaieté, et joignant ses plaisanteries à celles de ses amis :

— Le pauvre jeune homme, il va mourir ! et que fera la mort de sa bonne mine?... Encore une semaine, et toutes les cloches de Padoue nous annonceront ce bel enterrement ! Ah ! soyez-en certain, mon cher monsieur, je ne manquerai pas de prendre le deuil ! je serai noire comme une Vénitienne ! s'écriait-elle en riant au éclats.

La malheureuse ! elle ne croyait pas si bien prévoir. Hélas ! oui elle devait bientôt prendre le deuil !

Vers le milieu jour, nous nous arrêtâmes à Vicence, la ville de Palladio. Après la *colazione*, nous visitâmes ses places, ses palais ; et comme la Bettina me voyait sans but, elle fut

avec moi sans méfiance. Nous causâmes beaucoup. Je lui trouvai un naturel parfait : j'admirais sa franchise , un peu matérielle sans doute ; et j'étais étonné de l'absence totale d'apprêt dans la manière de sentir et d'exprimer, et du nombre infiniment restreint de petits préjugés de ces âmes Italiennes. Elles n'ont que deux ou trois grosses peurs : celle de la mort et celle du diable. Le monde les inquiète peu. Elles ignorent ce qu'il peut avoir à dire quand on s'aime véritablement. Elles se moquent du ridicule qui voudrait se moquer d'une passion sincère. Pour elles , les sots , ce sont les gens qui ne savent pas être heureux ; et, loin de les maudire , de les condamner, et de leur rendre colère pour colère, elles se bornent à plaindre ces pauvres gens qui calomnient les plaisirs parce que les plaisirs leur sont ou défendus ou impossibles !

M. de Belair resta à l'hôtel , sans doute pour réparer les blessures de son amour-propre , et sans doute aussi pour déjeuner ; car le matin

à la colazione, pour être fidèle à son rôle d'homme souffrant et désespéré, il avait fait diète complète.

La journée était avancée, lorsque nous arrivâmes à Padoue. Là, après avoir fait nos adorations au buste de Pétrarque placé dans une chapelle comme un saint, et qui certainement en est un, s'il suffit pour cela d'avoir beaucoup et bien aimé, nous quittâmes le Vetturino, nous prîmes une calèche, et nous arrivâmes à la Battaglia en même temps que la nuit.

Les eaux de la Battaglia sont l'une des réunions les plus originales et les plus amusantes qu'il y ait au monde. Cela tient sans doute à ce que le caractère italien y domine. En effet, si dans des réunions semblables, l'Allemand, l'Anglais, et autres peuples du nord si raides, si guindés, s'humanisent : on peut juger de ce que, dans les mêmes conditions, doit être l'Italien, déjà si habituellement naturel. Aussi était-ce un sans gêne admirable, un pêle-mêle ravissant ! Milan, Venise, Vérone, Parme, Plaisance, Florence,

Bologne, Ravenne, etc., etc : toutes ces villes rivales avaient envoyé ici leurs représentans ; et cette fois ils étaient d'accord... pour le plaisir. A l'exemple de toutes les villes, toutes les classes de ce qu'on appelle la *société* s'y trouvaient représentées : cardinaux, actrices, princes, rentiers, marchands, capucins, ballerines, littérateurs, danseurs, vieillards et jeunes gens, laides et jolies ; tout cela s'y était réuni ; tout cela y folâtrait, y jouissait, y vivait !

Notre petit cercle tomba dans cette foule sans s'y perdre : trois jours de voyage et d'intimité étaient un lien trop puissant pour être rompu aussitôt.

Quant à M. de Belair, les moqueries et la froideur de l'Italienne auraient dû l'écarter ; mais il commençait à se piquer au jeu, et voulait tenir parole à son amour-propre. Peut-être aussi s'était-il blessé sérieusement, tout en voulant jouer, et maintenant était-il vrai-

ment amoureux. Je l'observai bien, et cela me parut fort possible.

Notre vie s'écoulait au milieu des fêtes, des bals, des promenades et des jeux de toute espèce. Le matin, nous courions ces jolies collines Euganéennes, revêtues de la magnifique verdure des châtaigniers, et meublées d'une foule de riches et charmantes maisons de campagne. Nous nous arrêtions dans l'un de ces casins écartés ; et là, pendant l'ardeur du jour, mollement étendus sur la verdure, à l'ombre d'une vigne ou d'un vieux sycomore, nous laissions doucement folâtrer notre corps et notre esprit.

Dans ces promenades, plusieurs particularités me frappèrent. Il arrivait souvent que l'un des deux amis, Ruspoli ou Buscarone, restait au logis ; et toujours la Bettina se conduisait avec celui des deux qui, seul, avait pu l'accompagner, comme, la veille, elle s'était conduite avec l'autre : tendre, folâtre et se laissant aller, sans trop y songer, à toutes ces petites

familiarités des sens, insignifiantes avec le mari, mais qui, avec un autre homme, font aussitôt supposer la plus intime des liaisons.

Je me demandais toujours, et cela sans pouvoir me faire une réponse satisfaisante, quel était en réalité le lien qui unissait ces trois cœurs. Ma curiosité était un véritable supplice. A tout prix, j'eusse voulu connaître un secret aussi étrange, aussi incompréhensible.

M. de Belair, pendant les premiers momens de notre séjour à la Battaglia, avait employé tous ses moyens de séduction et usé toute sa rhétorique, et cela bien en vain. Auprès de lui, la Bettina était froide, ennuyée, ou tout au moins indifférente. Décidé à vaincre, n'importe à quel prix, il changea encore une fois son plan d'attaque, et résolut d'avoir recours au grand moyen ; à ce moyen infail-
libile que l'on a toujours en réserve pour remplacer la tendresse et la sympathie que l'on n'a pu faire naître : je veux dire à l'emploi de la force.

La Bettina et ses deux compagnons n'ayant point trouvé d'appartement dans les bourgs d'Abano , ou de la Battaglia , avaient loué une petite maison à deux portées de fusil de ce dernier village. Cette habitation était située à quelque distance de la route , entre un petit taillis de châtaigniers et un grand jardin couvert de vignes et de massifs d'abres fruitiers. M. de Belair connaissait parfaitement la position écartée de leur demeure , et il bâtit dessus son complot.

Un soir, tout en réfléchissant aux moyens de le mettre à exécution , il s'était rendu dans l'un des salons où se réunissait la société des eaux. La conversation était fort animée. Il était question d'une grande partie de chasse ; et l'on avisait au moyen de tuer le plus agréablement possible les palombes des bois de Teolo. Buscarone et Ruspoli devaient être nécessairement de la partie. Après une discussion approfondie, le plan fut arrêté , le rendez-vous donné pour le lendemain à la pointe du jour, et chacun se

sépara : les uns , avec ces riantes espérances de massacre que fait naître une chasse prochaine ; les autres avec l'idée d'être témoins des prouesses de leurs amis.

Quant à M. de Belair, il songeait à une chasse autrement intéressante. L'absence des deux amis lui offrait une admirable occasion de mettre à exécution des projets déjà long-temps médités. Dans le trajet du salon à son hôtel, sa tête s'exalta , son parti fut pris, et il ne s'endormit que lorsqu'il eut pu se dire : Je la tiens !

Le lendemain , le soleil se montrait à peine derrière la chaîne des collines Euganéennes, que déjà nos deux amis avaient quitté leurs lits pour les belles futaies de Teolo. C'était là que la chasse devait commencer. Quand M. de Belair, caché dans un taillis qui avoisinait leur demeure, fut bien assuré de leur départ, il sortit de sa retraite, et, longeant les murs du jardin , il vint se présenter à la porte de la maisonnette du vieux portier, qui, ce jour-là , éveillé de bonne heure, se tenait sur le seuil, savourant dé-

licieusement une pastèque bien rose et bien fondante.

— Piétro ?

— Plaît-il, monsieur.

— Veux-tu gagner un florin ?

— Un florin ! si je veux gagner un florin !

— Sans doute ; voyons, réponds-moi.

— *Per Diana !* je n'ai jamais eu peur d'un florin.

— Eh bien donc ! dépêche-toi, prends ta besace, et cours à Padoue ; je veux, après la *colazione*, aller retrouver nos chasseurs, et je manque de munitions ; tu me rapporteras du plomb et de la poudre.

— Aller à Padoue ! *Per Bacco !* aller à Padoue ! mais il doit se passer au moins trois grandes heures avant que je ne puisse être de retour à la Battaglia, et ma maîtresse est seule ici.

— Elle est seule ?...

— Oui, toute seule.

— C'est bien ! mais que cela ne t'embar-

rasse pas : je viens déjeuner avec elle ; et, pendant ton absence , je lui tiendrai compagnie.

Et en achevant ces mots M. de Belair prit quelques pièces d'argent qu'il fit tourner vivement entre ses doigts.

Les florins brillèrent au soleil.

Piétro vit l'argent , sourit , jura encore par Diane , le sang de la Madone , le corps de Bacchus , endossa la veste à ramage , prit son bâton de houx , recommanda surtout à M. de Belair de ne point quitter sa maîtresse avant qu'il ne fût de retour , et se dirigea rapidement vers Padoue.

Quand Félix l'eut perdu de vue , il sortit doucement de la maisonnette , ferma soigneusement la porte de l'avenue , et s'avança lentement , passant d'un massif à l'autre , et rôdant autour de la maison de la Bettina , comme le loup autour de la bergerie.

Il se rapprochait insensiblement de la porte d'entrée du casino , et il n'en était plus qu'à une très-petite distance , lorsque l'on ouvrit une des fenêtres de la façade opposée à celle

qu'il regardait alors. Il se glissa à l'angle de la maison dans un buisson de lilas ; et à travers le feuillage, il aperçut, à cette fenêtre, la Bettina, en négligé du matin. Ses cheveux noirs comme de l'ébène, tombaient sur ses blanches épaules dans le désordre de la nuit. A peine enveloppée de la longue robe sans ceinture, vêtement grec, que les Italiennes affectionnent, et qui leur donne quelque ressemblance avec ces graves et poétiques figures des vases antiques, elle jouait avec une rose qu'elle tenait à la bouche ; et l'éclat de la fleur était effacé par le corail de ses lèvres et par le divin incarnat de son visage. Ses bras croisés l'un sur l'autre s'appuyaient sur le balcon de marbre de la fenêtre. Elle se penchait en dehors avec un laisser-aller plein de grâce. L'une de ses mains, mollement relevée, soutenait sa joue, effeuillait la rose, ou jouait avec ses cheveux ; l'autre retombait négligemment sur le marbre ; et son œil distrait, levé vers le ciel, suivait, en rêvant, quelques petits nuages dorés,

qui, tournoyant autour des collines du voisinage, se dévidaient aux rayons du soleil du matin, comme la laine d'une quenouille, et se perdaient insensiblement dans les hautes régions de l'atmosphère. Ce regard vague était ravissant ! et toute sa personne, plongée dans la mélancolie du réveil, était enveloppée d'un charme inexprimable.

M. de Belair la vit ; et toutes ses passions d'homme s'allumèrent. Se glissant comme un serpent sous les masses de verdure les plus épaisses, il atteignit bientôt la porte. Il l'ouvrit ; et marchant à pas de loup, il avait déjà pénétré dans la chambre de la Bettina, et ne se trouvait plus qu'à deux ou trois pas de la fenêtre, que la belle Italienne sortait à peine de sa rêverie.

Tout à coup elle entendit le bruit des pas d'un homme, se retourna, et aperçut M. de Belair.

—*Santissima Madona!* le Français ! ce fut là son premier cri. Et elle rapprocha de son beau

corps les plis flottans de sa longue robe : on eût dit qu'elle songeait déjà à la défense, et qu'un instinct machinal lui faisait pressentir la lutte qui allait s'engager.

— Oui, *le Français*, adorable Bettina!... répondit Félix, en s'approchant toujours.

— Vous êtes galant de bien bonne heure, ajouta l'Italienne avec un sourire calme, mais forcé.

— De bien bonne heure!... hélas! on vous voit toujours trop tard quand on vous adore!... répartit Félix d'un air assez peu naturel.

— Que d'adorations aujourd'hui!... Mais vous voulez rire?

— Oh non! je vous aime et je veux..... je veux être heureux! Hélas! depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, je ne le suis plus.... je veux le redevenir!...

Et il s'avança rapidement du côté de l'Italienne comme pour l'enlacer dans ses bras et lui prendre un baiser.

La Bettina l'évita par un mouvement brus-

que ; puis s'élançant à la fenêtre, et se penchant tout entière en dehors du balcon....

— Pietro ! Pietro ! cria-t-elle.

— Pietro... il est à Padoue, je l'y ai envoyé tout à l'heure ; et, frappant sur sa poche, il fit sonner quelques pièces de monnaie.

La Bettina le comprit, et se rejetant en arrière d'un air sombre :

— Sainte vierge !... s'écria-t-elle ; mais vous êtes un misérable !

— Ah ! chère Bettina !... point de colère, point d'outrages.... écoutez - moi... je vous aime : votre cruauté m'a poussé à bout, et, n'importe à quel prix.... je veux être heureux !

Et il répéta ces derniers mots d'un air résolu, pesant sur chaque syllabe.

— Tais-toi !... tais-toi, brigand ! repartit l'Italienne exaspérée. Une réflexion rapide ne lui avait laissé entrevoir aucun moyen d'échapper à son agresseur ; et donnant un libre cours à son indignation, elle répondait aux pro-

testations du Français par l'expression du mépris le plus profond.

Mais celui-ci ne se décourageait pas.

— Que vous êtes cruelle, lui disait-il ! Laissez-vous aller à vos sympathies, ayez pitié d'un malheureux dont vous avez blessé l'âme. Rendez-moi le bonheur que vous m'avez ravi ; que je ne le doive qu'à vous seule ! qu'à votre pitié ! qu'à votre amour !

Et il s'approchait, d'un air suppliant mais toujours décidé.

— Arrête ! arrête là !... misérable !... lui cria l'Italienne d'une voix altérée, en lui montrant une ligne noire, tracée sur le stuc du parquet, comme si cette ligne eût dû lui servir de rempart.

Le Français s'arrêta ; mais les regards indignés de l'Italienne lui laissant voir qu'il n'avait rien à espérer d'une capitulation, il prit l'air d'un homme sûr de son fait : l'air du maître.

— Mais, ma chère, que vous êtes enfant ! lui

dit-il avec fatuité; vous avez déjà deux amans ; en comptant le *sposo*, il est vrai, et un troisième vous fait si peur !

Et se rapprochant de la Bettina, il voulut la presser dans ses bras.

— Ah ! infâme !...¹

Ce fut là le seul cri de l'Italienne que la colère rendait plus naturelle que jamais !... et elle s'enfuit à l'autre extrémité de la chambre.

La lutte était engagée et il n'y avait plus à balancer. Le Français se précipita de nouveau vers la Bettina, sans être arrêté par un regard qui l'aurait tué, si l'œil tuait autrement que par amour ; et la saisissant dans ses bras, il la traîna du côté de l'alcôve, vers le lit, encore dans tout le désordre de la nuit.

L'Italienne jusqu'alors s'était contentée d'opposer une résistance passive ; mais voyant qu'il n'y avait pas de merci à attendre, et qu'il fallait vaincre ou succomber, elle employa tous

¹ *Porco di francese.*

les moyens de défense que la nature lui avait donnés, et soutint le combat avec un courage héroïque.

Elle bondissait comme une lionne, glissait comme un serpent, se laissait couler sur le stuc du parquet, se raidissait convulsivement; et, se défendant avec les mains, les pieds, les dents, les ongles, elle faisait d'effroyables déchirures sur la face de M. de Belair, prodigieusement désappointé d'une aussi vive résistance¹.

Mais dans cette lutte, toujours inégale, les forces de la malheureuse femme s'épuisaient. Les bras du Français retenaient ses bras. Ses

¹ Je l'ai prise dans mes bras, je l'ai serrée avec transport.... Insolent! misérable! infâme!... s'est-elle écriée tout d'un coup... J'ai baisé successivement son cou, ses lèvres, ses joues, son front, et ses yeux pleins de larmes.

. . . Ah! je suis un infâme... et ma main devenant plus hardie, etc., etc....

Voir la lettre CCXVIII de Clarisse Harlowe, lettre dans laquelle Lovelace entre dans *de grands détails*. (Précautions de Tiel.)

mains serraient ses mains. Elle criait ; mais son ennemi étouffait sa voix. Ses yeux se troublaient et versaient des pleurs de rage. L'air paraissait lui manquer ; et son sein était soulevé si violemment que l'on eût dit qu'elle allait suffoquer. Elle succombait !.... quand tout à coup, puisant une force surnaturelle dans le souvenir de ceux qu'elle aimait, la Bettina repousse son agresseur avec une force extraordinaire, brise en quelque sorte les nœuds de fer dont ses bras l'enveloppaient, et s'élance d'un seul bond vers la fenêtre, décidée à se jeter en bas, s'il n'y avait que ce moyen d'échapper. Mais le sort trahit son courage. Ses pieds s'embarrassèrent dans sa robe longue et traînante. Elle tomba sur le parquet ; et à demi évanouie par la douleur, elle se trouva, de nouveau, dans les bras du Français, que l'obstacle rendait plus animé que jamais.

Cette fois, la victoire n'était plus douteuse ; mais une Italienne a toujours des ressources. La Bettina parut avoir renoncé à toute défense ;

et, résignée, en apparence, à subir *les conséquences* de sa défaite, elle sembla s'abandonner à son adversaire. Mais au moment où celui-ci croyait toucher au bonheur, elle se redresse, et le mord à l'épaule avec tant de force, que le sang ruissela en abondance le long du bras.

La morsure était cruelle, et la douleur fort vive. M. de Belair poussa un cri terrible, lâcha prise, et regarda pendant quelques secondes son sang couler. Puis, à cette vue, la rage venant se joindre à ses autres passions, et les exalter encore, il se précipitait de nouveau vers la Bettina, qui, épuisée de ce dernier effort, restait immobile et comme morte; et, décidé à l'avoir ou à la tuer, il la saisissait dans ses bras..... quand tout à coup la porte s'ouvrit, et un homme parut, debout sur le seuil. Cet homme, c'était Ruspoli.

— Saints du Paradis ! s'écria-t-il, en se précipitant dans la chambre comme un fou, un homme ici ! Puis, apercevant la Bettina ap-

puyée sur le lit, haletante, le visage et les mains remplies de sang !..

— Ah, brigand !... Et il se rua sur le Français ; et il le frappait du poing , du pied ; et il l'écrasait , et il l'éreintait à coups de crosse avec son fusil qu'il tenait à la main , et qui, s'étant brisé à la chasse, avait causé son retour ; — ah, brigand !... Et il l'eût tué sur la place, si la Bettina, que la joie avait en quelque sorte ressuscitée, ne se fût élancée de son côté, et n'eût arrêté son bras. Ruspoli comprit à la figure rayonnante de son amie que son malheur était moins grand qu'il ne l'avait cru d'abord ; et, prenant par les épaules le Français à demi assommé, il le jeta à la porte, en le frappant encore du pied de la manière la plus ignominieuse. Le pauvre Félix était si interdit, si accablé de cette intervention inattendue, qu'il se trouva hors du jardin, sans trop savoir comment il en était sorti.

De retour, Ruspoli apprit de la bouche de la Bettina tout ce qui s'était passé. Dans

l'ivresse de son bonheur, il couvrait de baisers chacune des légères blessures, suites de son combat désespéré, et il la guérissait avec son amour. Il était tout entier à cette cure charmante, lorsqu'il reçut le billet suivant de M. de Belair.

« Après votre insolente conduite de tout à l'heure il n'y a entre nous qu'une seule explication possible : demain donc, à cinq heures du matin, je vous attendrai sous la futaie d'Abano, près de la croix. »

Ruspoli n'avait pu si bien cacher la furieuse émotion qui le travaillait en lisant ce billet, que la Bettina n'eût tout deviné. — Dans la même minute son visage devint rouge, pourpre et blanc comme un linceul, et se jetant au cou de son ami :

— Pauvre Ruspoli ! s'écriait-elle, pauvre ami, s'il allait te tuer ! que deviendrions-nous ! que deviendrait notre cher Buscarone. Oh ! va !... laisse-le, méprise-le ! — C'est un brigand ! il m'a

presque assassinée ! il n'y a que les sbires qui se battent avec les assassins !.. Oh non ! il n'est pas digne de mourir de ta main , fais-le tuer plutôt par des *Buli* !....

Et elle se pendait à son cou , et elle le suppliait en pleurant.

— Certes , le misérable est tout au plus digne du poignard ou du bâton : mais je ne dois pas être aussi lâche que lui. Je veux l'attaquer face à face , je veux te venger !... Je penserai à toi. Va ! c'est un homme mort ! je le tuerai !... et s'il arrivait un malheur.... Buscarone est là , il me vengerait.

Et s'arrachant des bras de la Bettina , Ruspoli courut prévenir son ami et se préparer au combat.

Dans la même journée , M. de Belair me pria de lui servir de second pour la partie du lendemain. Je blâmai vivement sa conduite ; mais j'étais son compatriote, et dans une pareille affaire je ne pouvais lui refuser assistance. Je promis donc de l'accompagner ; et , il faut l'a-

vouer, peut-être avais-je aussi quelque arrière-pensée en prenant ce parti. Ma curiosité n'avait pas été satisfaite, et j'espérais que cette rencontre m'offrirait l'occasion de découvrir le secret des deux amis.

II

CINQ heures sonnaient aux horloges de la Battaglia lorsque j'arrivai à la croix d'Abano dans la compagnie de M. de Belair... Ruspoli et son ami Buscarone nous y avaient devancés.

Je vis sur-le-champ à l'air farouche des Italiens, et au ton fat et décidé du Français, qu'il n'y avait pas de conciliation possible, et que le combat ne pouvait finir que par la mort de l'un des combattans.

— Si nous choisissions le sabre ou le poignard, dit Ruspoli, du moins nous nous verrions de plus près.

Mais, Buscarone et moi, nous décidâmes que le combat aurait lieu à l'épée.

Les deux premières passes furent terribles. On eût dit que l'Italien allait écraser son rival. Sa manière de combattre était fort étrange. Contre toutes les règles de l'escrime, profitant de sa force extraordinaire et de son agilité prodigieuse, il bondissait, comme un tigre, autour de son ennemi, qui, surpris d'abord, avait rompu de quelques pas, mais qui bientôt, quoique beaucoup moins robuste, avait soutenu le choc avec sang-froid. Adroit comme doit l'être un homme qui a beaucoup de prétentions à défendre, maintenant M. de Belair suivait avec agilité les brusques mouvemens de son adversaire, parant ses coups, et lui présentant toujours la pointe au visage.

Le combat durait depuis quelques minutes, lorsque M. de Belair rompit de nouveau. Rus-

poli, la garde basse, comme la tiennent les Italiens, le suivait impétueusement, quand celui-ci, par une feinte habile, relevant l'épée de son adversaire, se fendit à fond sous la lame, et le frappa à la hanche. Le choc fut si rude, que l'épée, rencontrant l'os, se brisa. L'un des morceaux tomba sur la terre, et le tronçon que tenait toujours M. de Belair, fut violemment relevé par un mouvement élastique. Le coup était terrible, mais la blessure peu profonde. Ruspoli, que la douleur rendait plus furieux encore, profita des deux secondes pendant lesquelles son ennemi resta forcément découvert, pour se précipiter sur lui, et le percer de son épée; pesant ensuite de tout son poids sur son arme, il l'enfonça jusqu'à la garde, qui ne s'arrêta que contre la poitrine du Français.

Le pauvre Félix ferma les yeux, les rouvrit démesurément, et nous regarda fixement. Quelques gouttes de sang coulèrent des deux côtés de sa bouche, qu'il tenait serrée, comme s'il eût voulu retenir quelque chose entre les dents.

Ses jambes se rapprochèrent ; il essaya de garder l'équilibre ; et après un balancement convulsif d'avant en arrière , il étendit brusquement les bras , et tomba raide mort , la face contre terre.

La chute fut si lourde , que le corps , en arrivant d'une seule pièce sur le sol , rebondit avec force ; puis tout mouvement cessa.

Tout cela avait été l'affaire de sept ou huit secondes au plus. Dans le même espace de temps , Ruspoli s'était rejeté vivement en arrière , en s'écriant : — Je suis aveugle ! et retirant , d'un seul coup , son épée du corps de son ennemi , il la jeta en l'air avec tant de force , qu'après avoir tournoyé huit à dix fois sur elle-même , elle retomba la pointe en bas , et s'enfonça profondément dans la souche d'un vieux châtaignier. Puis , murmurant d'une voix plus faible : — Je suis aveugle ! il voulut s'asseoir sur le jarret gauche , qui fléchit ; et si je ne l'eusse retenu , il serait tombé à la renverse sur le gazon. S'appuyant sur moi , il porta vive-

ment la main à son œil blessé, fit deux ou trois soubresauts violens, prononça un nom, celui de la Bettina, je crois, puis sa tête tomba, et tout son corps sembla s'affaisser dans mes bras. Je le laissai doucement glisser sur l'herbe, où il s'étendit sur le dos. Là, quelques faibles mouvemens des pieds et des mains montraient seuls qu'il n'était pas mort.

Dans l'élan terrible qui avait précipité Ruspoli sur son adversaire, le tronçon de l'épée de celui-ci avait pénétré dans l'œil, et brisé la mince cloison qui sépare cet organe du cerveau. La blessure était peu apparente, mais mortelle. Elle avait causé son mouvement brusque en arrière et sa chute subite entre mes bras.

Pendant ce temps, Buscarone s'était jeté à genoux, à ses côtés, et le regardant fixement : — Ciel ! il est blessé ! il est aveugle ! s'écriait-il, en voyant quelques petites gouttes de sang qui sortaient de l'œil droit ; et puis il lui parlait à haute voix ; et comme une mère avec son enfant, il cherchait des mots caressans,

de douces paroles , pour le rappeler à la vie et lui rendre le sentiment.

Mais voyant que son ami demeurait toujours immobile , Buscarone se leva , courut autour de nous comme un fou ; et tout à coup saisissant l'épée plantée dans la terre , je crus qu'il allait se frapper ou me frapper. Mais courant de toutes ses forces du côté des chevaux que nous avions attachés à un gros arbre , il en détache un , saute sur son dos ; et , l'excitant avec des cris effrayans , et l'aiguillonnant avec cette épée sanglante qu'il tenait à la main , il part plus vite que la pensée , et disparaît dans la direction du bourg d'Abano.

— Il est fou , me disais-je ; et depuis huit à dix minutes , aidé de Pietro , je m'efforçais de ranimer le malheureux Ruspoli , qu'agitaient encore quelques tiraillemens convulsifs , lorsque je vis , dans le lointain , Buscarone qui revenait plus rapidement encore qu'il n'avait fui.

Un corps noir , ayant quelque ressemblance

avec un homme, était placé sur le devant du cheval.

Bientôt Buscarone nous a rejoints. En trois bonds il est à nos côtés; et quel est mon étonnement, quand je le vois portant dans ses bras le docteur Grimaldi de la Battaglia. Il l'avait rencontré à l'entrée du bourg; et, sans lui dire un mot, sans lui laisser le temps de la réflexion, il avait saisi dans ses bras et jeté sur le cheval, le pauvre docteur horriblement effrayé de se voir enlevé de la sorte par un homme armé d'une épée rouge de sang.

En quelques minutes il se trouvait transporté sur le théâtre du combat.

Le docteur, se retrouvant sur la terre ferme, reprit aussitôt ses esprits. Il fut tout-à-fait rassuré quand il vit les deux corps étendus sur le sol. Une certaine satisfaction brilla même dans ses yeux.

— Pour celui-là, tout est dit, s'écria-t-il, en passant près de M. de Belair, étendu raide, la face contre terre.

Il s'approcha ensuite de Ruspoli , chercha le pouls qu'il eut peine à trouver , examina le visage , la blessure à l'œil , hocha la tête , et prenant un petit instrument qui ne le quittait jamais , même dans ses excursions champêtres , il piqua une veine au pied et une autre au bras. Le sang coula abondamment pendant une minute ou deux , et le corps sembla se ranimer. Le docteur parut même fort satisfait de son opération ; mais bientôt , regardant attentivement la bouche , et la voyant se contracter violemment , il hocha de nouveau la tête , et d'un air résigné :

— Ah ! pour celui-là aussi , tout est fini ! c'est un homme mort ! dit-il , en se retournant tranquillement.

— Mort ! s'écria Buscarone , qui avait tout observé dans un silence effrayant. — Mort !... imbécille ! tu oses bien dire qu'il est mort ! et se relevant en fureur , il porta un si rude coup de poing au docteur , qu'il l'envoya à dix pas de là s'asseoir sur le gazon. Puis bondissant

comme une bête farouche , il cherchait les épées que , prévoyant la crise , j'avais eu soin de jeter dans un buisson , et il décrivait autour de nous des cercles furieux :—Mort ! mon Ruspoli , mon ami ! lui ! mort ! il est mort ! Et sa voix se perdait en cris délirans , en plaintes inarticulées.

Tout à coup , dans ses mouvemens désordonnés , il aperçoit le corps du Français. Il court vers lui , le frappe avec le pied et le fait tourner deux ou trois fois sur lui-même. — Que ne vit-il encore ! je le tuerais ! je le dévorerais !... Et il s'acharnait contre ce cadavre , et il le frappait de nouveau , jusqu'à ce qu'enfin , suffoqué par les convulsions de la rage et les prodigieuses réactions de la douleur , il chancela , fit trois ou quatre pas en arrière , et vint tomber sur le corps de son ami , au moment où celui-ci rendait le dernier soupir !

III

ON m'avait écrit, il y a quelques jours, que Buscarone était au nombre des sept patriotes italiens qui se sont fait tuer en avant de Ferrare, le 25 mars 1831, et qu'à Vérone, dans le cimetière de l'hôpital des folles, on montrait le tombeau de la Bettina. Mais une lettre que je viens de recevoir de Bergame m'assure que, pendant le dernier carnaval, on a vu la

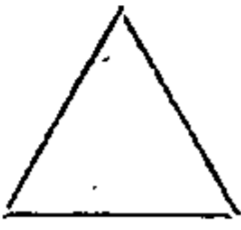
Bettina et son mari Buscarone dans l'une des loges du *Teatro Fiando*, autrement dit *Girolamo*, riant beaucoup à l'une des représentations de *la Vecchia giuocatrice di lotto*, et paraissant tout-à-fait consolés.

Monsieur *Calculini*, géomètre de Bergame, qui a passé dix années de sa vie à composer une théorie algébrique des distances, du temps et de l'amour, et qui a fait un long traité sur les mathématiques appliquées aux passions, avait traduit cette aventure dans une suite de formules très-rigoureuses. En parcourant ce livre curieux, à la bibliothèque de Brescia, j'en ai extrait les propositions suivantes, dont je suis loin de certifier l'exactitude, mais qui m'ont enfin donné la clef de cette histoire.

La substance impalpable et subtile que l'on appelle *sentiment* est partageable à l'infini.

Une même somme de passion peut être divisée en deux parties égales, et appliquée par le même individu à deux actions différentes.

C'est à ce recueil que j'ai volé mon titre.

En effet, M. Calculini avait trouvé que le  triangle équilatéral n'était autre chose que cette histoire réduite à sa plus simple expression.

Chez les Italiens, du reste, cette figure de géométrie n'est pas rare en amour.

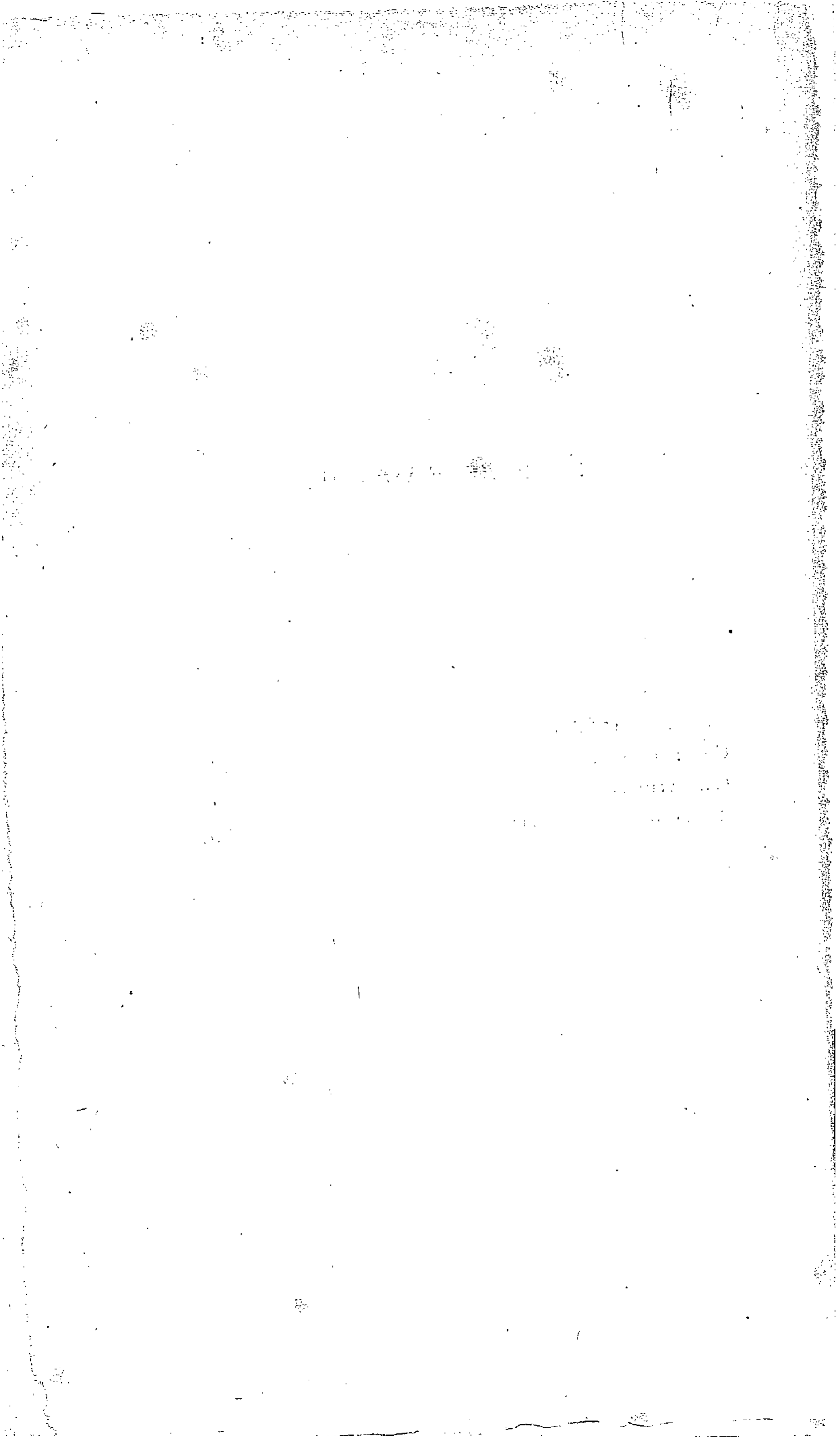
FIN.



TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

LES EAUX DE BADE.	I
COEUR ET SENS.	141
CRISPATIONS.	211
TRIANGOLO EQUILATERO.	297



NOUVEAUTÉS

parues et à paraître dans le mois.

MARIE TUDOR, par <i>Victor Hugo</i> , 1 vol. in-8.	6 »
LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÉLÉES, 2 vol. in-8.	16 »
VENEZIA LA BELLA, par <i>Alphonse Royer</i> , auteur des <i>Mauvais Garçons</i> , 2 vol. in-8.	15 »
RAOUL DE PELLEVE, par l'auteur du <i>Duc de Guise à Naples</i> . — M. le comte de Pastoret, — 2 vol. in-8.	15 »
LES FRANCS TAUPINS, par le bibliophile P.-L. <i>Jacob</i> , 3 vol. in-8.	22 50
ANDRÉ CHÉNIER, poésies complètes et inédites, belle édition, 2 vol. in-8.	15 »
E.-T.-A. HOFFMANN, CONTES ET FANTAISIES, 5 ^e livraison, suivie de la vie d'Hoffmann, 4 vol. in-12, avec portrait d'après nature.	12 »
CORPS SANS ÂME, par <i>Jules Lacroix</i> , auteur d'une <i>Grossesse</i> , 2 vol. in-8.	15 »
LA SAINTE-BAUME, roman, par <i>Joseph d'Ortigue</i> , 2 vol. in-8.	16 »
UN ACCÈS DE FIÈVRE, par <i>J. Bécard</i> , 1 vol. in-8.	7 50
LA TÊTE ET LE CŒUR, nouvelles équipées par <i>Paul de Musset</i> , 1 vol. in-8.	7 50
UNE FÊTE SANGLANTE, 1632. Par <i>Anthelme Rollin</i> , 1 vol. in-8.	7 50
ÉTUDES SUR LA SCIENCE SOCIALE, par <i>Jules Lechevalier</i> , 1 gros vol. in-8.	22 50

Réimpressions.

LES DEUX CADAVRES, par <i>Frédéric Souillé</i> , 2 vol. in-8. 3 ^e édition.	15 »
LES INTIMES, par <i>Michel Raymond</i> , 3 vol. in-8. 3 ^e édit.	22 50

